

Project Gutenberg's Mes Origines. Memoires et Recits, by Frederic Mistral

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Mes Origines. Memoires et Recits

Author: Frederic Mistral

Release Date: December, 2004 [EBook #7012]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on February 22, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: Latin-1

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK MES ORIGINES. MEMOIRES ET RECITS *****

This eBook was produced by Walter Debeuf

Mes Origines.

Mømoires et røcits.
(Traduction du provençal)

par Frødøric Mistral.

CHAPITRE I.

AU MAS DU JUGE.

Les Alpilles. -- La chanson de Maillane. -- Ma famille. -- Maître François, mon père. -- Dølaïde, ma mère. -- Jean du Porc. -- L'aïeul Étienne. -- La mère-grand Nanon. -- La foire de Beaucaire. -- Les fleurs de glais.

D'aussi loin qu'il me souvienne, je vois devant mes yeux, au Midi làbas, une barre de montagnes dont les mamelons, les rampes, les falaises et les vallons bleuissaient du matin aux vœpres, plus ou moins clairs ou foncø, en hautes ondes. C'est la chaîne des Alpilles, ceinturøe d'oliviers comme un massif de roches grecques, un vøritable belvødøre de gloire et de løgendes.

Le sauveur de Rome, Caius Marius, encore populaire dans toute la contrøe, c'est au pied de ce rempart qu'il attendit les Barbares, derrière les murs de son camp; et ses trophøes triomphaux, à Saint-Rey sur les Antiques, sont, depuis deux mille ans, dorø, par le soleil. C'est au penchant de cette cøte qu'on rencontre les tronçons du grand aqueduc romain qui menait les eaux de Vaucluse dans les Arènes d'Arles: conduit que des gens du pays nomment _Ouide di Sarrasin_ (pierrøe des Sarrasins), parce que c'est par làque les Maures d'Espagne s'introduisirent dans Arles. C'est sur les rocs escarpø, de ces collines que les princes des Baux avaient leur château fort. C'est dans ces vals aromatiques, aux Baux, à Romanin et à Roque-Martine, que tenaient cour d'amour les belles chøelaines du temps des troubadours. C'est à Mont-Majour que dorment, sous les dalles du cloître, nos vieux rois arløsiens. C'est dans les grottes du Vallon d'Enfer, de Cordes, qu'errent encore nos føes. C'est sous ces ruines, romaines ou føodales, que gît la Chøvre d'Or.

Mon village, Maillane, en avant des Alpilles, tient le milieu de la plaine, une large et riche plaine, qu'en mømoire peut-øtre du consul Caius Marius on nomme encore _Le Caieou_.

-- Quand je luttais, me disait une fois le petit Maillanais, -- un vieux lutteur de l'endroit, -- j'ai beaucoup voyagø, en Languedoc comme en Provence... Mais jamais je ne vis une plaine aussi unie que ce terroir. Si, depuis la Durance jusqu'à la mer, làbas, on tirait un trait de charrue droit comme une chandelle, un sillon de vingt lieues, l'eau y courrait toute seule, rien qu'au niveau pendant. Aussi, quoique nos voisins nous traitent de _mange-grenouilles_, les Maillanais convinrent toujours que, sous la chape du soleil, il n'est pas de pays plus joli que le leur et, un jour qu'ils m'avaient demandø quelques couplets pour la chorale du village, voici, à ce propos, les vers que je leur fis:

_Maillane est beau, Maillane plaît -- et se fait beau de plus en plus; Maillane ne s'oublie jamais; -- il est l'honneur de la contr e -- et tient son nom du mois de Mai.

Que vous soyez àParis ou  Rome, -- pauvres conscrits, rien ne vous charme; -- Maillane est pour vous sans pareil -- et vous aimeriez y manger une pomme -- que dans Paris un perdreau.

Notre patrie n'a pour remparts -- que les grandes haies de cypr s -- que Dieu fit tout exprès pour elle; -- et quand se lève le mistral, -- il ne fait que branler le berceau.

Tout le dimanche on fait l'amour; -- puis au travail, sans trêve, -- s'il faut le lundi se ployer, -- nous buvons le vin de nos vignes, nous mangeons le pain de nos blés._

La vieille bastide où je naquis, en face des Alpilles, touchant le Clos-Cr ma, avait nom le Mas du Juge, un t nement de quatre paires de b etes de labour, avec son premier charretier, ses valets de charrue, son pâtre, sa servante (que nous appelions la _tante_) et plus ou moins d'hommes au mois, de journaliers ou journalières, qui venaient aider au travail, soit pour les vers  soie, pour les sarclages, pour les foins, pour les moissons ou les vendanges, soit pour la saison des semailles ou celles de l'olivaison.

Mes parents, des _m nagers_,  taient de ces familles qui vivent sur leur bien, au labour de la terre, d'une génération  l'autre! Les ménagers, au pays d'Arles, forment une classe  part: sorte d'aristocratie qui fait la transition entre paysans et bourgeois, et qui comme toute autre, a son orgueil de caste. Car si le paysan, habitant du village, cultive de ses bras, avec la b che ou le hoyau, ses petits lopins de terre, le m nager, agriculteur en grand, dans les _mas_ de Camargue, de Crau ou d'autre part, lui, travaille debout en chantant sa chanson, la main à la charrue.

C'est bien ce que je dis dans les quelques couplets suivants, chantés aux noces de mon neveu:

_Nous avons tenu la charrue -- avec assez d'honneur -- et conquis le terroir -- avec cet instrument.

Nous avons fait du blé -- pour le pain de Noël -- et de la toile rousse pour nipper la maison.

Tout chemin va  Rome: ne quittez donc pas le mas, -- et vous mangerez des pommes, -- puisque vous les aimez._

Mais si, parbleu, nous voulions hausser nos fen tres, comme le font tant d'autres, sans trop d'outrecuidance nous pourrions avancer que la gent mistralienne descend des Mistral dauphinois, devenus, par alliance, seigneurs de Montdragon et puis de Romanin. Le c l bre pendentif qu'on montre  Valence est le tombeau de ces Mistral. Et,  Saint-Remy, nid de ma famille (car mon père en sortait), on peut

voir encore l'hôtel des Mistral de Romanin, connu sous le nom de Palais de la Reine Jeanne.

Le blason des Mistral nobles a trois feuilles de trèfle avec cette devise assez présomptueuse: _"Tout ou Rien."_ Pour ceux, et nous en sommes, qui voient un horoscope dans la fatalité des noms patronymiques ou le mystère des rencontres, il est curieux de trouver la Cour d'Amour de Romanin unie, dans le passé, à la seigneurie de Mistral désignant le grand souffle de la terre de Provence, et, enfin, ces trois trèfles marquant la destinée de notre famille terrienne.

-- Le trèfle, nous déclara, un jour, le Sâ Peladan, qui, lorsqu'il a quatre feuilles, devient talismanique, exprime symboliquement l'idée de Verbe autochtone, de développement sur place, de lente croissance en un lieu toujours le même. Le nombre trois signifie la maison (père, mère, fils), au sens divinatoire. Trois trèfles signifient donc trois harmonies familiales succédentes, ou neuf, qui est le nombre du sage à l'Écart. La devise _Tout ou Rien_ rimeraient aisément à ces fleurs sédentaires et qui ne se transplantent pas: devise, comme emblème, de terrien endurci.

Mais laissons là ces bagatelles. Mon père, devenu veuf de sa première femme, avait cinquante-cinq ans lorsqu'il se remaria, et je suis le fruit de ce second lit. Voici comment il avait fait la connaissance de ma mère:

Une année, à Saint-Jean, maître François Mistral était au milieu de ses blés, qu'une troupe de moissonneurs abattait à la faucille. Un essaim de glaneuses suivait les tâcherons et ramassait les épis qui échappaient au râeau. Et voilà que mon seigneur père remarqua une belle fille qui restait en arrière, comme si elle eût eu peur de glaner comme les autres. Il s'avança près d'elle et lui dit:

-- Mignonne, de qui es-tu? Quel est ton nom?

La jeune fille répondit:

-- Je suis la fille d'Étienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Dolaïde.

-- Comment! dit mon père, la fille de Poulinet, qui est le maire de Maillane, va glaner?

-- Maître, répondit-elle, nous sommes une grosse famille: six filles et deux garçons, et notre père, quoiqu'il ait assez de bien, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous répond: "Mes petites, si vous voulez de la parure, gagnez-en." Et voilà pourquoi je suis venue glaner.

Six mois après cette rencontre, qui rappelle l'antique scène de Ruth et de Booz, le vaillant ménage demanda Dolaïde à maître Poulinet, et

je suis né de ce mariage.

Or donc, ma venue au monde ayant eu lieu le 8 septembre de l'an 1830, dans l'après-midi, la gaillarde accouchée envoya quérir mon père, qui était en ce moment, selon son habitude, au milieu de ses champs. En courant, et du plus loin qu'il put se faire entendre:

-- Maître, cria le messenger, venez! car la maîtresse vient d'accoucher maintenant m'Éme.

-- Combien en a-t-elle fait? demanda mon père.

-- Un beau, ma foi.

-- Un fils! Que le bon Dieu le fasse grand et sage!

Et sans plus, comme si de rien n'était, ayant achevé son labour, le brave homme, lentement, s'en revint à la ferme. Non point qu'il fût moins tendre pour cela; mais élevé, endoctriné, comme les Provençaux anciens, avec la tradition romaine, il avait dans ses manières, l'apparente rudesse du vieux *"pater familias"*.

On me baptisa Frédéric, en mémoire, paraît-il, d'un pauvre petit gars qui, au temps où mon père et ma mère se *"parlaient"*, avait fait gentiment leurs commissions d'amour, et qui, peu de temps après, était mort d'une insolation. Mais, comme elle m'avait eu à Notre-Dame de Septembre, ma mère m'a toujours dit qu'elle m'avait voulu donner le prénom de Nostradamus, d'abord pour remercier la Mère de Dieu, ensuite par souvenance de l'auteur des *"Centuries"*, le fameux astrologue natif de Saint-Remy. Seulement, ce nom mystique et mirifique, n'est-ce pas? que l'instinct maternel avait si bien trouvé, on ne voulut l'accepter ni à la mairie ni au presbytère.

Ma première sortie sur les bras de ma mère, qui me nourrissait de son lait, lorsqu'elle fit ses relevailles, -- tout cela vaguement, dans une lointaine brume, il me semble le revoir: elle, ma pauvre mère, dans la beauté, l'éclat de sa pleine jeunesse, présentant avec orgueil son "roi" à ses amies, et, cœurs monieuses, les amies et parentes nous accueillant avec les félicitations d'usage et m'offrant une couple d'oeufs, un quignon de pain, un grain de sel et une allumette, avec ces mots sacramentels:

-- Mignon, sois plein comme un oeuf, sois bon comme le pain, sois sage comme le sel, sois droit comme une allumette.

On trouvera peut-être tant soit peu enfantin de raconter ces choses. Mais, après tout, chacun est libre, et, à moi, il m'agrée de revenir, par songerie, dans mon premier maillot et dans mon berceau de mûrier et dans mon chariot à roulettes, car, là je ressuscite le bonheur de ma mère dans ses plus doux tressaillements.

Quand j'eus six mois, on me délivra de la bande qui enveloppait mes langes (car Nanounet, ma mère-grand, avait très fort recommandé de me

tenir serré à point, parce que, disait-elle, les enfants bien emmaillotés ne sont ni bancals ni bancroches), et, le jour de la Saint-Joseph, selon l'us de Provence, on me "donna les pieds" et, triomphalement, ma mère m'apporta à l'église de Maillane; et sur l'autel du saint, en me tenant par les lisières, pendant que ma marraine me chantait : *Avène, Avène, Avène* (Viens, viens, viens), on me fit faire mes premiers pas.

A Maillane, chaque dimanche, nous venions pour la messe. C'était une demi-lieue de chemin pour le moins. Ma mère, tout le long, me dorlotait dans ses bras. Oh! le sein nourricier, ce nid doux et moelleux! Je voulais toujours, toujours, qu'il me portât encore un peu... Mais, une fois, -- j'avais cinq ans, -- à mi-chemin du village, ma pauvre mère me déposait en disant:

-- Oh! tu pèses trop, maintenant; je ne puis plus te porter.

Après la messe, avec ma mère, nous allions voir mes grands-parents, dans leur belle cuisine voûtée en pierre blanche, où, de coutume, les bourgeois du lieu, M. Deville, M. Dumas, M. Ravoux, le Cadet Rivière, en se promenant sur les dalles, entre l'évier et la cheminée, venaient parler du gouvernement.

M. Dumas, qui avait été juge et qui s'était émis en 1830, aimait, sur toute chose, à donner des conseils, comme celui-ci, par exemple, qu'avec sa grosse voix, il répétait, tous les dimanches, aux jeunes mères qui dodelinaient leurs mioches:

-- Il ne faut donner aux enfants ni couteau, ni ciseaux, ni livre : parce qu'avec un couteau l'enfant peut se couper; une ciseaux, il peut la perdre et, un livre, le déchirer.

M. Durnas ne venait pas seul: avec son opulente épouse et leurs onze ou douze enfants, ils remplissaient le salon, le beau salon des ancêtres, tout tapissé de toile peinte, de Marseille, représentant des oisillons et des paniers en fleurs, et là pour évaluer l'éducation de sa lignée, il faisait, non sans orgueil, déclamer, vers à vers, mot à mot, un peu à un, un peu à autre, le récit de *Théramène*:

*A peine nous sortions des portes de Trézène...
De Trézène... Il était sur son char... sur son char...
Ses gardes affligés... affligés...
Imitaient son silence autour de lui rangés...
Lui rangés...*

Ensuite, il disait à ma mère:

-- Et le vôtre, Dolaïde, lui apprenez-vous rien pour réciter?

-- Si répondait naïvement ma mère: il sait la sornette de Jean du Porc.

-- Allons, mignon, dis Jean du Porc, me criait tout le monde.

Et alors en baissant la tête, j'ânonnais timidement:

Qui est mort? Jean du Porc. Qui le pleure? Le roi Maure. Qui le rit? La perdrix. Qui le chante? La calandre. Qui en sonne le glas? Le cul de la poêle. Qui en porte le deuil? Le cul du chaudron.

C'est avec ces contes-là, chants de nourrices et sornettes, que nos parents, à cette époque, nous apprenaient à parler la bonne langue provençale; tandis qu'après, la vanité ayant pris le dessus dans la plupart des familles, c'est avec le système de l'excellent M.

Dumas que l'on enseigne les enfants et qu'on en fait de petits niais qui sont, dans le pays, tels que des enfants trouvés, sans attaches ni racines, car il est de mode, aujourd'hui, de renier absolument tout ce qui est de tradition.

Il faut que je parle un peu, maintenant, du bonhomme Etienne, mon aïeul maternel. Il était, comme mon père, ménage propriétaire, d'une bonne maison comme lui, et d'un bon sang: avec cette différence que, du côté des Mistral, c'étaient des laborieux, des économes, des amasseurs de biens, qui, en tout le pays, n'avaient pas leurs pareils, et que, du côté de ma mère, tout à fait insouciant et n'étant jamais prêts pour aller au labour, ils laissaient l'eau courir et mangeaient leur avoir. L'aïeul Etienne, pour tout dire, était (devant Dieu soit-il) un vrai Roger Bon Temps.

Bien qu'il eût huit enfants, entre lesquels six filles (qui, à l'heure des repas, se faisaient servir leur part et puis allaient manger dehors, sur le seuil de la maison, leur assiette à la main), dès qu'il y avait fête quelque part, en avant! Il partait pour trois jours avec les camarades. Il jouait, bambochait tant que duraient les ôcus; puis, souple comme un gant, quand les deux toiles se touchaient (1), le quatrième jour il rentrait au logis et, alors, grand maman Nanon, une femme du bon Dieu, lui criait:

-- N'as-tu pas honte, dissipateur que tu es, de manger comme ça le bien de tes filles!

(1) Quand la poche est vide.

-- Hô! bonasse, répondait-il, de quoi vas-tu t'inquiéter? Nos fillettes sont jolies, elles se marieront sans dot. Et tu verras, Nanon, ma mie, nous n'en aurons pas pour les derniers.

Et, amadouant ainsi et cajolant la bonne femme, il lui faisait donner sur son douaire des hypothèques aux usuriers, qui lui prêtaient de l'argent à cinquante ou à cent pour cent, ce qui ne l'empêchait pas, quand ses compagnons de jeu venaient, de faire, avec eux, le branle devant la cheminée, en chantant tous ensemble:

_Oh! la charmante vie que font les gaspilleurs!

Ce sont de braves gens,
Quand ils n'ont plus d'argent._

Ou bien ce rigaudon qui les faisait crever de rire:

_Nous sommes trois qui n'avons pas le sou, -- Qui n'avons pas le sou,
-- Qui n'avons pas le sou. -- Et le comptre qui est derriere, -- N'a
pas un denier, -- N'a pas un denier._

Et quand ma pauvre aieule se d'osolait de voir ainsi partir, l'un
apr's l'autre, les meilleurs morceaux, la fleur de son beau
patrimoine:

-- Eh! b'ocasse, que pleures-tu? lui faisait mon grand-pere, pour
quelques lopins de terre? Il y pleuvait comme à la rue.

Ou bien:

-- Cette lande, quoi! ce qu'elle rendait, ma belle, ne payait pas les
impositions!

Ou bien:

-- Cette friche-là les arbres du voisin la dess'ochaient comme
bruyere.

Et toujours, de cette façon, il avait la riposte aussi prompte que
joyeuse... Si bien qu'il disait m'eme, en parlant des usuriers:

-- Eh! morbleu, c'est bien heureux qu'il y ait des gens pareils.
Car, sans eux, comment ferions-nous, les d'openseurs, les gaspilleurs,
pour trouver du quibus, en un temps o' comme on sait, l'argent est
marchandise?

C'otait l'opoque, en ce temps-là o' Beaucaire, avec sa foire,
faisait merveille sur le Rhône; il venait làdu monde, soit par eau,
soit par terre, de toutes les nations, jusqu'ades Turcs et des
n'gres.

Tout ce qui sort des mains de l'homme, toutes esp'ces de choses qu'il
faut pour le nourrir, pour le v'etir, pour le loger, pour l'amuser,
pour l'attraper, depuis les meules de moulins, les pi'ces de toile,
les rouleaux de drap, jusqu'aux bagues de verre portant au chaton un
rat, vous l'y trouviez à profusion, à monceaux, à faisceaux ou en
piles, dans les grands magasins vo'bt's, sous les arceaux des Halles,
aux navires du port, ou bien dans les baraques innombrables du Pr'.

C'otait comme nous dirions, mais avec un c'at plus populaire et
grouillant de vie, c'otait là tous les ans, au soleil de juillet,
l'exposition universelle de l'industrie du Midi.

Mon grand-pere éienne, comme vous pensez bien, ne manquait pas telle
occasion d'aller, quatre ou cinq jours, faire à Beaucaire ses

bamboches. Donc, sous prØtexte d'aller acheter du poivre, du girofle ou du gingembre avec, dans chaque poche de sa veste, un mouchoir de fil, car il prenait du tabac, et trois autres mouchoirs, en piŁce, non coupØs, dont en guise de ceinture il se ceignait les reins; et il flānait ainsi, tout le franc jour de Dieu, autour des bateleurs, des charlatans, des comØdiens, surtout des bohØmiens, lorsqu'ils discutent et se harpaillent pour le marchØ et marchandage de quelque bourrique maigre.

Un dØlicieux rØgal pour lui: Polichinelle avec Rosette! Il y Øtait toujours plus neuf et ravi, bouche bØe, il y riait comme un pauvre aux pantalonnades et aux coups de batte qui pleuvaient lāsans cesse sur le propriØtaire et sur le commissaire. A ce point les filous (et imaginez-vous si, àBeaucaire, ils pullulaient!) lui tiraient chaque annØe, tout doucement, l'un aprŁs l'autre, sans qu'il se retournā, tous ses mouchoirs; et quand il n'en avait plus, chose qu'il savait d'avance, il dØnouait sa ceinture, sans plus de chagrin que çā, et s'en torchait le nez. Mais, quand il rentrait àMaillane, avec le nez tout bleu, -- de la teinture des mouchoirs, des mouchoirs neufs qui avaient dØteint:

-- Allons, lui disait ma grand'mŁre, on t'a encore volØ tes mouchoirs.

-- Qui te l'a dit? faisait l'aieul.

-- Pardi, tu as le nez tout bleu: tu t'es mouchØ avec ta ceinture.

-- Bah! je n'en ai pas regret, rØpondait le bon humain; ce Polichinelle m'a tant fait rire!

Bref, quand ses filles (et ma mŁre en Øtait une) furent d'āge àse marier, comme elles n'Øtaient pas gauches, ni bien dØsagrØables, les galants, malgrØ tout, vinrent tout de mØme àl'appeau. Seulement, quand les pŁres disaient àmon aieul:

-- Autrement, le cas ØchØant, combien faites-vous àvos filles?

-- Combien je fais àmes filles? rØpondait maître Éienne, tout rouge de colŁre; ôgraine d'imbØcile, c'est dommage! A ton gars je donnerais une belle gouge, tout ØlevØe, toute nippØe, et j'y ajouterais encore des terres et de l'argent! Qui ne veut pas mes filles telles quelles, qu'il les laisse... Dieu merci, àla huche de maître Éienne il y a du pain.

Or, n'est-il pas vrai que les filles du grand-pŁre furent prises, toutes les six, rien que pour leurs beaux yeux, et mØme qu'elles firent toutes de bons mariages? _Fille jolie_, dit le proverbe, _porte sur le front sa dot._

Mais je ne veux pas quitter la prime fleur de mon enfance sans en cueillir encore un tout petit bouquet.

Derrière le Mas du Juge, c'est l'endroit où je suis né, il y avait le long du chemin un fossé qui menait son eau à notre vieux Puits à roue. Cette eau n'était pas profonde, mais elle était claire et riante, et, quand j'étais petit, je ne pouvais m'empêcher, surtout les jours d'été, d'aller jouer le long de sa rive.

Le fossé du Puits à roue! Ce fut le premier livre où j'appris, en m'amusant, l'histoire naturelle. Il y avait là des poissons, épinottes ou carpillons, qui passaient par bandes et que j'essayais de pêcher dans un sac de canevas, qui avait servi à mettre des clous et que je suspendais au bout d'un roseau. Il y avait des demoiselles vertes, bleues, noiraudes, que doucement, tout doucement, lorsqu'elles se posaient sur les typhas, je saisisais de mes petits doigts, quand elles ne s'échappaient pas, légers, silencieuses, en faisant frissonner le crêpe de leurs ailes; il y avait des "notonectes", espèces d'insectes bruns avec le ventre blanc, qui sautillent sur l'eau et puis remuent leurs pattes à la façon des cordonniers qui tirent le ligneul. Ensuite des grenouilles, qui sortaient de la mousse une échine glauque, chamarrée d'or, et qui, en me voyant, lestement faisaient leur plongeon; des tritons, sorte de salamandres d'eau, qui farfouillaient dans la vase; et de gros escarbots qui rôdaient dans les flaches et qu'on nommait des "mange-anguilles".

Ajoutez à cela un fouillis de plantes aquatiques, telles que ces "massettes", cotonnées et allongées, qui sont les fleurs du typha; telles que le nénuphar qui étale, magnifique, sur la nappe de l'eau, ses larges feuilles rondes et son calice blanc; telles que le "butome" au trochet de fleurs roses, et le pâle narcissus qui se mire dans le ru, et la lentille d'eau aux feuilles minuscules, et la "langue de boeuf" qui fleurit comme un lustre, avec les "yeux de l'Enfant Jésus" qui est le myosotis.

Mais de tout ce monde-là ce qui m'engageait le plus, c'était la fleur des "glais". C'est une grande plante qui croît au bord des eaux par grosses touffes, avec de longues feuilles cultriformes et de belles fleurs jaunes qui se dressent en l'air comme des hallebardes d'or. Il est à croire même que les fleurs de lis d'or, armes de France et de Provence, qui brillent sur le fond d'azur, n'étaient que des fleurs de glais: "fleur de lis" vient de "fleur d'iris", car le glais est un iris, et l'azur du blason représente bien l'eau où croît le glais.

Toujours est-il, qu'un jour d'été, quelque temps après la moisson, on foulait nos gerbes, et tous les gens du "mas" étaient dans l'aire à travailler. A l'entour des chevaux et des mulets qui piétinaient, ardents, autour de leurs gardiens, il y avait bien vingt hommes qui, les bras retroussés, en cheminant au pas, deux par deux, quatre par quatre, retournaient les épis ou enlevaient la paille avec des fourches de bois. Ce joli travail se faisait gaiement, en dansant au soleil, nu-pieds, sur le grain battu.

Au haut de l'aire, portée par les trois jambes d'une chèvre rustique,

formØe de trois perches, Øtait suspendu le van. Deux ou trois filles ou femmes jetaient avec des corbeilles dans le cerceau du crible le blØ mØelØ aux balles; et le "maître", mon pŁre, vigoureux et de haute taille, remuait le crible au vent, en ramenant ensemble les mauvaises graines au-dessus; et quand le vent faiblissait, ou que, par intervalles, il cessait de souffler, mon pŁre, avec le crible immobile dans ses mains se retournait vers le vent, et, sØrieux, l'oeil dans l'espace, comme s'il s'adressait à un dieu ami, il lui disait:

-- Allons, souffle, souffle, mignon!

Et le mistral, ma foi, obØissant au patriarche, haletait de nouveau en emportant la poussière; et le beau blØ bØni tombait en blonde averse sur le monceau conique qui, à vue d'oeil, montait entre les jambes du vanneur.

Le soir venu, ensuite, lorsqu'on avait amoncelØ le grain avec la pelle, que les hommes poussiØreux allaient se laver au puits ou tirer de l'eau pour les bØtes, mon pŁre, à grandes enjambØes, mesurait le tas de blØ et y traçait une croix avec le manche de la pelle en disant: "Que Dieu te croisse!"

Par une belle après-midi de cette saison d'aïres, -- je portais encore les jupes: j'avais à peine quatre ou cinq ans -- après m'Øtre bien roulØ, comme font les enfants, sur la paille nouvelle, je m'acheminai donc seul vers le fossØ du Puits à roue.

Depuis quelques jours, les belles fleurs de glais commençaient à s'Øpanouir et les mains me dØmangeaient d'aller cueillir quelques-uns de ces beaux bouquets d'or.

J'arrive au fossØ; doucement, je descends au bord de l'eau; j'envoie la main pour attraper les fleurs... Mais, comme elles Øtaient trop ØloignØes, je me courbe, je m'allonge, et patatras dedans: je tombe dans l'eau jusqu'au cou.

Je crie. Ma mŁre accourt; elle me tire de l'eau, me donne quelques claques, et, devant elle, trempØ comme un caneton, me faisant filer vers le Mas:

-- Que je t'y voie encore, vaurien, vers le fossØ!

-- J'allais cueillir des fleurs de glais.

-- Oui, va, retournes-y, cueillir tes glais, et encore tes glais. Tu ne sais donc pas qu'il y a un serpent dans les herbes cachØs, un gros serpent qui hume les oiseaux et les enfants, vaurien?

Et elle me dØshabilla, me quitta mes petits souliers, mes chaussettes, ma chemisette, et pour faire sØcher ma robe trempØe et ma chaussure, elle me chaussa mes sabots et me mit ma robe du dimanche, en me disant:

-- Au moins, fais attention de ne pas te salir.

Et me voilà dans l'aire; je fais sur la paille fraîche quelques jolies cabrioles; j'aperçois un papillon blanc qui voltige dans un chaume. Je cours, je cours après, avec mes cheveux blonds flottant au vent hors de mon bœuf... et paf! me voilà encore vers le fossé du Puits à roue...

Oh! mes belles fleurs jaunes! Elles étaient toujours là fixes au milieu de l'eau, me faisant montre d'elles, au point qu'il ne me fut plus possible d'y tenir. Je descends bien doucement, bien doucement sur le talus; je place mes petons bien ras, bien ras de l'eau; j'envoie la main, je m'allonge, je m'étire tant que je puis... et patatras! je me fiche jusqu'au derrière dans la vase.

Aïe! aïe! aïe! Autour de moi, pendant que je regardais les bulles gargouiller et qu'à travers les herbes je croyais entrevoir le gros serpent, j'entendais crier dans l'aire:

-- Maîtresse! courez vite, je crois que le petit est encore tombé à l'eau!

Ma mère accourt, elle me saisit, elle m'arrache tout noir de la boue puante, et la première chose, troussant ma petite robe, vlin! vlin! elle m'applique une fessée retentissante.

-- Y retourneras-tu, entêté, aux fleurs de glais? Y retourneras-tu pour te noyer?... Une robe toute neuve que voilà perdue, fripe-tout, petit monstre! qui me feras mourir de trances!

Et, crotté et pleurant, je m'en revins donc au Mas la tête basse, et de nouveau on me devêtit et on me mit, cette fois, ma robe des jours de fête... Oh! la galante robe! Je l'ai encore devant les yeux, avec ses raies de velours noir, pointillée d'or sur fond bleuâtre.

Mais bref, quand j'eus ma belle robe de velours:

-- Et maintenant, dis-je à ma mère, que vais-je faire?

-- Va garder les gelines, me dit-elle; qu'elles n'aillent pas dans l'aire... Et toi, tiens-toi à l'ombre.

Plein de zèle, je vole vers les poules qui rôdaient par les chaumes, becquetant les œufs que le râseau avait laissés. Tout en gardant, voici qu'une poulette huppée -- n'est-ce pas drôle? -- se met à pourchasser, savez-vous quoi? une sauterelle, de celles qui ont les ailes rouges et bleues... Et toutes deux, avec moi après, qui voulais voir la sauterelle, de sauter à travers champs, si bien que nous arrivâmes au fossé du Puits à roue!

Et voilà encore les fleurs d'or qui se miraient dans le ruisseau et qui rôveillaient mon envie, mais une envie passionnée, délirante,

excessive, à me faire oublier mes deux plongeurs dans le fossé:

"Oh! mais, cette fois, me dis-je, va, tu ne tomberas pas!"

Et, descendant le talus, j'entortille à ma main un jonc qui croissait là et me penchant sur l'eau avec prudence, j'essaie encore d'atteindre de l'autre main les fleurs de glais... Ah! malheur, le jonc se casse et va te faire teindre! Au milieu du fossé, je plonge la tête première.

Je me dresse comme je puis, je crie comme un perdu, tous les gens de l'aire accourent:

-- C'est encore ce petit diable qui est tombé dans le fossé. Ta mère, cette fois, enrager polisson, va te fouailler d'importance!

Eh bien! non; dans le chemin, je la vis venir, pauvrete, tout en larmes et qui disait:

-- Mon Dieu! je ne veux pas le frapper, car il aurait peut-être un "accident". Mais ce gars, sainte Vierge, n'est pas comme les autres: il ne fait que courir pour ramasser des fleurs; il perd tous ses jouets en allant dans les blés chercher des bouquets sauvages... Maintenant, pour comble, il va se jeter trois fois, depuis peut-être une heure, dans le fossé du Puits à roue... Ah! tiens-toi, pauvre mère, morfonds-toi pour l'approprier. Qui lui en tiendrait, des robes? Et bienheureuse encore -- mon Dieu, je vous rends grâce -- qu'il ne soit pas noyé!

Et ainsi, tous les deux, nous pleurons le long du fossé. Puis, une fois dans le Mas, m'ayant quitté mon vêtement, la sainte femme m'essuya, nu, de son tablier; et, de peur d'un effroi, m'ayant fait boire une cuillerée de vermifuge elle me coucha dans ma berce, où, lassé de pleurer, au bout d'un peu je m'endormis.

Et savez-vous ce que je songeai: pardi! mes fleurs de glais... Dans un beau courant d'eau, qui serpentait autour du Mas, limpide, transparent, azuré comme les eaux de la Fontaine de Vaucluse, je voyais de belles touffes de grands et verts glaïeuls, qui étaient dans l'air une fée de fleurs d'or!

Des demoiselles d'eau venaient se poser sur elles avec leurs ailes de soie bleue, et moi je nageais nu dans l'eau riante; et je cueillais à pleines mains, à jointes, à brassées, les fleurs de lis blondines. Plus j'en cueillais, plus il en surgissait.

Tout à coup, j'entends une voix qui me crie: "Frédère!"

Je m'éveille et que vois-je! Une grosse poignée de fleurs de glais couleur d'or qui bondissaient sur ma couchette.

Lui-même, le patriarche, le Maître, mon seigneur père, était allé cueillir les fleurs qui me faisaient envie; et la Maîtresse, ma mère

belle, les avait mises sur mon lit.

CHAPITRE II.

MON PÈRE.

L'enfant de ferme. -- La vie rurale. -- Mon père à la Révolution. --
La bêche bônite. -- Les récits de la Noël. -- Le capitaine Perrin.
-- Le maire de Maillane en 1793 -- Le jour de l'an.

Mon enfance première se passa donc au Mas, en compagnie des
laboureurs, des faucheurs et des pâres, et quand, parfois, passait
au Mas quelque bourgeois, de ceux-là qui affectent de ne parler que
français, moi, tout interloqué et même humilié de voir que mes
parents devenaient soudain révolutionnaires pour lui, comme s'il était
plus qu'eux:

-- D'où vient, leur demandais-je, que cet homme ne parle pas comme
nous?

-- Parce que c'est un monsieur, me répondait-on.

-- Eh bien! faisais-je alors d'un petit air farouche, moi, je ne veux
pas être _monsieur_.

J'avais remarqué aussi que, quand nous avions des visites, comme
celle, par exemple du marquis de Barbentane (un de nos voisins de
terres), mon père qui, à l'ordinaire lorsqu'il parlait de ma mère,
devant les serviteurs, l'appelait "la maîtresse", là en cérémonie,
il la désignait _ma mouï_ (mon épouse). Le beau marquis et la
marquise, qui se trouvait être la soeur du général de Galliffet,
chaque fois qu'ils venaient, m'apportaient des pralines et autres
gâteries; mais moi, sitôt que je les voyais descendre de voiture,
comme un sauvageon que j'étais, je courais tout de suite me cacher
dans le fenil... Et la pauvre Dolaïde de crier:

-- Frédéric!

Mais en vain: dans le foin, blotti et ne soufflant mot, j'attendais,
moi, d'entendre les roues de la voiture emporter le marquis, pendant
que ma mère clamait, là-bas, devant la ferme:

-- M. de Barbentane, Mme de Barbentane, qui venaient pour le voir,
cet insupportable, et il va se cacher!

Et au lieu de dragées, quand je sortais ensuite, craintif, de ma
tanière, vlan! j'avais ma fessée.

J'aimais bien mieux aller avec le Papoty, notre maître-valet, quand,
derrière la charrue tirée par ses deux mules, les mains au mancheron,
il me criait, patelin:

-- Petiot, viens vite, viens. Je t'apprendrai à labourer.

Et tout de suite, nu-tête, Ømoustillé, me voilà dans le sillon, trottinant, farfouillant, le long de la tranchée, pour cueillir les primevères ou les muscaris bleus, que le soc arrachait.

-- Ramasse des colimaçons, me disais le Papoty.

Et quand j'avais les colimaçons, une poignée dans chaque main:

-- Maintenant, me faisait-il, avec les colimaçons, tiens, empoigne les cornes du manche de la charrue.

Et comme, moi crødule, avec mes petits doigts, je prenais les mancherons, lui, pressant de ses doigts rudes mes deux mains pleines d'escargots qui s'Øcrabuillaient dans ma chair:

-- A présent, me disait le valet de labour en riant aux Øclats, tu pourras dire, petit, que tu as tenu la charrue!

On m'en faisait, ma foi, de toutes les couleurs. C'est ainsi que, dans les fermes, on dØniaise les enfants. Quelquefois, en venant de traire, notre berger Rouquet me criait:

-- Viens, petit, boire à mØme dans le _piau_.

Le _piau_ est l'ustensile, de poterie ou de bois, dans lequel on trait le lait... Ah! quand je voyais le trayeur, suant, les bras troussés, sortir de la bergerie en portant à la main le vase à traire Øcumant, plein de lait jusqu'aux bords, j'accourais, affriolé, pour le humer tout chaud. Mais, sitôt qu'à genoux je m'abreuvais à la "seille", paf! de sa grosse main, Rouquet m'y faisait plonger la tête jusqu'au cou; et, barbotant, aveugle, les cheveux et le museau ruisselants, Øbouriffés, je courais, comme un jeune chien, me vautrer dans l'herbe et m'y essuyer, en jurant, à part moi, qu'on ne m'y attraperait plus... jusqu'à nouvelle attrape.

Après, c'Øtait un faucheur qui me disait:

-- Petiot, j'ai trouvé un nid, un nid de _frappe-talon_; veux-tu me faire la courte Øchelle? Je garderai la mØre et tu auras les passereaux.

Oh! coquin. Je partais, fou de joie, dans l'andain.

-- Le vois-tu, me faisait l'homme, ce creux, en haut de ce gros saule; c'est là qu'est le nid... Allons, courbe-toi.

Et je m'inclinais, la tête contre l'arbre, et alors, faisant mine de grimper sur mon dos, le farceur me battait l'Øchine du talon.

C'est ainsi que commença, au milieu des gouailleries de nos travailleurs des champs (et je n'en ai point regret), mon Øducation d'enfance.

Comme il Øtait gai, ce milieu de labeurs rustiques! Chaque saison renouvelait la sØrie des travaux. Les labours, les semailles, la tonte, la fauche, les vers àsoie, les moissons, le dØpiquage, les vendanges et la cueillette des olives, dØployaient àma vue les actes majestueux de la vie agricole, Øternellement dure, mais Øternellement indØpendante et calme.

Tout un peuple de serviteurs, d'hommes louØs au mois ou àla journØe, de sarcluses, de faneuses, allait, venait dans les terres du Mas, qui avec l'aiguillon, qui avec le ræau ou bien la fourche sur l'Øpaule, et travaillant toujours avec des gestes nobles, comme dans les peintures de LØopold Robert.

Quand, pour dîner ou pour souper, les hommes, l'un après l'autre, entraient dans le Mas, et venaient s'asseoir, chacun selon son rang, autour de la grande table, avec mon seigneur père qui tenait le haut bout, celui-ci, gravement, leur faisait des questions et des observations, sur le troupeau et sur le temps et sur le travail du jour, s'il Øtait avantageux, si la terre Øtait dure ou molle ou en Øtat. Puis, le repas fini, le premier charretier fermait la lame de son couteau et, sur le coup, tous se levaient.

Tous ces gens de campagne, mon père les dominait par la taille, par le sens, comme aussi par la noblesse. C'Øtait un beau et grand vieillard, digne dans son langage, ferme dans son commandement, bienveillant au pauvre monde, rude pour lui seul.

EngagØ volontaire pour dØfendre la France, pendant la RØvolution, il se plaisait, le soir, àraconter ses vieilles guerres. Au fort de la Terreur, il avait ØtØ requis pour porter du blØ àParis, ou rØgnait la famine. C'Øtait dans l'intervalle où l'on avait tuØ le roi. La France, ØpouvantØe, Øtait dans la consternation. En retournant, un jour d'hiver, àtravers la Bourgogne, avec une pluie froide qui lui battait le visage, et de la fange sur les routes jusqu'au moyeu des roues, il rencontra, nous disait-il, un charretier de son pays. Les deux compatriotes se tendirent la main, et mon père, prenant la parole:

-- Tiens, o vas-tu, voisin, par ce temps diabolique?

-- Citoyen, rØpliqua l'autre, je vais àParis porter les saints et les cloches.

Mon père devint pâe, les larmes lui jaillirent et, ôtant son chapeau devant les saints de son pays et les cloches de son Øglise, qu'il rencontrait ainsi sur une route de Bourgogne:

-- Ah! maudit, lui fit-il, crois-tu qu'àton retour, on te nomme, pour cela, reprØsentant du peuple?

L'iconoclaste courba la tête de honte et, avec un blasphme, il fit tirer ses btes.

Mon père, dois-je dire, avait une foi profonde. Le soir, en été comme en hiver, agenouillé sur sa chaise, la tête découverte, les mains croisées sur le front, avec sa cadette, serrée d'un ruban de fil, qui lui pendait sur la nuque, il faisait, à voix haute, la prière pour tous; et puis, lorsqu'en automne, les veilles s'allongeaient, il lisait l'Évangile à ses enfants et domestiques.

Mon père, dans sa vie, n'avait lu que trois livres: le Nouveau Testament, l'Imitation et Don Quichotte (lequel lui rappelait sa campagne d'Espagne et le distrait, quand venait la pluie).

-- Comme de notre temps les écoles étaient rares, c'est un pauvre, nous disait-il, qui, passant par les fermes une fois par semaine, m'avait appris ma croix de par Dieu.

Et le dimanche, après les vêpres, selon l'usage et coutume des anciens pères de famille, il écrivait ses affaires, ses comptes et dépenses, avec ses réflexions, sur un grand mémorial dénommé Cartable.

Lui, quelque temps qu'il fit, était toujours content, et si, parfois, il entendait les gens se plaindre, soit des vents tempêteux, soit des pluies torrentielles:

-- Bonnes gens! leur disait-il. Celui qui est là-haut sait fort bien ce qu'il fait, comme aussi ce qu'il nous faut... Eh! s'il ne soufflait jamais de ces grands vents qui détrempaient la Provence, qui dissiperaient les brouillards et les vapeurs de nos marais? Et si, pareillement, nous n'avions jamais de grosses pluies, qui alimenteraient les puits, les fontaines, les rivières? Il faut de tout, mes enfants.

Bien que, le long du chemin, il ramassât une bûchette pour l'apporter au foyer; bien qu'il se contentât, pour son humble ordinaire, de légumes et de pain bis; bien que, dans l'abondance, il fût sobre toujours et mit de l'eau dans son vin, toujours sa table était ouverte, et sa main et sa bourse, pour tout pauvre venant. Puis, si l'on parlait de quelqu'un, il demandait, d'abord, s'il était bon travailleur; et, si l'on répondait oui:

-- Alors, c'est un brave homme, disait-il, je suis son ami.

Fidèle aux anciens usages, pour mon père, la grande fête, c'était la veillée de Noël. Ce jour-là, les laboureurs étaient de bonne heure; ma mère leur donnait à chacun, dans une serviette, une belle galette à l'huile, une rouelle de nougat, une jointe de figues sèches, un fromage du troupeau, une salade de céleri et une bouteille de vin cuit. Et qui de-ci, et qui de-là les serviteurs s'en allaient, pour "poser la bûche au feu", dans leur pays et dans leur maison. Au Mas ne demeuraient que les quelques pauvres hères qui n'avaient pas de famille; et, parfois des parents, quelque vieux garçon, par exemple, arrivaient à la nuit, en disant:

-- Bonnes fœtes! Nous venons poser, cousins, la bûche au feu, avec vous autres.

Tous ensemble, nous allions joyeusement chercher la "bûche de Noël", qui -- c'était de tradition -- devait être un arbre fruitier. Nous l'apportions dans le Mas, tous à la file, le plus âgé la tenant d'un bout, moi, le dernier-né, de l'autre; trois fois, nous lui faisons faire le tour de la cuisine; puis, arrivés devant la dalle du foyer, mon père, solennellement, répandait sur la bûche un verre de vin cuit, en disant:

_Allégresse! Allégresse,
Mes beaux enfants, que Dieu nous comble d'allégresse!
Avec Noël, tout bien vient:
Dieu nous fasse la grâce de voir l'année prochaine.
Et, sinon plus nombreux, puissions-nous n'y pas être moins._

Et, nous écriant tous: "Allégresse, allégresse, allégresse!", on posait l'arbre sur les landiers et, dès que s'élançait le premier jet de flamme:

_A la bûche
Boute feu!_

disait mon père en se signant. Et, tous, nous nous mettions à table.

Oh! la sainte table, sainte réellement, avec, tout à l'entour, la famille complète, pacifique et heureuse. A la place du _caleil_, suspendu à un roseau, qui, dans le courant de l'année, nous éclairait de son lumignon, ce jour-là sur la table, trois chandelles brillaient; et si, parfois, la mèche tournait devers quelqu'un, c'était de mauvais augure. A chaque bout, dans une assiette, verdoyait du blé en herbe, qu'on avait mis germer dans l'eau le jour de la Sainte-Barbe. Sur la triple nappe blanche, tour à tour apparaissaient les plats sacramentels: les escargots, qu'avec un long clou chacun tirait de la coquille; la morue frite et le _muge_ aux olives, le cardon, le scolyme, le céleri à la poivrade, suivis d'un tas de friandises réservées pour ce jour-là comme: fouaces à l'huile, raisins secs, nougat d'amandes, pommes de paradis; puis, au-dessus de tout, le grand _pain calenda_, que l'on n'entamait jamais qu'après en avoir donné, religieusement, un quart au premier pauvre qui passait.

La veillée, en attendant la messe de minuit, était longue ce jour-là et longuement, autour du feu, on y parlait des ancêtres et on louait leurs actions. Mais, peu à peu et volontiers, mon brave homme de père revenait à l'Espagne et à ses souvenirs du siège de Figueres.

Si je vous disais, commençait-il, qu'étant à l'abbaye en Catalogne, et faisant partie de l'armée, je trouvai le moyen, au fort de la Révolution, de venir de l'Espagne, malgré la guerre et malgré tout, passer avec les miens les fêtes de Noël! Voici, ma foi de Dieu, comment s'arrangea la chose:

"Au pied du Canigou, qui est une grande montagne entre Perpignan et Figuières, nous tournions, retournions depuis passablement de temps, en bataillant, à toi, à moi, contre les troupes espagnoles. Aïe! que de morts, que de blessés et de souffrances et de misères! Il faut l'avoir vu, pour savoir cela. De plus, au camp, -- c'était en décembre, -- il y avait manque de tout; et les mulets et les chevaux, à défaut de pâture, rongeaient, hélas! les roues des fourgons et des affûts.

"Or, ne voilà-t-il pas qu'en rôlant, moi, au fond d'une gorge, du côté de la mer, je vais découvrir un arbre d'oranges, qui étaient rousses comme l'or!

"-- Ha! dis-je au propriétaire, à n'importe quel prix, vous allez me les vendre.

"Et, les ayant achetées, je m'en reviens de suite au camp et, tout droit à la tente du capitaine Perrin (qui était de Cabanes), je vais avec mon panier et je lui dis:

"-- Capitaine, je vous apporte quelques oranges...

"-- Mais où as-tu pris ça?

"-- Où j'ai pu, capitaine.

"-- Oh! luron, tu ne saurais me faire plus de plaisir... Aussi, demande-moi, vois-tu, ce que tu voudras, et tu l'obtiendras ou je ne pourrai.

"-- Je voudrais bien, lui fis-je alors, avant qu'un boulet de canon me coupe en deux, comme tant d'autres, aller, encore une fois, "poser le bûche de Noël" en Provence, dans ma famille.

"-- Rien de plus simple, me fit-il; tiens, passe l'écritoire.

Et mon capitaine Perrin (que Dieu, en paradis, l'ait renfermé, cher homme) sur un papier, que j'ai encore, me griffonna ce que je vais dire:

_"Armée des Pyrénées-Orientales.

"Nous Perrin, capitaine aux transports militaires, donnons congé au citoyen François Mistral, brave soldat républicain, âgé de vingt-deux ans, taille de cinq pieds six pouces, nez ordinaire, bouche idem, menton rond, front moyen, visage ovale, de s'en aller dans son pays, par toute la République, et au diable, si bon lui semble._

"Et voilà mes amis, que j'arrive à Maillane, la belle veille de Noël, et vous pouvez penser l'ahurissement de tous, les embrassades et les fêtes. Mais, le lendemain, le maire (je vous tairai le nom de ce fanfaron braillard, car ses enfants sont encore vivants) me fait

venir à la commune et m'interpelle comme ceci:

"-- Au nom de la loi, citoyen, comment va que tu as quitté l'armée?"

"-- Cela va, répondis-je, qu'il m'a pris fantaisie de venir, cette année, "poser la bêche" à Maillane.

"-- Ah oui? En ce cas-là tu iras, citoyen, t'expliquer au tribunal du district, à Tarascon.

"-- Et, tel que je vous le dis, je me laissai conduire par deux gardes nationaux, devant les juges du district. Ceux-ci, trois faces rouges, avec le bonnet rouge et des barbes jusque-là

"-- Citoyen, me firent-ils en roulant de gros yeux, comment ça se fait-il que tu aies déserté?"

"Aussitôt, de ma poche ayant tiré mon passeport:

"-- Tenez, lisez, leur dis-je.

"Ah! mes amis de Dieu, dès avoir lu, ils se dressent en me secouant la main:

"-- Bon citoyen, bon citoyen! me crièrent-ils. Va, va, avec des papiers pareils, tu peux l'envoyer coucher, le maire de Maillane.

"Et après le Jour de l'An, j'aurais pu rester, n'est-ce pas? Mais il y avait le devoir et je m'en retournai rejoindre."

Voilà lecteur, au naturel, la portraiture de famille, d'intérieur patriarcal et de noblesse et de simplicité, que je tenais à te montrer.

Au Jour de l'An, -- nous clûrurons par cet autre souvenir, -- une foule d'enfants, de vieillards, de femmes, de filles, venaient, de grand matin, nous saluer comme ceci:

_Bonjour, nous vous souhaitons à tous la bonne année,
Maîtresse, maître, accompagnée
D'autant que le bon Dieu voudra._

-- Allons, nous vous la souhaitons bonne, répondaient mon père et ma mère en donnant à chacun, bonnement, sous forme d'étrennes, une couple de pains longs et de miches rebondies.

Par tradition, dans notre maison, comme dans plusieurs autres, on distribuait ainsi, au nouvel an, deux fournées de pain aux pauvres gens du village.

_Vivrais-je cent ans,
Cent ans, je cuirai,
Cent ans, je donnerai aux pauvres._

Cette formule, tous les soirs revenait dans la prière que mon père faisait avant d'aller au lit. Et aussi, à ses obsèques, les pauvres gens, avec raison, purent dire, en le plaignant:

-- Autant de pains il nous donna, autant d'anges dans le ciel l'accompagnaient. Amen!_

CHAPTER III

LES ROIS MAGES

A la rencontre des Rois. -- La crèche. -- Les sornettes maternelles. -- Dame Renaude. -- Les hantises de la nuit. -- Le cheval de Cambaud. -- Les Sorciers. -- Les Matagots. --L'Esprit Fantastique.

-- C'est demain la fête des Rois; si vous voulez les voir arriver, allez vite, petits, à leur rencontre, et portez-leur quelques offrandes.

Voilà de notre temps, la veille du jour des Rois, ce que nous disaient nos mères.

Et en avant! Toute la marmaille, les enfants du village, nous partions enthousiastes au-devant des Rois Mages, qui venaient à Maillane, avec leurs pages, leurs chameaux et toute leur suite, pour adorer l'Enfant Jésus.

-- Où allez-vous, petits?

-- Nous allons au-devant des Rois.

Et ainsi, tous ensemble, mioches ébouriffés et blondines fillettes, en bœguins et petits sabots, nous partions sur le Chemin d'Arles, le cœur tressailli de joie, les yeux pleins de visions, et nous portions à la main, comme on nous l'avait dit, des galettes pour les Rois, des figues sèches pour les pages, avec du foin pour les chameaux.

_Jours croissants,
Jours cuisants._

La bise sifflait, c'est vous dire qu'il faisait froid. Le soleil descendait, blafard, devers le Rhône. Les ruisseaux étaient gelés. L'herbe des bords était brouie. Des saules défeuillés, les branches rougeoyaient. Le rouge-gorge, le troglodyte, sautillaient, frémissements, familiers, de branche en branche... Et l'on ne voyait personne aux champs, à part quelque pauvre veuve qui rechargeait sur la tête son tablier plein de bois sec, ou quelque vieux dépenaillé qui cherchait des escargots au pied d'une haie morte.

-- Où allez-vous si tard, petits?

-- Nous allons au-devant des Rois!

Et la t ete en arrière, fiers comme jeune coqs, en riant, en chantant, en courant à cloche-pied ou en faisant des glissades, nous allions devant nous sur le chemin blanchâtre, balayé par le vent.

Puis, le jour déclinait. Le clocher de Maillane disparaissait derrière les arbres, derrière les grands cypr s aux pointes noires; et la campagne, vaste et nue, s' pandait au lointain... Nous portions nos regards si loin que nous pouvions,  perte de vue, mais en vain! Rien ne se montrait à nous, hormis quelque faisceau d'épines emporté dans les chaumes par le vent. Comme les soirs d'hiver et de janvier, tout  tait triste, souffreteux et muet.

Quelquefois, cependant, nous rencontrions un berger qui, plié dans sa cape, venait de faire paître ses brebis.

-- Mais où allez-vous, enfants si tard?

-- Nous allons au-devant des Rois... Ne pourriez-vous pas nous dire s'ils sont encore bien loin?

-- Ah! oui, les Rois? c'est vrai... Ils sont l derri re qui viennent; vous allez bient  les voir.

Et de courir, et de courir, à la rencontre des Rois avec nos gâteaux, nos petites galettes, et les poignées de foin pour les chameaux.

Puis, le jour d' faillait. Le soleil, obstrué par un nuage énorme, s'évanouissait peu  peu. Les babils fol res calmaient un brin. La bise fra chissait et les plus courageux marchaient en retenant.

Tout  coup:

-- Les voilà

Un cri de joie folle partait de toutes les bouches... et la magnificence de la pompe royale  blouissait nos yeux. Un rejaillissement, un triomphe de couleurs splendides, fastueuses, enflammait, embrasait la zone du couchant; de gros lambeaux de pourpre flamboyaient; et d'or et de rubis, une demi-couronne, dardant un cercle de long rayons au ciel, illuminait l'horizon.

-- Les Rois! les Rois! voyez leur couronne! voyez leurs manteaux! voyez leurs drapeaux! et leur cavalerie et les chameaux qui viennent!

Et nous demeurions  baubis... Mais bient  cette splendeur, mais bient  cette gloire, dernière échappée du soleil couchant, se fondait, s' teignait peu  peu dans les nues; et, penauds, bouche bête, dans la campagne sombre, nous nous trouvions tout seuls:

-- Où ont passé les Rois?

-- Derrière la montagne.

La chevêche miaulait. La peur nous saisissait; et, dans le crépuscule, nous retournions confus, en grignotant les gâteaux, les galettes et les figues, que nous apportions pour les Rois.

Et quand nous arrivions, ensuite, à nos maisons:

-- Eh bien! les avez-vous vu? nos mères nous disaient.

-- Non, ils ont passé en delà de l'autre côté de la montagne.

-- Mais quel chemin avez-vous pris?

-- Le Chemin Arlatan...

-- Ah! mes pauvres agneaux! Les Rois ne viennent pas de là. C'est du Levant qu'ils viennent. Pardi, il vous fallait prendre le vieux Chemin de Rome... Ah! comme c'était beau, si vous aviez vu, si vous aviez vu, lorsqu'ils sont entrés dans Maillane! Les tambours, les trompettes, les pages, les chameaux, quel vacarme, bon Dieu!... Maintenant, ils sont à l'église, où ils font leur adoration. Après souper, vous irez les voir.

Nous soupions vite, -- moi, chez ma mère-grand Nanan; puis, nous courions à l'église... Et, dans l'église pleine, dès notre entrée, l'orgue, accompagnant le chant de tout le peuple, entamait, lentement, puis déployait, formidable, le superbe noël:

_Ce matin,
J'ai rencontré le train
De trois grands Rois qui allaient en voyage,
Ce matin,
J'ai rencontré le train
De trois grands Rois dessus le grand chemin._

Nous autres, affolés, nous nous fauflions, entre les jupons des femmes, jusques à la chapelle de la Nativité, et là suspendue sur l'autel, nous voyions la Belle Étoile! nous voyions les trois Rois Mages, en manteaux rouge, jaune, et bleu, qui saluaient l'Enfant Jésus: le roi Gaspard avec sa cassette d'or, le roi Melchior avec son encensoir et le roi Balthazar avec son vase de myrrhe! Nous admirions les charmants pages portant la queue de leurs manteaux traînants; puis, les chameaux bossus qui levaient la tête sur l'âne et le boeuf; la Sainte Vierge et saint Joseph; puis, tout autour, sur une petite montagne en papier barbouillé, les bergers, les bergères, qui apportaient des fouaces, des paniers d'oeufs, des langes; le meunier, chargé d'un sac de farine; la bonne vieille qui filait; l'ôbahi qui admirait; le gagne-petit qui remoulait; l'hôtelier ahuri qui ouvrait sa fenêtre, et, bref, tous les _santons_ qui figurent à la Crèche. Mais c'était le _Roi Maure_ que nous regardions le plus.

Maintes fois, depuis lors, il m'est arriv , quand viennent les Rois,
d'aller me promener, à la chute du jour, dans le Chemin d'Arles. Le
rouge-gorge et le troglodyte continuent d'y voleter le long des haies
d'aubépine. Toujours quelque pauvre vieux y cherche, comme jadis,
des escargots dans l'herbe et la chevêche toujours y miaule; mais,
dans les nuées du couchant, je n'y vois plus la gloire, ni la
couronne des vieux Rois.

-- Où ont passé les Rois?

-- Derrière la montagne.

Hélas! mélancolie, tristesse des choses vues, autrefois dans la
jeunesse! Si grand, si beau que fût le paysage connu, quand nous
voulons le revoir, quand nous voulons y retourner, il y manque
toujours, toujours quelqu'un ou quelque chose!

_Oh! vers les plaines de froment
Laissez-moi me perdre pensif,
Dans les grands blés pleins de ponceaux
O , petit gars, je me perdais!
Quelqu'un me cherche, de touffe en touffe,
En récitant son ang lus;
Et, chantantes, les alouettes,
Moi, je les suis dans le soleil...
Ah! pauvre m re, beau coeur aimant,
Je ne t'entendrai plus, criant mon nom!_

(Iles d'Or).

Qui me rendra le délice, le bonheur idéal de mon  ne ignorante,
quand, telle qu'une fleur, elle s'ouvrait toute neuve, aux chansons,
aux sornettes, aux complaintes, aux fabliaux, que ma mère en filant,
cependant que j'étais blotti sur ses genoux, me disait, me chantait,
en douce langue de Provence: le _Pater des Calendes, Marie-Madeleine
la Pauvre P cheresse_, le _Mousse de Marseille_, la _Porcheronne_, le
Mauvais Riche, et tant d'autres r cits, l gendes et croyances de
notre race provençale, qui berc rent mon jeune âge d'un balancement
de rêves et de poésie émue! Après le lait que m'avait donné son
sein, elle me nourrissait, la sainte femme, ainsi avec le miel des
traditions et du bon Dieu.

Aujourd'hui, avec l'étroitesse du système brutal qui ne veut plus
tenir compte des ailes de l'enfance, des instincts angéliques de
l'imagination naissante, de son besoin de merveilleux, -- qui fait
les saints et les héros, les po tes et les artistes, -- aujourd'hui,
dès que l'enfant naît, avec la science nue et crue on lui dessèche
coeur et  ne... Eh! pauvres lunatiques! avec l'âge et l' cole,
surtout l' cole de la vie vécue, on ne l'apprend que trop tôt, la
réalité mesquine et la désillusion analytique, scientifique, de tout
ce qui nous enchantait.

Si,  vingt ou trente ans, lorsque l'amour nous prend pour une belle

fille rayonnante de jeunesse, quelque fâcheux anatomiste venait nous tenir ce propos:

-- Veux-tu savoir le vrai de cette crøature qui a tant d'attrait pour toi? Si la chair lui tombait, tu verrais un squelette!

Ne croyez-vous pas qu'à l'instant nous l'enverrions faire paître?

Eh! Dieu! s'il fallait toujours creuser le puits de vøritø autant vaudrait, ma foi, retourner au moyen âge qui, partant du contraire de la science moderne, en øtait arrivø au mœme røultat, en reprøsentant la vie par la Danse macabre.

Bref, pour donner idøe des imaginations, hantises, peurs et spectres qu'autour de mon enfance j'avais vu lutiner, j'ai mis en scøne quelque part une croyante de ce temps, que j'ai connue, la vieille Renaude, et m'est avis qu'à ce sujet ce morceau-là viendra à point.

La vieille Renaude est au soleil, assise sur un billot, devant sa maisonnette. Elle est fløtrie, ratatinøe et ridøe, la pauvre femme, comme une figure pendante. Chassant de temps en temps les mouches qui se posent sur son nez, elle boit le soleil, s'assoupit et puis sommeille.

-- Eh bien! tante Renaude, par là au bon soleil, vous faites un petit somme?

-- Ho! tiens, que veux-tu faire? Je suis là à dire vrai, sans dormir ni veiller... Je rœvasse, je dis des patenðres. Mais, puis en priant Dieu, on finit par s'assoupir... Oh! la mauvaise chose, quand on ne peut plus travailler! Le temps vous dure comme aux chiens.

-- Vous attraperez un rhume, à ce grand soleil-là avec la røverbøration.

-- Allons donc, moi un rhume! Ne vois-tu pas que je suis støche, hølas! comme amadou. Si l'on me faisait bouillir, je ne fournirais pas, peut-être, une maille d'huile.

-- A votre place, moi, je m'en irais un peu voir les commøres de votre âge, tout doucement. Cela vous ferait passer le temps.

-- Allons donc, bonne gens! Les commøres de mon âge? bientôt il n'en restera plus... Qui y a-t-il encore, voyons? La pauvre Geneviève sourde comme une charrue; la vieille Patantane, qui radote; Catherine du Four, qui ne fait jamais que geindre... J'ai bien assez de mes peines à moi: autant vaut demeurer seule.

-- Que n'allez-vous au lavoir? Vous bavarderiez un moment avec les lavandiøres.

-- Allons donc, les lavandiøres! des pøronnelles, qui, tout le jour, frappent à tort et à travers sur les uns et sur les autres. Elles ne

disent rien que des choses ennuyeuses. Elles se moquent de tout le monde; puis, elles rient comme des niaises. Quelque jour, le bon Dieu les punira par un exemple... Oh! non, non, ce n'est pas comme de notre temps.

-- Et de quoi parliez-vous, dans votre temps?

-- dans notre temps? L'on disait des histoires, des contes, des sornettes, que l'on se d'lectait d'entendre: la _BCEte des Sept TCEtes, Jean Cherche-la-Peur, le _Grand Corps sans Ame..._

Rien qu'une de ces histoires durait, parfois, trois ou quatre veillØes.

"A cette Øpoque-là on filait de l'Øtai, du chanvre. L'hiver, aprŁs souper, nous partions avec nos quenouilles et nous nous rØunissions dans quelque grande bergerie. Nous entendions dehors le mistral qui soufflait et les chiens aboyant au loup. Mais nous autres, bien au chaud, nous nous accroupissions sur la litiŁre des brebis; et, pendant que les hommes Øtaient en train de traire ou de pÅurer les bCEtes, et que les beaux agneaux agenouillØs cognaient sur le pis de leurs mŁres en remuant la queue, nous, les femmes, comme je vous le dis, en tournant nos fuseaux nous Øcoutions ou disions des contes.

"Mais je ne sais comment çà va; on parlait, en ce temps, d'une foule de choses dont, aujourd'hui, on ne parle plus, de choses que bien des personnes (que nous avons pourtant connues), des personnes dignes de foi, assuraient avoir vues.

"Tenez, ma tante Mian, la femme du Chaisier, dont les petits-fils habitent au Clos de Pain-Perdu, un jour qu'elle allait ramasser du bois mort, rencontra une poule blanche, une belle geline qu'on aurait dite apprivoisØe. Ma tante se courba pour lui envoyer la main... Mais la poule, lestement, s'esquiva devant elle et alla un peu plus loin picorer dans le gazon. Mian, avec prØcaution, s'approcha encore de la poule, qui semblait se tapir pour se laisser attraper. Mais, tout en lui disant: "_Petite, tite, tite!_", dŁs qu'elle croyait l'avoir, paf! la poule sautait, et ma tante, de plus en plus ardente, la suivait. Elle la suivit, elle la suivit, peut-CEtre une heure de chemin. Puis comme le soleil Øtait dØjà couchØ, Mian, prenant peur, retourna chez elle. Or, il paraît qu'elle fit bien, car, si elle avait voulu suivre, malgrØ la nuit, cette geline blanche, qui sait, Vierge Marie, ø elle l'aurait conduite!

"On parlait aussi d'un cheval ou d'un mulet, d'autres disaient une grosse truie, qui apparaissait, parfois, devant les libertins qui sortaient du cabaret. Une nuit, en Avignon, une bande de vauriens, qui venaient de faire la noce, aperçurent un cheval noir qui sortait de l'Øgout de Cambaud.

"-- Oh! quel cheval superbe, fit l'un d'eux... Attendez, que je saute dessus.

"Et le cheval se laissa monter.

"-- Tiens, il y a encore de la place, dit un autre; moi aussi, je vais l'enfourcher.

"Et voilà qu'il l'enfourche aussi.

"-- Voyez donc, il y a encore de la place, dit un autre jeune homme.

"Et celui-là grimpa aussi; et, à mesure qu'ils montaient, le cheval noir s'allongeait, s'allongeait, s'allongeait, tellement que, ma foi, douze de ces jeunes fous étaient à cheval déjà quand le treizième s'écria :

"-- Jésus! Marie! grand saint Joseph! je crois qu'il y a encore une place!

"Mais, à ces mots, l'animal disparut et nos douze bambocheurs se retrouvèrent penauds, tous debout sur leurs jambes... Heureusement, heureusement pour eux! car, si le beau dernier n'avait pas crié : "Jésus! Marie! grand saint Joseph!" la malheureuse, assurément, les emportait tous au diable.

"Savez-vous de quoi l'on parlait encore? D'une espèce de gens qui allaient, à minuit, faire le branle dans les landes, puis buvaient tour à tour à la Tasse d'Argent. On les appelait: sorciers ou _mascos_, et il y en avait alors quelques-uns dans chaque pays. J'en ai même connu plusieurs, - que je ne nommerai pas, à cause de leurs enfants. Bref, à ce qu'il paraît, c'étaient de mauvaises gens, car, une fois, mon grand-père, qui était père làbas au Grès, en passant dans la nuit, derrière le Mas des Prêtres, voulut regarder par la barbacane, et que vit-il, mon Dieu! Il vit, dans la cuisine de ce vieux Mas abandonné, des hommes qui jouaient à la paume avec des enfants, de petits enfants tout nus qu'ils avaient pris dans le berceau et que, des uns aux autres, ils se jetaient de mains en mains! Cela fait frémir.

"Mais quoi! n'y avait-il pas aussi des chats sorciers?

Oui, il y avait des chats noirs qu'on appelait _mutagots_ et qui faisaient venir l'argent dans les maisons où ils restaient... Tu as connu, n'est-ce pas? la vieille Tartavelle, qui laissa tant d'écus lorsqu'elle trépassa? Eh bien! elle avait un chat noir, auquel, à tous ses repas, elle jetait sous la table sa première bouchée.

"J'ai toujours ouï dire qu'un soir, à la veillée, mon pauvre oncle Cadet, en allant se coucher, vit, dans le clair de lune, une espèce de chat noir qui traversait la rue. Lui, sans penser à mal, lui lance un coup de pierre... Mais le chat, se retournant, dit à notre oncle, avec un mauvais regard :

"- _Tu as touché Robert_!

"Quelles singulières choses! Aujourd'hui, tout cela a l'air de songeries : personne n'en parle plus; et, pourtant, il fallait bien qu'il y eût quelque chose, puisque tous en avaient peur.

"Et, ajoutait Renaude, il y en avait bien d'autres, de ces Êtres étranges, qui, depuis, ont disparu. Il y avait la Chauche-Vieille, qui, la nuit, s'accroupissait à sur votre poitrine et vous ôtait le souffle. Il y avait la Garamaude, y avait le Folleton, il y avait le Loup-Garou, il y avait le Tire-Graisse, il y avait... Que sais-je, moi?...

"Mais tiens, je l'oubliais : et l'Esprit Fantastique! Celui-là on ne peut pas dire qu'il n'ait pas existé : je l'ai entendu et vu. Il hantait notre écurie. Feu mon père (devant Dieu soit-il!) une fois sommeillait dans le grenier à foin. Tout à coup, il entendit à bas ouvrir la porte. Il veut regarder d'une fente, une fente de la fenêtre, et sais-tu ce qu'il voit? Il voit nos bêtes, le mulet, la mule, l'âne, la jument et le petit poulain qui, fort bien couplés ensemble, s'en allaient, sous la lune, boire à l'abreuvoir, tout seuls. Mon père comprit vite, car il n'était pas neuf à pareille hantise, que c'était le Fantastique qui les conduisait boire. Il se recoucha et ne dit mot... Mais, le lendemain matin, il trouva l'écurie ouverte à deux battants.

"Ce qui attire le Fantastique dans les étables, c'est, dit-on, les grelots; le bruit des grelots le fait rire, rire, tel qu'un enfant d'un an, lorsqu'on agite le hochet. Mais il n'est pas méchant, il s'en faut de beaucoup; il est capricieux et se plaît à faire des niches. Si il est de bonne humeur, il vous étrillera vos bêtes, il leur tresse la crinière, il leur met de la paille blanche, il nettoie leur mangeoire... il est même à remarquer que, là où est le Fantastique, il y a toujours une bête mieux portante que les autres, parce que le farfadet l'a prise en grâce par caprice, et alors, dans la nuit, il va et vient dans la crèche et lui suture le foin des autres.

"Mais, par ménage et par hasard, si, dans votre écurie, vous dérangez quelque chose contre sa volonté, aïe, aïe, aïe! la nuit suivante, il fait un sabbat de malédiction. Il embrouille la queue des bêtes, il leur entortille les pieds dans leurs chevêtres et licous; il renverse, patatras! l'étagère des colliers; il remue, dans la cuisine, la poêle et la crêmière; enfin, il tarabuste de toutes les manières... Tellement qu'une fois, mon père, ennuyé de tout ce vacarme, dit:

"- Il faut en finir!

"Il prend, à cette fin, un picotin de vesces, monte au fenil, éparpille la menue graine dans le foin et dans la paille et crie au Fantastique :

" - Fantastique, mon ami! tu me trieras, une par une, ces graines de pois gris.

"Or, l'Esprit Fantastique, qui se complaît aux minuties et qui aime que tout soit bien rangé en ordre, se mit, à ce qu'il paraît, à trier les pois gris; et de vœtiller, Dieu sait! car nous trouvâmes de petits tas un peu partout, dans le grenier... Mais (mon père le savait) ce travail mœticuleux à la fin l'ennuya, et il dœtala du fenil, et jamais nous ne le revîmes.

"Si! car, pour achever, moi, je le vis encore une fois. Imagine-toi qu'un jour (je pouvais avoir onze ans), je revenais du catœchisme. Passant près d'un peuplier, j'entendis rire à la cime de l'arbre : je lève la tête, je regarde, et tout en haut du peuplier, j'aperçois l'Esprit Fantastique qui, en riant dans le feuillage, me faisait signe de grimper... Ah !
je te demande un peu! Pas pour un cent d'oignons je n'y aurais grimpé; je dœguerpis comme une folle et depuis, ça œtœ fini.

"C'est œgal, je t'assure que quand venait la nuit et qu'autour de la lampe on racontait de ces choses, nous ne risquions pas de sortir! Oh! pauvres petites, quelle frayeur! Puis, pourtant, nous devînmes grandes; arriva, comme on sait, le temps des amoureux; et alors, à la veillœe, les garçons nous criaient :

"- Allons, venez, les filles! Nous ferons, à la lune, un tour de farandole.

"- Pas si sottes! rœpondions-nous. Si nous allions rencontrer l'Esprit Fantastique ou la Poule Blanche...

"- Ho! nigaudes, nous disaient-ils, vous ne voyez donc pas que ce sont là des contes de mère-grand l'aveugle! N'ayez pas peur, venez, nous vous tiendrons compagnie.

"Et c'est ainsi que nous sortîmes et, peu à peu, ma foi, en causant avec les gars, - les garçons de cet âge, tu sais, n'ont pas de bon sens, ils ne disent que des bœtises et vous font rire par force, - peu à peu, peu à peu, nous n'eûmes plus de peur... Et depuis lors, te dis-je, je n'ai plus œu parler de ces hantises de nuit.

"Depuis lors, il est vrai, nous avons eu assez d'ouvrage pour nous œer l'ennui. Telle que tu me vois, j'ai eu, moi, onze enfants, que j'ai tous menœs à bien, et, sans compter les miens, j'en ai nourri quatorze!

"Ah! va, quand on n'est pas riche et qu'on a tant de marmaille, qu'il faut emmailloter, bercer, allaiter, œbrœner, c'est un joli son de musette!"

-- Allons, tante Renaude, le bon Dieu vous maintienne.

-- Oh! à prœsent, nous sommes mœrs; il viendra nous cueillir quand il voudra.

Et, avec son mouchoir, la vieille se chassa les mouches; et, abaissant la tête, elle se reblottit tranquille pour boire son soleil.

CHAPITRE IV

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Vagabondage par les champs. Les bestioles du bon Dieu. La vieille de Papeligosse. -- Les bohémien. Le tonneau du loup : rève.

Vers les huit ans, et pas plus tôt, - avec mon sachet bleu pour y porter mon livre, mon cahier et mon goûter, - on m'envoya à l'école..., pas plus tôt, Dieu merci! Car, en ce qui a trait à mon développement intime et naturel, à l'éducation et trempe de ma jeune âme de poète, j'en ai plus appris, bien sûr, dans les sauts et gambades de mon enfance populaire que dans le rabâchage de tous les rudiments.

De notre temps, le rêve de tous les polissons qui allaient à l'école était de faire un "planté". Celui qui en avait fait un était regardé par les autres comme un lascar, comme un loustic, comme un luron fieffé!

Un "planté" désigne, en Provence, l'escapade que fait l'enfant loin de la maison paternelle, sans avertir ses parents et sans savoir où il va. Les petits Provençaux font cette école buissonnière lorsque, après quelque faute, quelque grave méfait, quelque désobéissance, ils redoutent, pour leur rentrée au logis, quelque bonne rossée.

Donc, sitôt pressentir ce qui leur pend à l'oreille, mes poteux "plantent" là l'école et partent; advenue que pourra, ils partent à l'aventure et vive la liberté!

C'est chose délicieuse, incomparable, à cet âge, de se sentir maître absolu, la bride sur le cou, d'aller partout où l'on veut et en avant dans les garrigues! et en avant aux marécages! et en avant par la montagne!

Seulement, puis vient la faim. Si c'est un "planté" d'été, encore c'est pain bénit. Il y a les carrés de fèves, les jardins avec leurs pommes, leurs poires et leurs pêches, les arbres de cerises, qui vous prennent par l'œil, les figuiers qui vous offrent leurs figues bien mûries, et les melons ventrus qui vous crient : "Mangez-moi" Et puis, les belles vignes, les ceps aux grappes d'or, ha! il me semble les voir!

Mais si c'est un "planté" d'hiver, il faut alors s'industrier... Parbleu, il est de petits drôles qui, passant par les fermes où ils ne sont pas connus, demandent l'hospitalité. Puis, s'ils peuvent, les fripons volent les oeufs aux poulaillers et même les nichets, qu'ils boivent tout crus, avale!

Mais les plus fiers et les hautains, ceux qui ont d'ouïs l'ouïe et la famille, non tant par cagnardise que par soif d'indépendance ou pour quelque injustice qui les a blessés au cœur, ceux-là fuient l'homme et son habitation. Ils passent le jour, couchés dans les blés, dans les fossés, dans les champs de mil, sous les ponts ou dans les huttes. Ils passent la nuit aux meules de paille ou bien dans les tas de foin. Vienne faim, ils mangent des mûres (celles des haies, celles des chaumes), des prunelles, des amandes qu'on oublie sur l'arbre ou des grappillons de lambruche. Ils mangent le fruit de l'orme (qu'ils appellent du « pain blanc »), des oignons remontés, des poires d'Ortranguillon, des faïnes, et, s'il le faut, des glands. Tout le jour n'est qu'un jeu, tous les sauts sont des cabrioles...
Qu'est-il besoin de camarades? Toutes les bêtes et bestioles l'avouent tiennent compagnie; vous comprenez ce qu'elles font, ce qu'elles disent, ce qu'elles pensent, et il semble qu'elles comprennent tout ce que vous leur dites.

Prenez-vous une cigale? Vous regardez ses petits miroirs, vous la froissez dans la main pour la faire chanter, et puis vous la lâchez avec une paille dans l'anus.

Où, couchés le long d'un talus, voilà une bête-à-Dieu qui vous grimpe sur le doigt? Vous lui chantez aussitôt :

« Coccinelle, vole!
Va-t'en à l'ouïe.
Prends donc tes matines,
Va à la doctrine... »

Et la bête-à-Dieu déployant ses ailes, vous dit en s'envolant :

- Vas-y toi-même, à l'ouïe. J'en sais assez pour moi.
Une mante religieuse, agenouillée, vous regarde-t-elle?
Vous l'interrogez ainsi :

« Mante, toi qui sais tout,
Où est le loup? »

L'insecte étend la patte et vous montre la montagne.

Vous découvrez un lézard qui se chauffe au soleil? Vous lui adressez ces paroles :

« Lézard, lézard,
Défends-moi des serpents :
Quand tu passeras vers ma maison
Je te donnerai un grain de sel. »

- A ta maison, que n'y retournes-tu? a l'air de dire le finaud.

Et psitt, il s'enfuit dans son trou.

Enfin, si vous voyez un limaçon, voici la formule :

_Colimaçon borgne,
Montre-moi tes cornes,
Ou j appelle le forgeron
Pour qu il te brise ta maison._

Et encore la maison, et toujours la maison, où l esprit revient sans cesse, tellement qu à la fin, quand vous avez gâé assez de nids, - et de culottes, - quand vous avez avec de l orge, fait assez de chalumeaux et assez d'ortigué de brindilles de saule pour fabriquer des sifflets, et qu avec des pommes vertes ou tout autre fruit sur et vous avez agacé vos dents, aïe! la nostalgie vous prend, le coeur vous devient gros - et vous rentrez, la tête basse.

Moi, comme les copains, en provençal de race que j étais ou devais être (ne vous en tonnez pas), au bout de trois mois à peine que j étais à école, je fis aussi mon _plantié_. Et en voici le motif :

Trois ou quatre galopins (de ceux qui, sous prétexte d aller couper de l herbe ou ramasser du crottin, vagabondaient tout le jour) venaient m attendre à mon départ pour l école de Maillane et me disaient :

-- Eh, nigaud l que veux-tu aller faire à école, pour rester tout le jour entre quatre murs! pour être mis en pénitence! pour avoir sur les doigts, puis, des coups de fêrule! Viens jouer avec nous...

Hélas l l eau claire riait dans les ruisseaux; là haut, chantaient les alouettes; les bleuets, les glaïeuls, les coquelicots, les nielles, fleurissaient au soleil dans les blés verdoyants...

Et je disais :

-- L école, eh bien! tu iras demain.

Et, alors, dans les cours d eau, avec culottes retroussées, houp! on allait "guêler". Nous barbotions, nous pataugions, nous péchions des têtards, nous faisons des pâés, pif! paf! avec la vase; puis, on se barbouillait de limon noir jusqu à mi-jambes (pour se faire des bottes). Et après, dans la poussière de quelque chemin creux, vite! à bride abattue :

_Les soldats s en vont!
A la guerre ils vont,
Et ra-pa-ta-plan,
Garez-vous devant!_

Quel bonheur, mon Dieu! Oh! les enfants du roi n étaient pas nos cousins! Sans compter qu avec le pain et la pitance de mon bissac, on faisait sur l herbe, ensuite, un beau petit gôter... Mais il faut que tout finisse!

Voici qu un jour mon père, que le maître d école avait dû prouver,

me dit :

- Écoute, Frøddøric, si t arrive encore une fois de manquer l Øcole pour aller patauger dans les fossØs, vois, rappelle-toi ceci : je te brise une verge de saule sur le dos...

Trois jours aprŁs, par Øtourderie, je manquai encore la classe et je retournai "guØer".

M avait-il ØpiØ, ou est-ce le hasard qui l amena? Voilàque, sans culotte, pendant qu avec les autres polissons habituels nous gambadions encore dans l eau, soudain, à trente pas de moi, je vois apparaître mon pŁre. Mon sang ne fit qu un tour.

Mon pŁre s arrĈeta et me cria :

- Cela va bien... Tu sais ce que je t ai promis? Va, je t attends ce soir.

Rien de plus, et il s en alla.

Mon seigneur pŁre, bon comme le pain bØnit, ne m avait jamais donnØ une chiquenaude; mais il avait la voix haute, le verbe rude, et je le craignais comme le feu.

"Ah! me dis-je, cette fois, cette fois, ton pŁre te tue... SŁrement, il doit Ĉetre allØ prØparer la verge."

Et mes gredins de compagnons, en faisant claquer leurs doigts, me chantaient par-dessus :

-- Aïe! aïe! aïe! la raclØe; aïe! aïe! aïe! sur ta peau!

"Ma foi! me dis-je alors, perdu pour perdu, il faut dØguerpir et faire un _plantiØ_."

Et je partis. Je pris, autant qu il me souvient, un chemin qui conduisait, là haut, vers la Crau d Eyragues. Mais, en ce temps, pauvre petit, savais-je bien ø j allais? Et aussi, lorsque j eus cheminØ peut-Ĉetre une heure ou une heure et demie, il me parut, à dire vrai, que j Øtais dans l AmØrique.

Le soleil commençait à baisser vers son couchant; j Øtais las, j avais peur...

"Il se fait tard, pensai-je, et, maintenant, ø vas-tu souper? Il faut aller demander l hospitalitØ dans quelque ferme."

Et, m Øcartant de la route, doucement je me dirigeai vers un petit Mas blanc, qui m avait l air tout avenant, avec son toit à porcs, sa fosse à fumier, son puits, sa treille, le tout abritØ du mistral par une haie de cyprŁs.

Timide, je m avançai sur le pas de la porte et je vis une vieille

qui allait tremper la soupe, gaupe sordide et mal peignée. Pour manger ce qu'elle touchait, il eût fallu avoir bien faim. La vieille avait décroché la marmite de la crèche, l'avait posée par terre au milieu de la cuisine et, tout en remuant la langue et se grattant, avec une grande louche elle tirait le bouillon, que, lentement, elle éparpillait sur les bûches de pain moisi.

- Eh bien! grand-père, vous trempez la soupe?

- Oui, me répondit-elle... Et dis-moi sors-tu, petit?

- Je suis de Maillane, lui dis-je; j'ai fait une escapade et je viens vous demander... l'hospitalité.

- En ce cas, me répondit la vilaine vieille d'un ton grognon, assieds-toi sur l'escalier pour ne pas user mes chaises.

Et je me pelotonnai sur la première marche.

- Ma grand, comment s'appelle ce pays?

- Papeligosse.

- Papeligosse!

Vous savez que, lorsqu'on parle aux enfants d'un pays lointain, les gens, pour badiner, disent, parfois : _Papeligosse_. Jugez donc, à cet âge-là moi je croyais à Papeligosse, à Zibe-Zoube, à Gafe-1 Ase et autres pays fantastiques, comme à mon saint pater. Et aussi, à peine la vieille eut-elle dit ce nom que, de me voir si loin de chez moi, la sueur froide me vint dans le dos.

- Ah ça me fit la vieille, quand elle eut fini sa besogne, à présent ce n'est pas le tout, petit : en ce pays-ci, les paresseux ne mangent rien..., et, si tu veux ta part de soupe, tu entends, il faut la gagner.

- Bien volontiers... Et que faut-il faire?

- Nous allons nous mettre tous deux, vois-tu, au pied de l'escalier et nous jouerons au saut; celui qui sautera le plus loin, mon ami, aura sa part du bon potage... et l'autre mangera des yeux.

- Je veux bien.

Sans compter que j'étais fier, ma foi, de gagner mon souper, surtout en m'amusant. Je pensais :

"ça ira bien mal, si la vieille éclopée saute plus loin que toi."

Et les pieds joints, aussitôt dit, nous nous plaçons au pied de l'escalier - qui, dans les Mas, comme vous savez, se trouve en face de la porte, tout près du seuil.

- Et je dis : un, cria la vieille en balançant les bras pour prendre
Ølan.

- Et je dis : deux.

- Et je dis: trois!

Moi, je m'Ø lance de toutes mes forces et je franchis le seuil. Mais
la vieille coquine, qui n'avait fait que le semblant, ferme aussitôt
la porte, pousse vite le verrou et me crie :

- Polisson! retourne chez tes parents, qui doivent Øtre en peine,
va!

Je restai sot, pauvre, comme un panier percØ... Et, maintenant, Ø
faut-il aller? A la maison? Je n'y serais pas retournØ pour un
empire, car je voyais, me semblait-il, à la main de mon père, la
verge menaçante. Et puis, il Øtait presque nuit et je ne me rappelais
plus le chemin qu'il fallait prendre.

- A la garde de Dieu!

Derrière le Mas, Øtait un sentier qui, entre deux hauts talus,
montait vers la colline. Je m'y engageai à tout hasard; et marche,
petit FrØdØric.

Après avoir montØ, descendu tant et plus, j'Øtais rendu de fatigue...
Pensez-vous? A cet âge, avec rien dans le ventre depuis midi. Enfin,
je vais dØcouvrir, dans une vigne inculte, une chaumière dØlabrØe. Il
devait, autrefois, s'y Øtre mis le feu, car les murs, pleins de
lØzardes, Øtaient noircis par la fumØe; ni portes ni fenØtres; et les
poutres, qui ne tenaient plus que d'un bout, traînaient, de l'autre,
sur le sol. Vous eussiez dit la tanière Ø niche le Cauchemar.

Mais (comme on dit), par force, à Aix, on les pendait. Las,
dØfaillant, mort de sommeil, je grimpai et m'allongeai sur la plus
grosse des poutres... Et, dans un clin d'oeil.
J'Øtais endormi.

Je ne pourrais pas dire combien de temps je restai ainsi. Toujours
est-il qu'au milieu de mon sommeil de plomb, je crus voir tout à coup
un brasier qui flambait, avec trois hommes assis autour, qui
causaient et riaient.

"Songes-tu? me disais-je en moi-mØme, dans mon sommeil, songes-tu ou
est-ce réel?"

Mais ce pesant bien-Øtre, Ø l'assoupissement vous plonge, m'enlevait
toute peur et je continuais tout doucement à dormir.

Il faut croire qu'à la longue la fumØe finit par me suffoquer; je
sursaute soudain et je jette un cri d'effroi... Oh! quand je ne suis

pas mort, mort d'Øpouvante, là je ne mourrai jamais plus!

Figurez-vous trois faces de bohèmes qui, tous les trois à la fois, se retournèrent vers moi, avec des yeux, des yeux terribles...

- Ne me tuez pas! ne me tuez pas! leur criai-je, ne me tuez pas!

Lors, les trois bohèmes, qui avaient eu, bien sûr, autant de peur que moi, se prirent à rire et l'un d'eux me dit :

- C'est Øgal! tu peux te vanter, mauvais petit moutard, de nous avoir fichu une belle venette!

Mais, quand je les vis rire et parler comme moi, je repris un peu courage, et je sentis, en même temps, extrêmement agréable, une odeur de rôti me monter dans les narines.

Ils me firent descendre de mon perchoir, me demandèrent d'où j'Øtais, de qui j'Øtais, comment je me trouvais là que sais-je encore?

Et rassuré, enfin, complètement, un des voleurs (c'Øtaient, en effet, trois voleurs) :

- Puisque tu as fait un _plantiØ_, me dit-il, tu dois avoir faim...
Tiens, mords là

Et il me jeta, comme à un chien, une Øclanche d'agneau saignante, à moitié cuite. Alors, je m'aperçus seulement qu'ils venaient de faire rôti un jeune mouton, - qu'ils devaient avoir d'ØrobØ, probablement, à quelque père.

Aussitôt que nous eûmes, de cette façon, tous bien mangØ, les trois hommes se levèrent, ramassèrent leurs hardes, se parlèrent à voix basse; puis, l'un d'eux :

-- Vois, petit, me fit-il, puisque tu es un luron, nous ne voulons pas te faire de mal... Mais, pourtant, afin que tu ne voies pas oÙ nous passons, nous allons te fichir dans le tonneau qui est là. Quand il sera jour, tu crieras, et le premier passant te sortira, s'il veut.

-- Mettez-moi dans le tonneau, répondis-je d'un air soumis.

J'Øtais encore bien content de m'en tirer à si bon marchØ.

Et, effectivement, en un coin de la mesure, se trouvait par hasard un tonneau d'ØfoncØ ou, sans doute à la vendange, les maîtres de la vigne devaient faire cuver le moût.

On m'attrape par le derrière et, paf! dans le tonneau. Me voilà donc tout seul en pleine nuit, dans un tonneau, au fond d'une chaumière en ruine!

Je m'y blottis, pauvre! comme un Peloton de fil et, tout en attendant l'aube, je priais à voix basse pour éloigner les mauvais esprits.

Mais figurez-vous que soudain j'entends, dans l'obscurité, quelque chose qui rôdait, qui s'ébrouait, autour de ma tonne!

Je retiens mon haleine comme si j'étais mort, en me recommandant à Dieu et à la grande Sainte Vierge... Et j'entendais tourner et retourner autour de moi, flairer et sabouler, puis s'en aller, puis revenir... Que diable est-ce là encore? Mon cœur battait et bruissait comme une horloge.

Pour en finir, le jour commençait à blanchir et le piètement qui m'effrayait s'éloignant un peu, je veux, tout doucement, épier par la bonde, et que vois-je? Un loup, mes bons amis, comme un petit âne! Un loup énorme avec deux yeux qui brillaient comme deux chandelles!

Il était, paraît-il, venu à l'odeur de l'agneau, et, n'ayant trouvé que les os, ma tendre chair d'enfant et de chrétien lui faisait envie.

Et, chose singulière, une fois que je vis ce dont il s'agissait, n'est-il pas vrai que mon sang se calma légèrement! J'avais tellement craint quelque apparition nocturne que la vue du loup lui-même me rendit du courage.

--Ah ça dis-je, ce n'est pas tout : si cette bête vient à s'apercevoir que la tonne est profonde, elle va sauter dedans et, d'un coup de dent, elle t'étrangle... Si tu pouvais trouver quelque stratagème...

A un mouvement que je fis, le loup, qui l'entendit, revint d'un bond vers le tonneau, et le voilà qui tourne autour et qui fouette les douves avec sa longue queue. Je passe ma menotte, doucement, par la bonde, je saisis la queue, je la tire en dedans et je l'empoigne des deux mains.

Le loup, comme s'il est eu les cinq cents diables à ses trousses, part, traînant le tonneau, à travers cultures, à travers cailloux, à travers vignobles. Nous dûmes rouler ensemble toutes les montées et descentes d'Eyragues, de Lagoy et de Bourborel.

-- Aïe! mon Dieu! Jésus! Marie! Jésus, Marie, Joseph ! pleurais-je ainsi, qui sait où le loup t'emportera! Et, si le tonneau s'effondre, il te saignera, il te mangera...

Mais, tout à coup, patatras! le tonneau se crève, la queue m'échappe... Je vis au loin, bien loin, mon loup qui galopait, et, regardez les choses, je me retrouvai au Pont-Neuf, sur la route qui va de Maillane à Saint-Remy, à un quart d'heure de notre Mas. La barrique, sans doute, avait frappé du ventre au parapet du pont et

s y Øtait rompue.

Pas nØcessaire de vous dire qu avec de telles Ømotions la verge paternelle ne me faisait plus guŁre peur. En courant comme si j avais encore le loup à ma poursuite, je m'en revins à la maison.

DerriŁre le Mas, le long du chemin, mon pŁre Ømottait un labour. Il se redressa en riant sur le manche de sa massue et me dit :

-- Ah! mon gaillard, cours vite auprŁs de ta mŁre qui pas dormi de la nuit.

AuprŁs de ma mŁre, je courus...

Point par point, à mes parents, je racontai tout chaud mes belles aventures. Mais, arrivØ à l'histoire des voleurs, du tonneau ainsi que du gros loup :

-- Eh! badaud, me dirent-ils, ne vois-tu pas que c est la peur qui t a fait rØver tout cela!

Et j'eu beau dire et affirmer et soutenir obstinØment que rien n Øtait plus vrai. Ce fut en vain Personne ne voulut y ajouter foi.

CHAPITRE V

A SAINT-MICHEL-DE-FRIGOLET

L Abbaye en ruines. M. Donnat. La chapelle dorØe. La Montagnette. FrŁre Philippe. La procession des bouteilles. Saint Antoine de Graveson. Le pensionnat en dØbandade. -- Le couvent des PrØmontrØs.

Quand mes parents eurent vu que la passion du jeu me dØvoyait par trop et que je manquais l Øcole sans discontinuitØ pour aller tout le jour polissonner dans les champs, avec les petits paysans, ils dirent :

-- Faut l enfermer.

Et, un matin, sur la charrette du Mas, les serviteurs chargŁrent un petit lit de sangles, une caisse de sapin pour serrer mes papiers, et, enfin, pour enfermer mes habits et mes hardes, une malle recouverte de peau de porc avec son poil. Et je partis, le cœur gros, accompagnØ de ma mŁre qui me consolait en route et du gros chien de garde qu on appelait le "Juif" pour un endroit nommé Saint-Michel-de-Frigolet.

C Øtait un ancien monastŁre, situØ dans la Montagnette, à deux heures de notre Mas, entre Graveson, Tarascon et Barbentane. Les terres de Saint-Michel, à la RØvolution, s Øtaient vendues au dØtail pour quelques assignats, et l abbaye à l'abandon, dØpouillØe de ses biens, inhabitØe et solitaire, restait veuve, là haut, au milieu d un

d'orsert, ouverte aux quatre vents et aux bœtes sauvages. Certains contrebandiers, parfois, y faisaient de la poudre. Les bergers, lorsqu'il pleuvait, y logeaient leurs brebis dans l'oglise. Les joueurs des pays voisins : le Pante de Graveson, le Cap de Maillane, le Gelø de Barbentane, le Dangereux de Château-Renard, pour se garer des gendarmes, y venaient en cachette, l'hiver, à minuit, tailler le _vendôme_, et là à la clarté de quelques chandelles pâes, pendant que l'or roulait au mouvement des cartes, les jurons, les blasphèmes, retentissaient sous les voûtes, à la place des psaumes qu'on y entendait jadis. Puis, la partie achevée, les bambocheurs buvaient, mangeaient et ribotaient, faisant bombance jusqu'à l'aube.

Vers 1832, quelques frères qu'œteurs œtaient venus s'y œtablir. Ils avaient remis une cloche dans le vieux clocher roman, et, le dimanche, ils la sonnaient. Mais ils sonnaient en vain, nul ne montait à leurs offices, car on n'avait pas foi en eux. Et comme, à cette œpoque, la duchesse de Berry avait d'œbarquœ en Provence, pour y soulever les Carlistes contre le roi Louis-Philippe, il me souvient qu'on murmurait que ces frères marrons, sous leurs souquenilles noires n'œtaient que des miquelets, qui devaient cabaler pour quelque intrigue louche.

C'est à la suite de ces frères qu'un brave Cavaillonnais, appelé M. Donnat, œtait venu fonder, au couvent de Saint-Michel, par lui achetœ à crœdit, un pensionnat de garçons.

C'œtait un vieux cœlibataire, au teint jaune et bistrœ, avec cheveux plats, nez œpatœ, bouche grande et grosses dents, longue lœvite noire et les souliers bronzœs. Trœs dœvot, pauvre comme un rat d'œglise, il avait trouvœ un biais pour monter son œcole et ramasser des pensionnaires sans un sou en bourse.

Il allait, par exemple, à Graveson, à Tarascon, à Barbentane ou à Saint-Pierre, trouver un fermier qui avait des fils.

-- Je vous apprends, lui disait-il, que j'ai ouvert un pensionnat à Saint-Michel-de-Frigolet. Vous avez là à votre portœe, une excellente institution pour enseigner vos enfants et leur faire passer leurs classes.

-- Ho! monsieur, rœpondait le pœre de famille, cela est bon pour les gens riches; nous ne sommes pas faits, nous autres, pour donner tant de lecture à nos gars... Ils en sauront toujours assez pour labourer la terre.

-- Voyez, faisait M. Donnat, rien n'est plus beau que l'instruction. N'ayez souci pour le paiement. Vous me donnerez, par an, tant de _charges_ de blœ, tant de _barraux_ de vin ou tant de _cannes_ d'huile... ; puis, aprœs, nous rœglerons tout.

Et le bon mœnager envoyait ses petits à Saint-Michel-de-Frigolet.

Ensuite, M. Donnat allait trouver, je suppose, un boutiquier, et il

lui tenait ce propos:

-- Le joli gars que vous avez là Et comme il a l'air éveillé! Vous ne voudriez pas, peut-être, en faire un pileur de poivre?

-- Ah! monsieur, si nous pouvions, nous lui donnerions tout de même un peu d'éducation; mais les collèges sont coûteux, et, quand on n'est pas riche...

-- Est-ce besoin de collèges? faisait M. Donnat. Amenez-le à ma pension, là-haut, à Saint-Michel : nous lui apprendrons le latin et nous en ferons un homme... Puis, pour le paiement, nous prendrons _taille_ à la boutique... Vous aurez en moi un chaland de plus, un bon chaland, je vous assure.

Et, du coup, le boutiquier lui confiait son fils.

Un autre jour, il passait devant la maison d'un menuisier, et admettons qu'il aperçut un enfant tout pâlot, qui jouait près de sa mère, dans la rigole de l'évier.

-- Mais ce beau mignon, qu'a-t-il? demandait M. Donnat à la maman. Il est bien bête? A-t-il les fièvres, ou mangerait-il de la cendre par malice?

-- Eh non! répondait la femme, c'est la passion du jeu qui le fait se choyer. Le jeu, monsieur, lui a le manger et le boire.

-- Eh bien! pourquoi ne pas le mettre, reprenait M. Donnat, dans mon institution, à Saint-Michel-de-Frigolet? Rien que le bon air, dans une quinzaine de jours, lui aura rendu ses couleurs... Et puis l'enfant sera surveillé et fera ses études; et, ses études faites il aura une place et n'aura jamais tant de peine comme en poussant le rabot.

-- Ah! monsieur, quand on est pauvre!

-- Ne vous inquiétez pas de ça. Nous avons, par là-haut, je ne sais combien de fenêtres et de portes à réparer... A votre mari, qui est menuisier, je promets, moi, plus d'ouvrage que ce qu'il en pourra faire..., et, bonne femme, nous rognons sur la pension.

Et voilà Le mignon allait aussi à Saint-Michel; et ainsi du bouclier, et du tailleur, et d'autres. Par ce moyen, M. Donnat avait recueilli, dans son pensionnat, près de quarante enfants du voisinage, et j'étais du nombre. Sur le tas, quelques-uns, tels que moi, s'acquittaient en argent; mais les trois quarts payaient en nature, en provisions, ou en denrées, ou en travail de leurs parents. En un mot, M. Donnat, avant la République démocratique et sociale, avait tout bonnement, et sans tant de vacarme, résolu le problème de la Banque d'Echange, - qu'après lui, le fameux Proudhon, en 1848, essaya vainement de faire prendre dans Paris.

Un de ces Écoliers me reste dans le souvenir. Je crois qu'il Était de Nîmes, et on l'appelait Agnel; doux, joli de visage, un air de jeune fille et quelque chose de triste dans la physionomie. Nos gens, à nous, venaient fréquemment nous voir, et, pour nos goûters, nous apportaient des friandises. Mais, Agnel, on est dit qu'il n'avait pas de parents, car il n'en parlait jamais, personne ne venait le voir, et nul ne lui apportait rien. Une fois, cependant, mais une seule fois arriva un gros monsieur qui lui parla en tète à tète, mystérieux, hautain, pendant une demi-heure à peine. Puis, il s'en alla et ne revint plus. Cela nous laissa croire qu'Agnel Était un enfant d'une extraction supérieure, mais n'eu du côté gauche et qu'on faisait Élever en cachette à Saint-Michel. Je ne l'ai jamais revu.

Notre personnel enseignant se composait, d'abord, du maître, le bon M. Donnat, lequel, lorsqu'il Était présent, faisait les basses classes (mais, la moitié du temps, il Était en voyage, pour grappiller des Élèves); puis, de deux ou trois pauvres hères, anciens séminaristes, qui avaient jeté le froc aux orties et qui Étaient bien contents d'Être nourris, blanchis, et de tirer quelques Écus; ensuite, d'un prestolet, qu'on appelait M. Talon, pour nous dire la messe; enfin, d'un petit bossu, nommé M. Lavagne, pour professeur de musique. De plus, nous avions un nègre qui nous faisait la cuisine et une Tarasconaise, d'une trentaine d'années, pour nous servir à table et faire la lessive. Enfin, les parents de M. Donnat : le père, un pauvre vieux coiffé d'un bonnet roux, qui allait avec son âne, chercher les provisions, et la mère, une pauvre vieille, en coiffe blanche de piquet, qui nous peignait quelquefois, lorsque c'Était nécessaire.

Saint-Michel, en ce temps-là Était beaucoup moins important que ce que, de nos jours, on l'a vu devenir. Il y avait simplement le cloître des anciens moines Augustins, avec son petit préau, au milieu du carré; au midi, le réfectoire, avec la salle du chapitre; puis, l'Église de Saint-Michel, toute délabrée, avec des fresques sur les murs, représentant l'enfer, ses flammes rouges, ses damnés et ses démons, armés de fourches, et le combat du diable contre le grand archange, puis, la cuisine et les tables.

Mais en dehors, à part ce corps de bâtisse, il y avait, au midi, une chapelle à contreforts, dédiée à Notre-Dame-du-Remède, avec un porche à la façade. De grosses touffes de lierre en recouvraient les murs et, à l'intérieur, elle Était toute revêtue de boiseries dorées qui encadraient des tableaux, de Mignard, disait-on, ou Était représentée la vie de la Vierge Marie. La reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, l'avait fait décorer ainsi, en reconnaissance d'un vœu qu'elle avait, dans le temps, fait à la Sainte Vierge, pour devenir mère d'un fils.

Cette chapelle, vrai bijou perdu dans la montagne, à la Révolution, de braves gens l'avaient sauvée en empilant sous le porche un grand tas de fagots qui en cachaient la porte. C'est là que, le matin, - et tous les matins de l'an, -- à cinq heures l'ÉtÉ, à six heures

l hiver, on nous menait à la messe; c est là qu avec une foi, une foi vraiment angélique, il me souvient que je priais et que nous priions tous. C est là que, le dimanche, nous chantions messe et vespres, en tenant à la main nos livres d Heures et nos Vespéraux, et c'est là que les campagnards, aux jours de grandes fêtes, admiraient la voix du petit Frédéric : car j avais, à cet âge, une jolie voix claire comme une voix de jeune fille, et, à l'évocation, lorsqu on chantait des motets, c est moi qui faisais le solo; et je me souviens d un où je me distinguais, paraît-il, spécialement, et où se trouvaient ces mots :

_O mystère incompréhensible!
Grand Dieu, vous n êtes pas aimés_.

Devant la petite chapelle, et autour du couvent, étaient quelques micocouliers, auxquels, pour y grimper, nous déchirions nos culottes en allant, quand venait l automne, cueillir les micocoules, douceâres et menues, qui pendaient en bouquets. Il y avait aussi un puits, creusé et taillé dans le roc, qui, par un écoulement souterrain, laissait écouler son eau dans un bassin en contrebas et, de là arrosait un jardin potager. Sous le jardin, à l'entrée du vallon, un bouquet de peupliers blancs égayait un peu le désert.

Car c'était un vrai désert que ce plateau de Saint-Michel où l on nous avait mis en cage; et elle le disait bien; l inscription qui était sur la porte du couvent :

"Voilà qu en fuyant, je me suis éloigné et arrêté dans la solitude, parce que, dans la cité, j ai vu l injustice et la contradiction. J aurai ici mon repos pour toujours, car c est le lieu que j ai choisi pour habiter. »

Le vieux couvent était bâti sur le plateau étroit d un passage de montagne qui devait, autrefois, avoir un mauvais renom, parce qu il est remarquable que, partout où se trouvent des chapelles consacrées à l'archange Michel, ce sont des endroits solitaires qui avaient dû impressionner.

Les mamelons d alentour étaient couverts de thym, de romarin, d'asphodèle, de buis, et de lavande. Quelques coins de vigne, qui produisaient, du reste, un cru en renom : le vin de Frigolet; quelques lopins d oliviers plantés dans les bas-fonds; quelques allées d amandiers, tortus, noirs et rabougris, dans la pierraille; puis, aux fentes des rochers, quelques figuiers sauvages. C'était là clairsemée, toute la végétation de ce massif de collines. Le reste n'était que friche et roche concassée, mais qui sentait si bon ! L odeur de la montagne, dès qu il faisait du soleil, nous rendait ivres.

Dans les collines, d ordinaire, les écoliers sont parqués dans de grandes cours froides, entre quatre murs. Mais nous autres, pour courir nous avons toute la Montagnette. Quand venait le jeudi, ou même aux heures de la récréation, on nous lâchait tel qu un troupeau

et en avant dans la montagne, jusqu'à ce que la cloche nous sonnât le rappel.

Aussi, au bout de quelque temps, nous étions devenus sauvages, mais, au moins, autant qu'une nichée de lapins de garrigue. Et il n'y avait pas de danger que l'ennui nous gagnât.

Une fois hors de l'étude, nous partions comme des perdreaux, à travers les vallons et sur les mamelons.

Dans la chaleur luisante et limpide et splendide, au lointain, les ortolans chantaient : « tsi, tsi, bœgu ! »

Et nous nous roulions dans les plantes de thym; nous allions grappiller, soit les amandes oubliées, soit les raisins verts laissés dans les vignes; sous les chardons-rolands, nous ramassions des champignons; nous tendions des pièges aux petits oiseaux; nous cherchions dans les ravins les pétrifications qu'on nomme, dans le pays, « pierres de saint Étienne »; nous furetions aux grottes pour dénicher la Chèvre d'Or; nous faisons la glissade, nous escaladions, nous dégringolions, si bien que nos parents ne pouvaient nous tenir de vêtements ni de chaussures.

Nous étions déguenillés comme une troupe de bohémien.

Et tous ces mamelons, ces gorges, ces ravins, avec leurs noms superbes en langue provençale, -- noms sonores et parlants -- le peuple de Provence, en grand style lapidaire, a imprimé son génie, -- comme ils nous émerveillaient! Le Mourre-de-la-Mer, dont on voyait à l'horizon blanchir le littoral de la Méditerranée, au coucher du soleil, nous allions, à la Saint-Jean, y allumer le feu de joie; la Baume-de-l'Argent, où les faux monnayeurs avaient, jadis, battu monnaie; la Roque-Pied-de-Boeuf, où nous voyions gravée une sole bovine, comme si un taureau y eût empreint sa ruade; et la Roque-d'Acier, qui domine le Rhône, avec les barques et radeaux qui passaient à côté : monuments éternels du pays et de sa langue, tout embaumés de thym, de romarin et de lavande, tout illuminés d'or et d'azur. O arômes! éclats! délices! émerveillement! paix de la nature douce! Quels espaces de bonheur, de rêverie paradisiaque, vous avez ouverts sur ma vie d'enfant!

L'hiver, ou lorsqu'il pleuvait, nous demeurions sous le cloître, nous amusant à la marelle, à coupe-tête, au cheval fondu. Et dans l'église du couvent, qui était, nous l'avons dit, complètement abandonnée, nous jouions aux cachettes et nous nous clapissions dans des caveaux béants, pleins de têtes de morts et d'ossements des anciens moines.

Un jour d'hiver, la brise bramait dans les longs couloirs; c'était le soir, avant souper : tous blottis devant nos pupitres, M. Donnat, le maître, nous gardait à l'étude, et l'on n'entendait que nos plumes qui gratignaient le papier et, à travers les portes, le sifflement du vent.

Tout à coup, à l'extérieur, nous entendons une voix sourde, s'apitoyer, qui criait :

-- Donnat! Donnat! Donnat! rends-moi ma cloche!

Tous, épouvantés, nous regardâmes le maître, et, pâle comme un mort, M. Donnat descendit lentement de sa chaire, fit signe aux plus grands de l'accompagner dehors, et nous autres, les petits, nous sortîmes tous après, en nous blottissant derrière.

Avec la lune qui donnait, là-haut sur un rocher, en face du couvent, nous vîmes alors une ombre, ou, plutôt, un géant en longue robe noire et qui dans le vent disait :

-- Donnat, Donnat, Donnat! rends-moi ma cloche.

De l'entendre et de voir cette apparition, nous étions tous là tremblants. M. Donnat ne fit que dire à demi-voix :

-- C'est frère Philippe.

Et, sans lui répondre, il rentra au couvent, avec nous tous après, qui le suivions en tournant la tête. Nous nous remîmes, fort troublés, à notre étude. Mais, cette soirée-là nous n'en sûmes pas plus.

Ce frère Philippe, nous l'apprîmes plus tard, faisait partie paraît-il, de ces sortes d'ermes qui avaient occupé Saint-Michel quelques années avant nous et qui, au clocher vide, avaient mis une cloche. Puis, quand ils étaient partis, comme, on n'emporte pas cela comme un grelot, la cloche était restée sur l'église, là-haut, et, naturellement, M. Donnat l'avait gardée.

Frère Philippe était un bonhomme qui s'était donné pour tâche de remettre en état les ermitages en ruines qu'il y a, de-ci de-là dans les montagnes de Provence. Je l'ai rencontré quelquefois, longtemps après, grand, maigre, un peu voûté et taciturne, avec sa soutane rapiécée, son chapeau noir à larges bords, et portant sur l'épaule, moitié devant, moitié derrière, un long bissac de toile bleue.

Lorsqu'il avait dessein de restaurer ainsi quelque ermitage à l'abandon, avec le produit de ses quêtes il le rachetait au propriétaire, il en réparait les parois, il y suspendait une cloche. Ensuite, ayant cherché et déniché quelque bon diable qui voulait se faire ermite, il lui octroyait la cellule avec son jardin, et lui se remettait, en faisant maigre chère, à quêter avec patience, pour relever un autre ermitage.

La dernière fois que je le vis, il en avait rétabli, me dit-il près d'une trentaine. C'était à la gare d'Avignon où j'allais, comme lui, prendre le train d'une heure et demie. Il faisait rudement chaud, et le pauvre frère Philippe, qui avait, vers ce temps-là près de quatre-vingts ans, cheminait au soleil, avec sa robe noire, inclin

sous son sac, qui Øtait presque plein de blØ.

-- FrŁre Philippe, frŁre Philippe, lui cria un grand gars cravatØ et ceinturØ de rouge, vous pŁse-t-il pas, le sac? Laissez que je le porte un peu.

Et le brave garçøn chargea le sac du frŁre et le porta jusqu'Ø la salle oØ l'on donne les billets. Or, ce jeune homme, que je connaissais un peu, Øtait un rouge de Barbentane, et, comme nos dØmocrates ne frayent pas beaucoup avec les robes noires, cela me rappela le bon Samaritain, tout en me faisant voir la popularitØ de cet homme du bon Dieu.

FrŁre Philippe, en dernier lieu, s'Øtait retirØ chez des moines qui l'avaient hospitalisØ. Mais comme le gouvernement, vers cette Øpoque-lØ fit fermer les couvents, le pauvre vieux saint homme alla, je crois, mourir Ø l'hØpital d'Avignon.

Pour revenir Ø Saint-Michel, nous avions, ai-je dit, un certain aumØnier qu'on appelait M. Talon : petit abbØ avignonnais, ragot, ventru, avec un visage rubicond comme la gourde d'un mendiant. L'archevØque d'Avignon lui avait ØtØ la confession parce qu'il haussait trop le coude et nous l'avaient envoyØ pour s'en dØbarrasser.

Or, Ø la FØte-Dieu, il se trouve qu'un jeudi, on nous avait conduits Ø Boulbon, village voisin, pour aller Ø la procession, les grands comme thurifØraires, les petits pour jeter des fleurs, et Ø M. Talon, bien imprudemment, hØlas! on fit les honneurs du dais.

Au moment oØ les hommes, les femmes, les jeunes filles, dØployaient leurs thØories dans les rues tapissØes avec des draps de lit, au moment oØ les confrØries faisaient au soleil flotter leurs banniŁres, que les choristes, vØtues de blanc, de leurs voix virginales entonnaient leurs cantiques, et que, pieux et recueillis, devant le Saint-Sacrement, nous autres, nous encensions et rØpandions nos fleurs, voici que, tout Øcoup, une rumeur s'ØlØve et que voyons-nous, bon Dieu! le pauvre M. Talon, qui, titubant comme une clochette, avec l'ostensoir aux mains, la cape d'or sur le dos, aØe! tenait toute la rue.

En dØnant au presbytŁre, il avait bu, paraØt-il, ou, peut-Øtre, on l'avaient fait boire un peu plus qu'il ne faut de ce bon piot de Frigolet qui tape si vite Ø la tØte; et le malheureux, rouge de sa honte autant que de son vin, ne pouvait plus tenir debout... Deux clerks en dalmatique, qui lui faisaient diacre et sous-diacre, le prirent chacun sous un bras; la procession rentra; et pour lors, M. Talon, une fois devant l'autel, se mit ØrØpØter : _Oremus, oremus, oremus, et n'en put dire davantage. On l'emmena Ø deux dans la sacristie.

Mais vous pouvez penser le scandale! Heureusement, encore, que cela se passa dans une paroisse oØ la _dive bouteille_, comme au temps de Bacchus, a conservØ son rite. PrŁs de Bouibon, vers la montagne, se

trouve une vieille chapelle d'onommée Saint-Marcellin, et le premier du mois de juin, les hommes y vont processionnellement, en portant tous à la main une bouteille de vin. Le sexe n'y est pas admis, attendu que nos femmes, selon la tradition romaine, jadis ne buvaient que de l'eau; et, pour habituer les jeunes filles à ce régime, on leur disait toujours -- et même on leur dit encore -- que "l'eau fait devenir jolie"

L'abbé Talon ne manquait pas de nous mener, tous les ans, à la Procession des Bouteilles. Une fois dans la chapelle, le curé de Bouibon se tournait vers le peuple et lui disait :

-- Mes frères, débouchez vos bouteilles, et qu'on fasse silence pour la bénédiction!

Et alors, en cape rouge, il chantait solennellement la formule voulue pour la bénédiction du vin. Puis, ayant dit _amen_, nous faisons un signe de croix et nous tirions une gorgée. Le curé et le maire choquant le verre ensemble sur l'escalier de l'autel, religieusement, buvaient. Et, le lendemain, fête chômée, lorsqu'il y avait sécheresse, on portait en procession le buste de saint Marcellin à travers le terroir, car les Boulbonnais disent :

_Saint Marcellin,
Bon pour l'eau, bon pour le vin_

Un autre pèlerinage assez joyeux aussi, que nous voyions à la Montagnette et qui est passé de mode, était celui de saint Anthime. Les Gravesonais le faisaient.

Quand la pluie était en retard, les pénitents de Graveson, en annonçant leur litanies et suivis d'un flot de gens qui avaient des sacs sur la tête, apportaient saint Anthime -- un buste aux yeux proéminents, mitré, barbu, haut en couleurs -- à l'église de Saint-Michel, et là dans le bosquet, la provende épandue sur l'herbe odoriférante, toute la sainte journée, pour attendre la pluie, on chopinait dévotement avec le vin de Frigolet; et, le croiriez-vous bien? plus d'une fois l'averse inondait le retour... Que voulez-vous! chanter fait pleuvoir, disaient nos pères.

Mais gare! Si saint Anthime, malgré les litanies et les libations pieuses, n'avait pu faire naître de nuages, les joviaux pénitents, en revenant à Graveson, patatras! pour le punir de ne les avoir pas exaucés, le plongeaient, par trois fois, dans le fossé des Lones. Ce curieux usage de tremper les corps saints dans l'eau, pour les forcer de faire pleuvoir, se retrouvait en divers lieux, à Toulouse par exemple, et jusqu'en Portugal.

Quand, étant tout petits, nous allions à Graveson avec nos mères, elles ne manquaient pas de nous mener à l'église pour nous montrer saint Anthime, et ensuite Bøluguet, -- un jacquemart qui frappait les heures à l'horloge du clocher.

Maintenant, pour achever ce qu'il me reste à dire sur mon séjour à Saint-Michel, il me revient comme un songe qu'à la première année, avant de nous donner vacances, on nous fit jouer *Les Enfants d'Edouard*, de Casimir Delavigne. On m'y avait donné le rôle d'une jeune princesse; et, pour me costumer, ma mère m'apporta une robe de mousseline qu'elle était allée emprunter chez de jeunes demoiselles de notre voisinage, et cette robe blanche fut la cause, plus tard d'un petit roman d'amour dont nous parlerons en son lieu.

La seconde année de mon internat, comme on m'avait mis au latin, j'écrivis à mes parents d'aller m'acheter des livres, et quelques jours après, nous vîmes, du vallon de Roque-Pied-de-Boeuf, monter, vers le couvent, mon seigneur père enfourché sur Babache, vieux mulet familial qui avait bien trente ans et qui était connu sur tous les marchés voisins, -- où mon père le conduisait lorsqu'il allait en voyage. Car il aimait tant cette brave bête, que, lorsqu'il se promenait, au printemps, dans ses bois, toujours avec lui il menait Babache; et à califourchon, armé d'un sarcloir à long manche, du haut de sa monture, il coupait chardons et roquettes.

Arrivé au couvent, mon père déchargea un sac énorme qui était attaché sur le bât avec une corde, -- et, tout en déliant le lien :

-- Frédéric, me cria-t-il, je t'ai apporté quelques livres et du papier.

Et, là-dessus, du sac, il tira, un à un, quatre ou cinq dictionnaires reliés en parchemin, une trébuchette de livres cartonnés (*Épître, De Viris Illustribus, Selectioe Historice, Conciones*, etc.), un gros cruchon d'encre, un fagot de plumes d'oie, et puis un tel ballot de rames de papier que j'en eus pour sept ans, jusqu'à la fin de mes études. Ce fut chez M. Aubanel, imprimeur en Avignon, père du cher frère de la *Grenade* entrée ouverte (à cette époque, nous étions encore bien loin de nous connaître), que le bon patriarche, avec grand empressement, était allé faire pour son fils cette provision de science.

Mais, au gentil monastère de Saint-Michel-de-Frigolet, je n'eus pas le loisir d'user force papier. M. Donnat, notre maître, pour un motif ou pour l'autre, ne résidait pas dans son établissement, et, quand le chat n'y est pas, comme il disait, les rats dansent. Pour quêter des élèves ou se procurer de l'argent, il était toujours en course. Mal payés, les professeurs avaient toujours quelque prétexte pour abrégé la classe, et quand les parents venaient, souvent ils ne trouvaient personne.

-- Où sont donc les enfants?

Tantôt le long d'un gradin soutenant un terrain en pente, nous étions à éparer quelque mur en pierres sèches. Tantôt nous étions par les vignes où à notre grande joie, nous glanions des grappillons ou cherchions des morilles. Tout cela n'amenait pas la confiance à notre maître. De plus, le malheur était que, pour grossir le pensionnat, M.

Donnat prenait des enfants qui ne payaient rien ou pas grand chose, et ce n'étaient pas ceux qui mangeaient le moins aux repas. Mais un drôle d'incident précipita la déconfiture.

Nous avions pour cuisinier, je l'ai déjà dit, un nègre et pour domestique femme, une Tarasconaise, qui était, dans la maison, la seule de son sexe. (Je ne compte pas la mère de notre principal, qui avait au moins soixante-dix ans.) Or, on sait que le diable ne perd jamais son temps, -- notre fille de service, un jour, comme on dit ici, se trouva "embarrassée", et ce fut, dans le pensionnat, un esclandre épouvantable.

Qui disait que la maritorne était grosse du fait de M. Donnat lui-même, qui affirmait qu'elle l'était du professeur d'humanités, qui de l'abbé Talon, qui du maître d'études.

Bref, en fin de compte, la charge fut mise sur le dos du nègre. Celui-ci, qui se sentait peut-être suspect à bon droit, soit par colère, soit par peur, fit son sac, et partit; et la Tarasconaise, qui avait gardé son secret, dérogea, à son tour, pour aller déposer son faix.

Ce fut le signal de la débandade; plus de cuisinier, plus de brouet pour nous; les professeurs, l'un après l'autre, nous laissèrent sur nos dents. M. Donnat avait disparu. Sa mère, la pauvre vieille, nous fit, quelques jours encore, bouillir des pommes de terre. Puis, son père, un matin, nous dit :

-- Mes enfants, il n'y a plus rien pour vous faire manger : il faut retourner chez vous.

Et soudain, comme un troupeau de cabris en sevrage qu'on élargit du bercail, nous allâmes, en courant, avant de nous séparer, arracher des touffes de thym sur la colline, pour emporter un souvenir de notre beau quartier du Thym (1). Puis, avec nos petits paquets, quatre à quatre, six à six, qui en amont, qui en aval, nous nous éparpillâmes dans les vallons et les sentiers, mais non sans retourner la tête, ni sans regret à la descente.

Pauvre M. Donnat! Après avoir essayé, de toutes les manières et d'un pays à l'autre, de remonter son institution (car nous avons tous notre grain de folie), il alla, comme frère Philippe, finir, hélas! à l'hôpital.

Mais, avant de quitter Saint-Michel-de-Frigolet, il faut dire un mot, pourtant, de ce que l'antique abbaye devint après nous autres. Retombée de nouveau à l'abandon pendant douze ans, un moine blanc, le Père Edmond, à son tour, l'acheta (1854) et y restaura, sous la loi de saint Norbert, l'ordre de Prémontré, -- qui n'existait plus en France. Grâce à l'activité, aux prédications, aux quêtes de ce zélé ardent, le petit monastère prit des proportions grandioses. De nombreuses constructions, avec un couronnement, de murailles crénelées, s'y ajoutèrent à l'entour; une église nouvelle, magnifiquement ornée, y éleva ses trois nefs surmontées de deux

clochers. Une centaine de moines ou de frères convers peuplèrent les cellules, et, tous les dimanches, les populations voisines y montaient à charrettes pour contempler la pompe de leurs majestueux offices; et l'abbaye des Pères Blancs était devenue si populaire que, quand la République fit fermer les couvents (1880), un millier de paysans ou d'habitants de la plaine vinrent s'y enfermer pour protester en personne contre l'exécution des décrets radicaux. Et c'est alors que nous vîmes toute une armée en marche, cavalerie, infanterie, gendarmes et capitaines, venir,

(1) Frigolet, en provençal _Frigoulet_, signifie "lieu où le thym abonde" avec ses fourgons de son attirail de guerre, camper autour du couvent de Saint-Michel-de-Frigolet et, sérieusement, entreprendre le siège d'une citadelle d'opéra-comique, que quatre ou cinq gendarmes auraient, s'ils avaient voulu, fait venir à jubé.

Il me souvient que le matin, tant que dura l'investissement, -- et il dura toute une semaine, -- les gens partaient avec leurs vivres et allaient se poster sur les coteaux et les mamelons qui dominent l'abbaye pour épier, de loin, le mouvement de la journée. Le plus joli, c'étaient les filles de Barbentane, de Boulbon, de Saint-Remy ou de Maillane, qui, pour encourager les assiégés de Saint-Michel, chantaient avec passion, et en agitant leurs mouchoirs :

_Provençaux et catholiques,
Notre foi, notre foi, n'a pas failli :
Chantons, tous tressaillants,
Provençaux et catholiques.

Tout cela, mêlé d'invectives, de railleries et de huées à l'adresse des fonctionnaires, qui défilaient farouches, là-bas, dans leurs voitures.

A part l'indignation qui soulevait dans les cœurs l'iniquité de ces choses, le _Siège de Caderousse_, par le vice-légat Sinibaldi Doria, -- qui a fourni à l'abbé Favre le sujet d'une héroïde extrêmement comique, était, certes, moins burlesque que celui de Frigolet; et aussi un autre abbé en tira-t-il un poème qui se vendit en France à des milliers d'exemplaires. Enfin, à son tour, Daudet, qui avait déjà placé dans le couvent des Pères Blancs son conte intitulé l'_Hérix du Frère Gaucher_, Daudet, dans son dernier roman sur Tarascon, nous montre Tartarin s'enfermant bravement dans l'abbaye de Saint-Michel.

CHAPITRE VI

CHEZ MONSIEUR MILLET

L'oncle Bérnoni -- La farandole au cimetière. -- Le voyage en Avignon. -- Avignon il y a cinquante ans. -- Le maître de pension. -- Le siège de Caderousse. -- La première communion. -- Mlle Praxède. -- Pèlerinage de Saint-Gent. -- Au collège Royal. -- Le poète Jasmin. -- La nostalgie de mes quatorze ans.

Et, alors, il fallut me chercher une autre Øcole pas trop ØloignØe de Maillane, ni de trop haute condition, car nous autres campagnards, nous n Øtions pas orgueilleux et l on me mit en Avignon chez un M. Millet, qui tenait pensionnat dans la rue PØtramale.

Cette fois, c est l oncle BØnoni qui conduisit la voiture. Bien que Maillane ne soit qu à trois lieues d Avignon, à cette Øpoque ø le chemin de fer n existait pas, ø les routes Øtaient abimØes par le roulage et ø il fallait passer avec un bac le large lit de la Durance, le voyage d Avignon Øtait encore une affaire.

Trois de mes tantes, avec ma mŁre, l oncle BØnoni et moi, tous gītØs sur un long drap plein de paille d avoine qui rembourrait la charrette, nous partĩmes en caravane aprŁs le lever du soleil.

J ai dit "trois de mes tantes". Il en est peu, en effet, qui se soient vu, à la fois, autant de tantes que moi; j en avais bien une douzaine; d abord, la grand Mistrale, puis la tante Jeanneton, la tante Madelon, la tante VØronique, la tante Poulinette et la tante Bourdette, la tante Françoise, la tante Marie, la tante Rion, la tante ThØrŁse, la tante MØlanie et la tante Lisa. Tout ce monde, aujourd hui, est mort et enterrØ; mais j aime à redire ici les noms de ces bonnes femmes que j ai vues circuler, comme autant de bonnes fØes, chacune avec son allure, autour de mon berceau. Ajoutez à mes tantes le mØme nombre d oncles et les cousins et cousines qui en avaient essaimØ, et vous aurez une idØe de notre parentage.

L oncle BØnoni Øtait un frŁre de ma mŁre et le plus jeune de la lignØe. Brun, maigre, dØliØ, il avait le nez retroussØ et deux yeux noirs comme du jais. Arpenteur de son Øtat, il passait pour paresseux, et mØme il s en vantait. Mais il avait trois passions : la danse, la musique et la plaisanterie.

Il n y avait pas, dans Maillane, de plus charmant danseur, ni de plus jovial. Quand, dans "la salle verte", à la Saint-Eloi ou à la Sainte-Agathe, il faisait la contredanse avec JØsette le lutteur, les gens, pour lui voir battre les ailes de pigeon, se pressaient à l entour. Il jouait, plus ou moins bien, de toutes sortes d instruments : violon, basson, cor, clarinette; mais c est au galoubet qu il s Øtait adonnØ le plus. Il n avait pas son pareil, au temps de sa jeunesse, pour donner des aubades aux belles ou pour chanter des rØveillons dans les nuits du mois de mai. Et, chaque fois qu il y avait un pŁlerinage à faire, à Notre-Dame-de-LumiŁre, à Saint-Gent, à Vacluse ou aux Saintes-Maries, qui en Øtait le boute-en-train et qui conduisait la charrette? BØnoni, toujours dispos et toujours enchantØ de laisser son labeur, son Øquerre et sa maison pour aller courir le pays.

Et l on voyait des charretØes de quinze ou vingt fillettes qui partaient en chantant :

A l honneur de saint Gent.

Ou

_Alix, ma bonne amie,
Il est temps de quitter
Le monde et ses intrigues,
Avec ses vanités_.

Ou bien :

_Les trois Maries,
Parties avant le jour,
S en vont adorer le Seigneur_.

Avec mon oncle, assis sur le brancard de la charrette, qui les accompagnait avec son galoubet, et chatouille-toi et chatouille-moi, en avant les caresses, les rires et les cris tout le long du chemin!

Seulement, dans la tCete, il s Øtait mis une idØe assez extraordinaire : c Øtait, en se mariant, de prendre une fille noble.

-- Mais les filles nobles, lui objectait-on, veulent Øpouser des nobles, et jamais tu n en trouveras.

-- HØ ! ripostait BØnoni, ne sommes-nous pas nobles, tous, dans la famille? Croyez-vous que nous sommes des manants comme vous autres? Notre aïeul Øtait ØmigrØ; il portait le manteau doublØ de velours rouge, les boudes àses souliers, les bas de soie.

Il fit tant, tourna tant, que, du côté de Carpentras, il entendit dire, un jour, qu il y avait une famille de noblesse authentique, mais àpeu près ruinØe, où se trouvaient sept filles, toutes à marier. Le père, un dissipateur, vendait un morceau de terre tous les ans àson fermier, qui finit même par attraper le château. Mon brave oncle BØnoni s attifa, se présenta, et l aînØe des demoiselles, une fille de marquis et de commandeur de Malte, qui se voyait en passe de coiffer sainte Catherine, se dØcida àl Øpouser. C est sur la donnØe de ces nobles comtadins, tombØs dans la roture, qu un romancier Carpentrassien, Henri de la Madeleine, a fait son joli roman : la _Fin du Marquisat d Aurel_. (Paris, Charpentier, 1878.)

J ai dit que mon oncle Øtait paresseux. Quand, vers milieu du jour, il allait àson jardin, pour bØcher ou reterser, il portait toujours son flØteau. Bientôt, il jetait son outil, allait s asseoir àl ombre et essayait un rigaudon. Les filles qui travaillaient dans les champs d alentour accouraient vite àla musique et, aussitôt, il leur faisait danser la saltarelle.

En hiver, rarement il se levait avant midi.

-- Eh! disait-il, bien blotti, bien chaud dans votre lit, où pouvez-vous Être mieux?

-- Mais, lui disions-nous, mon oncle, ne vous y ennuyez-vous pas?

-- Oh! jamais. Quand j'ai sommeil, je dors; quand je n'ai plus sommeil, je dis des psaumes pour les morts.

Et, chose singulière, cet homme guilleret ne manquait pas un enterrement. Après la cérémonie, il demeurait toujours le dernier au cimetière, d'où il se revenait seul, en priant pour les siens et pour les autres, ce qui ne l'empêchait pas de rôtir, chaque fois, cette bouffonnerie :

-- Un de plus, charrié à la Cité du Saint-Repos!

Il dut bien, à son tour, y aller aussi. Il avait quatre-vingt-trois ans, et le docteur, ayant laissé entendre à la famille qu'il n'y avait plus rien à faire :

-- Bah! répondit Bœnoni, à quoi bon s'effrayer! il n'en mourra que plus malade.

Et, comme il avait son flûteau sur sa table de nuit :

-- Que faites-vous de ce fifre-là mon oncle? lui demandai-je, un jour que je venais le voir.

-- Ces nigauds, me dit-il, m'avaient donné une sonnette pour que je la remue quand j'aurais besoin de tisane. Ne vaut-il pas mieux mon fifre? Sitôt que je veux boire, au lieu d'appeler ou de sonner, je prends mon fifre et je joue un air.

Si bien qu'il mourut son flûteau en main, et qu'on le lui mit dans son cercueil, chose qui donna lieu, le lendemain de sa mort, à l'histoire que voici :

À la filature de soie, -- où allaient travailler les filles de Maillane, le lendemain du jour où l'oncle fut mis en terre, -- une jeune luronne, le matin, en entrant, fit d'un air effaré, aux autres jeunes filles :

-- Vous n'avez rien entendu, fillettes, cette nuit?

-- Non, le mistral seulement... et le chant de la chouette...

-- Oh! écoutez : nous autres, mes belles, qui habitons du côté du cimetière, nous n'avons pas fermé l'œil. Figurez-vous qu'à minuit sonnant, le vieux Bœnoni a pris son flûteau (qu'on avait mis dans son cercueil) ; il est sorti de sa fosse et s'est mis à jouer une farandole endiablée. Tous les morts se sont levés, ont porté leurs cercueils au milieu du Grand Clos, les ont, pour se chauffer, allumés au feu Saint-Elme, et ensuite, au rigaudon que jouait Bœnoni, ils ont dansé un branle fou, autour du feu, jusqu'à l'aurore.

Donc, avec l'oncle Bœnoni, que vous connaissez maintenant, avec ma mère et mes trois tantes, nous nous ôtions mis en route pour la ville

d Avignon. Vous connaissez peut-être la façon des villageois, lorsqu'ils vont quelque part en troupe : tout le long, au trantran de notre véhicule, ce furent qu'exclamations et observations diverses au sujet des plantations, des luzernes, des blés, des fenouils, des semis, que la charrette côtoyait.

Quand nous passâmes dans Graveson, -- où l'on voit un beau clocher, tout fleuroné d'artichauts de pierre :

-- Vois, petit, cria mon oncle, les nombrils des Gravesonais, les vois-tu cloués au clocher?

Et de rire et de rire, de cette façon qui égarait les Maillanais depuis sept ou huit cents ans, façon à laquelle les Gravesonais répondent par une chanson qui dit :

_A Graveson, avons un clocher...
Ceux qui le voient disent qu'il est bien droit!
Mais, à Maillane, leur clocher est rond;
C'est une cage pour moineaux; dit-on_.

Et l'on m'égrenait ainsi, les uns après les autres, les racontages coutumiers de la route d'Avignon : le pont de la Folie où les sorciers faisaient le branle, la Croisière où l'on arrivait parfois à main armée, et la Croix de la Lieue et le Rocher d'Aiguille.

Enfin, nous arrivâmes aux sablières de la Durance; les grandes eaux, un an avant, avaient emporté le pont, et il fallait passer la rivière avec un bac. Nous trouvâmes là qui attendaient leur tour, une centaine de charrettes. Nous attendîmes comme les autres, une couple d'heures, au marche-pied; puis, nous nous embarquâmes, après avoir chassé, en lui criant : "Au Mas" le Juif, notre gros chien, qui nous avait suivis.

Il était plus de midi quand nous fîmes en Avignon. Nous allâmes étaler, comme les gens de notre village, à l'Hôtel de Provence, une petite auberge de la place du Corps-Saint; et, le reste du jour, on alla bayer par la ville.

-- Voulez-vous, dit mon oncle, que je vous paie la comédie? Ce soir, on joue _Manicò ou Lou Grouliò b'èl esprit_ avec l'_Abbaye de Castro_.
Ho! reprîmes-nous tous, il faut aller voir Manicò_.

C'était la première fois que j'allais au théâtre, et l'étoile voulait qu'on donnât, ce jour-là, une comédie provençale. A l'_Abbaye de Castro_, qui était un drame sombre, on ne comprit pas grand chose. Mais mes tantes trouvèrent que _Manicò_, à Maillane, était beaucoup mieux joué. Car, en ce temps, dans nos villages, il se organisait, l'hiver, des représentations comiques et tragiques. J'y ai vu jouer, par nos paysans, la _Mort de César, Zaïre_ et _Joseph vendu par ses frères_. Ils se faisaient des costumes avec les jupes de leurs femmes et les couvertures de leur lit. Le peuple, qui aime la tragédie, suivait, avec grand plaisir, la déclamation morne de ces pièces en

cinq actes. Mais on jouait aussi l'_Avocat Pathelin_', traduit en provençal, et diverses comédies du répertoire marseillais, telles que _Moussu Just, Fresquerio_ ou la _Co de l'Ai, Lou Grouliø bël esprit_ et _Misël Galineto_. C'était toujours Bønoni le directeur de ces soirøes, ø, avec son violon, en dodelinant de la tœete, il accompagnait les chants. Vers l'âge de dix-sept ans, il me souvient d'avoir rempli un rôle dans _Galineto_ et dans la _Co de l'Ai_, et mœeme d'y avoir eu, devant mes compatriotes, assez d'applaudissements.

Mais bref : le lendemain, aprøls avoir embrassø ma mœre et le coeur gros comme un pois qui aurait trempø neuf jours, il fallut s'enfermer dans la rue Pøtramale, au pensionnat Millet. M. Millet øtait un gros homme, de haute taille, aux øpais sourcils, à figure rougeaude, mal rasø et crasseux, en plus, des yeux de porc, des pieds d'øløphant, et de vilains doigts carrøes qui enfournaient sans cesse la prise dans son nez. Sa chambriœre, Catherine, montagnarde jaune et grasse, qui nous faisait la cuisine, gouvernait la maison. Je n'ai jamais tant mangø de carottes comme là des carottes au maigre en une sauce de farine. Dans trois mois, pauvre petit, je devins tout extønuø.

Avignon, la prødestinøe, ø devait le Gai-Savoir faire un jour sa renaissance, n'avait pas, il s'en faut, la gaietø d'aujourd'hui; elle n'avait pas encore ølargi telle qu'elle est à sa place de l'Horloge, ni agrandi sa place Pie, ni percø sa Grande-Rue. La Roque-de-Dom, qui domine la ville, complantøe, maintenant, comme un jardin de roi, øtait alors peløe : il y avait un cimetiœre. Les remparts, à moitiø ruinøes, øtaient entourøes de fossøes pleins de døcombres avec des mares d'eau vaseuse. Les portefaix brutaux, organisøes en corporation, faisaient la loi au bord du Rhône, et en ville, quand ils voulaient. Avec leur chef, espœce d'hercule, dønommø Quatre-Bras, c'est eux qui balayœrent, en 1848, l'Hôtel de Ville d'Avignon.

Ainsi qu'en Italie, une fois par semaine passait par toutes les maisons, en remuant sa tirelire, un pønitent noir, qui, la cagoule sur le visage et deux trous devant les yeux, disait d'une voix grave :

-- Pour les pauvres prisonniers!

Inøvitablement, on se heurtait, par les rues, à des types locaux, tels que la soeur Boute-Cuire, son panier à couvercle au bras, un crucifix d'argent sur sa grosse poitrine, ou bien le plœrier Barret qui, dans une bagarre avec les libøraux, ayant perdu son chapeau, avait fait le serment de ne plus porter de chapeau jusqu'à ce qu'Henri V fût sur le trône, et qui, toute sa vie, s'en alla tœete nue.

Mais ce qu'on rencontrait le plus, avec leurs grands chapeaux montøes et leurs longues capotes bleues, c'øtaient les invalides installøes en Avignon (ø øtait une succursale de l'Hôtel de Paris), vønonørables døbris des vieilles guerres, borgnes, boiteux, manchots, qui, de leurs jambes de bois, martelaient, à pas comptøes, les pavøes pointus des rues.

La ville traversait une sorte de mue, embrouillée, difficile, entre les deux régimes, l'ancien et le nouveau, qui n'avait pas cessé de s'y combattre à la sourdine. Les souvenirs atroces, les injures, les reproches des discordes passées, étaient encore vivants, étaient encore amers entre les gens d'un certain âge. Les carlistes ne parlaient que du tribunal d'Orange, de Jourdan Coupe-Têtes, des massacres de la Glacière. Les libéraux, en bouche, avaient 1815, remémorant sans cesse l'assassinat du maréchal Brune, son cadavre jeté au Rhône, ses valises pillées, ses assassins impunis, entre autres le Pointu, qui avait laissé un renom terrible, et, si quelque parvenu tant soit peu insolent réussissait dans ses affaires :

-- Allons! disait le peuple, les loups du maréchal Brune commencent à sortir.

Le peuple d'Avignon comme celui d'Aix et de Marseille et de, pour ainsi dire, toutes les villes de Provence, était pourtant, en général (depuis il a bien changé), regretteux de fleurs de lis comme du drapeau blanc. Cet échauffement de nos devanciers pour la cause royale n'était pas tant, ce me semble, une opinion politique qu'une protestation inconsciente et populaire contre la centralisation, de plus en plus excessive, que le jacobinisme et le premier Empire avaient rendue odieuse.

La fleur de lis d'autrefois était, pour les Provençaux (qui l'avaient toujours vue dans le blason de la Provence), le symbole d'une époque où nos coutumes, nos traditions et nos franchises étaient plus respectées par les gouvernements. Mais de croire que nos pères voulaient revenir au régime abusif d'avant la Révolution serait une erreur complète, puisque c'est la Provence qui envoya Mirabeau aux États généraux et que la Révolution fut particulièrement passionnée en Provence.

Je me souviens, à ce propos, d'une fois où Berryer venait d'être élu député par la ville de Marseille. Comme l'illustre orateur devait passer par Avignon, le préfet fit fermer les portes de la ville pour empêcher d'entrer les légitimistes du dehors qui arrivaient en foule pour lui faire un triomphe. Et bon nombre de Blancs furent, à cette occasion, emprisonnés au palais des papes.

Mgr le duc d'Aumale, qui revenait d'Afrique, passa quelque temps après. On nous mena le voir à la porte Saint-Lazare, accompagné de ses soldats, qui étaient, comme lui, brunis par le soleil d'Alger. Il était tout blanc de poussière, blondin, avec des yeux bleus et le rayonnement de la jeunesse et de la gloire.

-- Vive notre beau prince! criaient, à tout moment, les femmes des faubourgs.

Me trouvant à Paris, en 1889, et ayant eu l'honneur d'être convié à Chantilly, je rappelai à Son Altesse cet infime détail de son passage en Provence; et Mgr d'Aumale, après quarante-cinq ans, se rappela de

bonne grâce les braves femmes qui criaient en le voyant passer :

-- Qu il est joli! qu il est galant!

Ce vieil Avignon est pœtri de tant de gloires qu on n y peut faire un pas sans fouler quelque souvenir. Ne se trouve-t-il pas que, dans l île de maisons oø Øtait notre pensionnat, s Ølevait, autrefois, le couvent de Sainte-Claire! C est dans la chapelle de ce couvent que, le matin du 6 avril 1327, PØtrarque vit Laure pour la premiŁre fois.

Nous Øtions aussi tout prŁs de la rue des Etudes, qui, encore à cette Øpoque, avait, dans le bas peuple, une rØputation lugubre. Nous n avions jamais pu dØcider les petits Savoyards, soit ramoneurs, soit dØcrotteurs, à venir ramoner dans notre pensionnat ou cirer nos chaussures. Comme, dans la rue des Etudes, se trouvaient, autrefois, l UniversitØ d Avignon ainsi que l Ecole de mØdecine, le bruit courait que les Øtudiants attrapaient, quand ils pouvaient, les petits, vagabonds, pour les saigner, les Øcorcher, et Øtudier sur leurs cadavres.

Il n en Øtait pas moins intØressant pour nous, enfants de villages pour la plupart, de rôler, quand nous sortions, dans ce labyrinthe de ruelles qui nous avoisinaient, comme le _Petit Paradis_, qui avait ØtØ jadis une "rue chaude" et qui s en tenait encore; la rue de l _Eau-de-Vie_, la rue du _Chat_, la rue du _Coq_, la rue du _Diable_. Mais quelle diffØrence avec nos beaux vallons tout fleuris d asphodŁles, avec notre bon air, notre paix, notre libertØ, de Saint-Michel-de-Frigolet!

J en avais, à certains jours, le coeur serrØ de nostalgie, et cependant, M. Millet, qui Øtait fort bon diable au fond, avait quelque chose en lui qui finit par m apprivoiser. Comme il Øtait de Caderousse, fils, comme moi, d agriculteur, et qu il avait dans sa famille toujours parlØ provençal, il professait, pour le poŁme du SiŁge de Caderousse, une admiration extraordinaire; il le savait tout par coeur, et à la classe, quelquefois, en pleine explication de quelque beau combat des Grecs et des Troyens, remuant tout à coup, par un mouvement de front qui lui Øtait particulier, le toupet gris de ses cheveux :

-- Eh bien! disait-il, tenez! c est là! un des morceaux les plus beaux de Virgile, n est-ce pas? Écoutez, pourtant, mes enfants, le fragment que je vais vous citer, et vous reconnaîtrez que Favre, le chantre du _SiŁge de Caderousse_, à Virgile lui-mØme serre souvent les talons :

_Un nommØ Pergori Latrousse,
Le plus ventru de Caderousse,
S Øtait ruØ contre un tailleur...
Ayant bronchØ contre une motte,
Il fut rouler comme un tonneau_.

Si elles nous allaient, ces citations de notre langue, si pleine de

saveur! Le gros Millet riait aux éclats, et, pour moi qui, dans le sang, avais, comme nul autre, gardé l'âme douceur du miel de mon enfance, rien de plus appétissant que ces hors-d'oeuvre du pays.

M. Millet, tous les jours, par là vers les cinq heures, allait lire la gazette au café Baretta, -- qu'il appelait le "Café des Animaux parlants", -- et qui, si je ne me trompe, était, tenu par l'oncle ou, peut-être, par l'aïeul de Mlle Baretta, du Thône-Français; ensuite, le lendemain, lorsqu'il était de bonne humeur, il nous redisait, non sans malice, les éternelles grogneries des vieux politiciens de cet établissement, qui ne parlaient jamais, en ce temps, que du Petit, comme ils appelaient Henri V.

Je fis, cette année-là ma première communion à l'église Saint-Didier, qui était notre paroisse, et c'était le sonneur Fanot, chanté plus tard par Roumanille dans sa *"Cloche montée"*, qui nous sonnait le catéchisme. Deux mois avant la cérémonie, M. Millet nous menait à l'église pour y être interrogés. Et là mêlés aux autres enfants, garçons et fillettes, qui devions communier ensemble, on nous faisait asseoir sur des bancs, au milieu de la nef. Le hasard fit que moi, qui étais le dernier de la rangée des garçons, je me trouvai placé près d'une charmante fille qui était la première de la rangée des demoiselles. On l'appelait Praxède et elle avait, sur les joues, deux fleurs de vermillon semblables à deux roses fraîchement épanouies.

Ce que c'est que les enfants : attendu que, tous les jours, on se rencontrait ensemble, assis l'un près de l'autre; que, sans penser à rien, nous nous touchions le coude, et que nous nous communiquions, dans la moiteur de notre haleine, à l'oreille, en chuchotant, nos petits sujets de rire, ne finîmes-nous pas (le bon Dieu me pardonne !) par nous rendre amoureux?

Mais c'était un amour d'une telle innocence, et tellement emprunt d'aspirations mystiques, que les anges, là-haut, s'ils éprouvent entre eux des affections réciproques, doivent en avoir de pareilles. L'un comme l'autre, nous avions douze ans : l'âge de Béatrix, lorsque Dante la vit; et c'est cette vision de la jeune vierge en fleur qui a fait le *"Paradis"* du grand poète florentin. Il est un mot, dans notre langue, qui exprime très bien ce délice de l'âme dont s'enivrent les couples dans la prime jeunesse : nous nous agrions. Nous avions plaisir à nous voir. Nous ne nous vîmes jamais, il est vrai, que dans l'église; mais, rien que de nous voir notre cœur était plein. Je lui souriais, elle souriait; nous unissions nos voix dans les mêmes cantiques d'amour, d'actions de grâces; vers les mêmes mystères nous exaltions, naïfs, notre foi spontanée... Oh! aube de l'amour, où s'épanouit en joie l'innocence, comme la marguerite dans le frais du ruisseau, première aube de l'amour, aube pure envolée!

Voici mon souvenir de Mlle Praxède, telle que je la vis pour la dernière fois : tout de blanc vêtue, couronnée de fleurs d'aubépine, et jolie à ravir sous son voile transparent, elle montait à l'autel, tout près de moi, comme une épouse, belle petite épouse de

I Agneau!

Notre communion faite, la chose finit là C est en vain que longtemps, quand nous passions dans sa rue (elle habitait rue de la Lice), je portais mes regards avides sous les abat-jour verts de la maison de Praxède. Je ne pus jamais la revoir. On l'avait mise au couvent et, alors, de songer que ma charmante amie avec le vermillon et le sourire de son visage, m'était enlevée pour toujours, soit de cela, soit d'autre chose, je tombai dans une langueur à me d'égotter de tout.

Aussi les vacances venues, quand je retournai au Mas, ma mère en me voyant tout pâle, avec, de temps en temps, des atteintes de fièvre, décida dans sa foi, autant pour me guérir que pour me recruter, de me conduire à saint Gent, qui est le patron des fiévreux.

Saint Gent, qui a pareillement la vertu de faire pleuvoir, est une sorte de demi-dieu pour les paysans des deux côtés de la Durance.

-- Moi, nous disait mon père, j'ai été à Saint-Gent avant la Révolution. Nous y allâmes les pieds nus, avec ma pauvre mère, je n'avais pas plus de dix ans. Mais, en ce temps, il y avait plus de foi.

Nous, avec l'oncle Bérnoni qui conduisait le voyage et que vous connaissez déjà par une lune claire comme il en fait en septembre, vers minuit, nous partîmes donc, sur une charrette bâchée, et, après nous être joints aux autres pèlerins qui allaient à la fête, à Château-Renard, à Noves, au Thor, ou bien à Pernes, nous voyions après nous, tout le long du chemin, quantité d'autres charrettes, recouvertes, comme la nôtre, de toiles étendues sur des cerceaux de bois, venir grossir la caravane.

Chantant ensemble, père-mère, le cantique de saint Gent, -- qui, du reste, est superbe, puisque Gounod en a mis l'air dans l'opéra de Mireille, -- nous traversions de nuit, au bruit des coups de fouet, les villages endormis, et le lendemain soir, par là vers les quatre heures, nous arrivions en foule au cri de : "Vive saint Gent!", dans la gorge du Bausset.

Et là sur les lieux mêmes, où l'ermite vénérable avait passé sa pénitence, les vieux, avec animation, racontaient aux jeunes gens ce qu'ils avaient entendu dire :

-- Gent, disait-il, était comme nous un enfant de paysans, un brave gars de Montoux, qui, à l'âge de quinze ans, se retira dans le désert, pour se consacrer à Dieu. Il labourait la terre avec deux vaches. Un jour, un loup lui en saigna une. Gent attrapa le loup, l'attela à sa charrue, et le fit labourer, sous le joug, avec l'autre vache. Mais à Montoux, depuis que Gent était parti, il n'avait pas plus de sept ans, et les Montelais dirent à la mère de Gent :

-- Imberte, il faut aller à la recherche de votre fils, parce que,

depuis son départ, il n'est plus tombé une goutte d'eau.

Et le maître de Gent, à force de chercher, à force de crier, trouva enfin son gars, là où nous sommes à présent, dans la gorge du Bausset, et, comme sa mère avait soif, Gent, pour la faire boire, planta deux de ses doigts dans le roc escarpé, et il en jaillit deux fontaines : une de vin et l'autre d'eau. Celle du vin est tarie, mais celle de l'eau coule toujours, -- et c'est la main de Dieu pour les mauvaises filles.

On va, deux fois par an, à l'ermitage de Saint-Gent. D'abord, au mois de mai, les Montelais, ses compatriotes, emportent sa statue de Monteux au Bausset, pèlerinage de trois lieues, qui se fait à la course, en mémoire et symbole de la fuite du saint.

Voici la lettre enthousiaste qu'Aubanel m'écrivait, un an qu'il y était allé (1886) :

"Mon cher ami, avec Grivolais, nous arrivons de Saint-Gent. C'est une fête étonnante, admirable, sublime; ce qui est d'une poésie inouïe, ce qui m'a laissé dans l'âme une impression délicieuse, c'est la course nocturne des porteurs de saint Gent. Le maire nous avait donné une voiture et nous avons suivi ce pèlerinage dans les champs, les bois et les rochers au clair de lune, au chant des rossignols, depuis huit heures du soir, jusqu'à minuit et demi. C'est saisissant: et mystérieux; c'est étrange et beau à faire pleurer. Ces quatre enfants en culotte et en guêtres nankin, courant comme des lièvres, volant comme des oiseaux, précédés d'un homme à cheval galopant et tirant des coups de pistolet; les gens des fermes venant sur les chemins au passage du saint; les hommes, les femmes, les enfants et les vieux, arrêtant les porteurs, baisant la statue, criant, pleurant, gesticulant; et puis, lorsqu'on repart toujours vite, les femmes qui leur crient :

"-- Heureux voyage! garçons!

"Et les hommes qui ajoutent :

"-- Le grand saint Gent vous maintienne la force!

"-- Et de courir encore, de courir à perdre haleine. Oh! ce voyage dans la nuit, cette petite troupe partant à la garde de Dieu et de saint Gent, et s'enfonçant dans les ténèbres, dans le désert, pour aller je ne sais où, tout cela, je te le redis, est d'une poésie si profonde et si grande qu'elle vous laisse une impression ineffaçable."

Le second pèlerinage de Saint-Gent est en septembre, et c'est celui où nous allons. Comme saint-Gent, en somme, n'a été canonisé que par la voix du peuple, les prêtres y viennent peu, les bourgeois encore moins; mais le peuple de la glèbe, dans ce bon saint tout simple qui était de son terroir, qui parlait comme lui, qui, sans temps de longueurs, lui envoie la pluie, lui guérit ses filles, le peuple reconnaît sa propre déification et son culte pour lui est si fervent que, dans l'étroite gorge où la légende vit, on a vu, quelquefois, jusqu'à vingt mille pèlerins.

La tradition dit que saint Gent couchait la tête en bas, les pieds en haut, dans un lit de pierre ; et tous les pèlerins, dévotement, gaïement, font l'arbre fourchu au lit de saint Gent, qui est une auge dressée ; -- les femmes mêmes le font aussi, en se tenant, de l'une à l'autre, les jupes d'ocement serrées.

Nous fîmes l'arbre fourchu dans le lit, comme les autres; nous allâmes, avec ma mère, voir le _Fontaine du Loup et la Fontaine de la Vache_; et ensuite, entourés de quelques vieux noyers, la chapelle de saint Gent, où se trouve son tombeau et le "rocher affreux", comme dit le cantique, d'où sort, pour les ferveurs, la miraculeuse source.

Or, émerveillé de tous ces récits, de toutes ces croyances, de toutes ces visions, moi donc, l'âme enivrée par la vue de l'endroit, par la senteur des plantes, -- encore embaumées, semblait-il, de l'empreinte des pieds du saint, avec la belle foi de ma douzième année, je m'abreuvi au jet d'eau; et (dites ce qu'il vous plaira), à partir de là je n'eus plus de fièvre. Ne vous étonnez pas si la fille du fœlibre, si la pauvre Mireille, perdue dans la Crau, mourante de soif, se recommande au bon saint Gent.

O bel et jeune laboureur -- qui attelâtes à votre charrue le loup de la montagne, etc.
(Mireille, chant VIII.)

souvenir de jeunesse qu'il me est doux encore de me remémorer.

A mon retour en Avignon eut lieu, pour nous faire poursuivre nos classes, une combinaison nouvelle. Tout en restant pensionnaires chez le gros M. Millet, on nous menait, deux fois par jour, au Collège Royal, pour y suivre comme externes les cours universitaires, et c'est dans ce lycée et de cette façon que, dans cinq ans (de 1843 à 1847), je terminai mes études.

Nos maîtres du collège n'étaient pas, comme aujourd'hui, de jeunes normaliens stylés et élégants. Nous avions encore, dans leurs chaires, les vieux barbons sèvères de l'ancienne Université : en quatrième, par exemple, le brave M. Blanc, ancien sergent-major de l'époque impériale, qui, lorsque nos réponses étaient insuffisantes, _ex abrupto_ nous lançait par la tête les bouquins qu'il avait en main; en troisième, M. Monbet, au parler nasillard (il conservait, sur sa cheminée dans un bocal d'eau-de-vie, un fœtus de sa femme); en seconde, M. Lamy, un classique rageur, qui avait en horreur le renouveau de Victor Hugo; enfin, en rhétorique, un rude patriote appelé M. Chanlaire, qui détestait les Anglais, et qui, ému, nous déclamaient, en frappant sur son pupitre, les chants guerriers de Béranger.

Je me vois encore, un an, à la distribution des prix dans l'église du collège, avec tout le beau monde d'Avignon qui l'emplissait. J'avais, cette année-là et je ne sais comment, remporté tous les prix, même celui d'excellence. Chaque fois qu'on me nommait, j'allais chercher,

timide, aux mains du proviseur, le beau livre de prix et la couronne de laurier puis, traversant la foule et ses applaudissements, je venais jeter ma gloire dans le tablier de ma mère; et tous considéreraient d'un regard curieux, d'un regard étonné, cette belle Provençale qui, dans son cabas de jonc, entassait avec bonheur, mais digne et calme, les lauriers de son fils; puis au Mas, pour les conserver, *"sic transit gloria mundi"*, nous mettions lesdits lauriers sur la cheminée, derrière les chaudrons.

Quoi qu'il se fit, pourtant, pour me détourner de mon naturel, comme on ne fait que trop, aujourd'hui plus que jamais, aux enfants du Midi, je ne pouvais me sevrer des souvenirs de ma langue, et tout m'y ramenait. Une fois, ayant lu, dans je ne sais plus quel journal, ces vers de Jasmin à Loïsa Puget :

_Quand dins l'aire
Pèr nous plaire
Sones l'aire --
_De tas nouvellos causous,
Sus la terro tout s'amaïso,
Tout se taiso,
Al refrain que fas souna :
Mai d'un cop se derebelho
E fremis coumo la felho
Qu'un vent fres lai frissouna._

Et voyant que ma langue avait encore des poètes qui la mettaient en gloire, pris d'un bel enthousiasme, je fis aussitôt, pour le célèbre perruquier, une piécette admirative qui commençait ainsi :

Pouéto, ounour de ta maire Gascougnou.

Mais, petit criquet, je n'eus pas de réponse. Je sais bien que mes vers, pauvres vers d'apprenti, n'en méritaient guère; cependant, -- pourquoi le nier? -- ce dardain me fut sensible; et plus tard, à mon tour, quand j'ai reçu des lettres de tout pauvre venant, me rappelant ma déconvenue, je me suis fait un devoir de les bien accueillir toujours.

Vers l'âge de quatorze ans, ce regret de mes champs et de ma langue provençale, qui ne m'avait jamais quitté, finit par me jeter dans une nostalgie profonde.

"Combien sont plus heureux, me disais-je à part moi, comme l'Enfant Prodigue, les valets et les bergers de notre Mas, là-bas, qui mangent le bon pain que ma mère leur apprête, et mes amis d'enfance, les camarades de Maillane, qui vivent libres à la campagne et labourent, et moissonnent, et vendangent, et olivent, sous le saint soleil de Dieu, tandis que je me chôme, moi, entre quatre murs, sur des versions et sur des thèses!"

Et mon chagrin se mœlangeait d'un violent dégoût pour ce monde factice où j'étais claqué et d'une attraction vers un vague idéal

que je voyais bleuir dans le lointain, à l'horizon. Or, voici qu'un jour, en lisant, je crois, le *Magasin des Familles*, je vais tomber sur une page où était la description de la chartreuse de Valbonne et de la vie contemplative et silencieuse des Chartreux.

N'est-il pas vrai, lecteur, que je me monte la tête, et, m'échappant du pensionnat, par une belle après-midi, je pars, tout seul, éperdument, prenant, le long du Rhône la route du Pont-Saint-Esprit, car je savais que Valbonne n'en était pas éloignée.

"Tu iras, me dis-je, frapper à la porte du couvent; tu prieras, tu pleureras, jusqu'à ce qu'on veuille te recevoir; puis, une fois reçu, tu vas, comme un bienheureux, te promener tout le jour sous les arbres de la forêt, et, te plongeant dans l'amour de Dieu, tu te sanctifieras comme fit le bon saint Gent."

Ce souvenir de saint Gent, dont la légende me hantait, sur le coup m'arrêta.

"Et ta mère, me dis-je, à laquelle, misérable, tu n'as pas dit adieu, et qui, en apprenant que tu as disparu, va être au désespoir et, par monts et par vaux, te cherchera, la pauvre femme, en criant, désolée comme la mère de saint Gent!"

Et alors, tournant bride, le cœur gros, hésitant, je gagnai vers Maillane, autant dire pour embrasser, avant de fuir le monde, mes parents encore une fois; mais, à mesure que j'avais vers la maison paternelle, voilà pauvre petit, que mes projets de cénobite et mes frères résolutions fondaient dans l'émotion de mon amour filial comme un peloton de neige à un feu de cheminée; et lorsque, au seuil du Mas, j'arrivai sur le tard et que ma mère, étonnée de me voir tomber là me dit :

-- Mais pourquoi donc as-tu quitté le pensionnat avant d'être aux vacances?

-- Je languissais, fis-je en pleurant, tout honteux de ma fugue, et je ne veux plus y aller, chez ce gros monsieur Millet.

-- où l'on ne mange que des carottes!

Le lendemain, on me fit reconduire, par notre berger Rouquet, dans ma geôle abhorrée, en me promettant, cependant, de m'en libérer bientôt, après les vacances.

CHAPITRE VII

CHEZ M. DUPUY

Joseph Roumanille. Notre liaison. Les poètes du "Bouï-Abaïso".

-- L'épuration de notre langue. -- Anselme Mathieu. L'amour sur les toits. Les processions avignonaises. Celle des Pénitents Blancs.

-- Le sergent Monnier. L'achèvement des études.

Comme les chattes qui, souvent, changent leurs petits de place, ma mère, à la rentrée de cette année scolaire, m'amena chez M. Dupuy, Carpentrasien portant lunettes, qui tenait, lui aussi, un pensionnat à Avignon, au quartier du Pont-Troué. Mais, ici, pour mes goûts de provençaliste en herbe, j'eus, comme on dit, le museau dans le sac.

M. Dupuy était le frère de ce Charles Dupuy, mort député de la Drôme, auteur du *«Petit Papillon»*, un des morceaux délicats de notre anthologie provençale moderne. Lui, le cadet Dupuy, rimait aussi en provençal, mais ne s'en vantait pas, et il avait raison.

Voici que, quelque temps après, il nous arriva de Nyons un jeune professeur à fine barbe noire, qui était de Saint-Rémy. On l'appelait Joseph Roumanille. Comme nous étions pays, -- Mailane et Saint-Rémy sont du même canton, -- et que nos parents, tous cultivateurs, se connaissaient de longue date, nous fîmes bientôt liens. Néanmoins, j'ignorais que le Saint-Rémyen s'occupait, lui aussi, de poésie provençale.

Et, le dimanche, on nous menait, pour la messe et les vêpres, à l'église des Carmes. Là on nous faisait mettre derrière le maître-autel, dans les stalles du chœur, et, de nos voix jeunettes, nous y accompagnions les chantres du lutrin : parmi lesquels Denis Cassan, autre poète provençal, on ne peut plus populaire dans les veillées du quartier, et que nous voyions en surpris, avec son air falot, son flegme, sa tête chauve, entonner les antiennes et les hymnes. La rue où il demeurait porte, aujourd'hui, son nom.

Or, un dimanche, pendant que l'on chantait vêpres, il me vint dans l'idée de traduire en vers provençaux les *«Psaumes de la Pénitence»*, et, alors, en tapinois, dans mon livre entr'ouvert, j'écrivais à mesure, avec un bout de crayon, les quatrains de ma version :

_Que l'isop bagne ma caro,
Sarai pur : lavas-me l'eu
E vendrai pu blanc encaro
Que la tafo de la n'eu._

Mais M. Roumanille, qui était le surveillant, vint par derrière, saisit le papier où j'écrivais, le lit, puis le fit lire au prudent M. Dupuy, -- qui fut, paraît-il, d'avis de ne pas me contrarier; et, après vêpres, quand, autour des remparts d'Avignon, nous allions à la promenade, il m'interpella en ces termes :

-- De cette façon, mon petit Mistral, tu t'amuses à faire des vers provençaux?

-- Oui, quelquefois, lui répondis-je.

Et Roumanille, d'une voix sympathique et bien timbrée, me récita les Deux Agneaux :

_EntendŁs pas l agnŁu que bŁlo?
VŁs-lou que cour aprŁs l enfant...
Coume fan bŁn tout ø que fan!
E l innoucŁnci, ccnnme es bello!

Et puis, le _Petit Joseph_ :

_Lou paire es ana rebrounda
E, pŁr vendre lou jardinage,
La maire es anado au village,
E JejŁ rŁsto pŁr garda.

Et puis _Paulon_, et puis le _Pauvre_, et _Madeleine et Louissette_,
une vraie Øclosion de fleurs d avril, de fleurs de prØs, fleurs
annonciatrices du printemps fØlibrØen qui me ravirent de plaisir et
je m Øcriai :

-- Voilàl aube que mon âme attendait pour s Øveiller à la lumiŁre!

J avais bien, jusque-là lu à bâtons rompus un peu de provençal;
mais, ce qui m ennuyait, c Øtait de voir notre langue, chez les
Øcrivains modernes (à l exception de Jasmin et du marquis de Lafare
-- que je ne connaissais pas), employØe, en gØnØral, comme on eŁt dit
par dØrision. Et Roumanille, beau premier, dans le parler populaire
des Provençaux du jour, chantait, lui, dignement, sous une forme
simple et fraîche, tous les sentiments du coeur.

En consØquence, et nonobstant une diffØrence d âge d une douzaine
d annØes (Roumanille Øtait nØ en 1818), lui, heureux de trouver un
confident de sa Muse tout prØparØ pour le comprendre, moi,
tressaillant d entrer au sanctuaire de mon rØve, nous nous donnâmes
la main, tels que des fils du mØme Dieu, et nous liâmes amitiØ sous
une Øtoile si heureuse que, pendant un demi-siŁcle, nous avons marchØ
ensemble pour la mØme oeuvre ethnique, sans que notre affection ou
notre zŁle se soient ralentis jamais.

Roumanille avait donnØ ses premiers vers au _Boui-A basso_, un
journal provençal que Joseph DØsanat publiait àMarseule une fois par
semaine et qui, pour les trouvŁres de cette Øpoque-là fut un foyer
d exposition. Car la langue du terroir n a jamais manquØ d ouvriers;
et principalement au temps du _Boui-A basso_ (1841-1846), il y eut
devers Marseille un mouvement dialectal qui, n'aurait-il rien fait que
maintenir l usage d Øcrire en provençal, mØrite d Øtre saluØ.

De plus, nous devons reconnaître que des poŁtes populaires, tels que
le valeureux DØsanat de Tarascon, tels que Bellot, Chailan, BØnØdit
et Gelu, Gelu Øminemment, qui ont à leur maniŁre exprimØ la
gaillardise du gros rire marseillais, n ont pas ØtØ depuis, pour ces
sortes d atellanes, remplacØs ni dØpassØs. Et Camille Reybaud, un
poŁte de Carpentras, mais poŁte de noble allure, dans une grande
Øpître qu il envoyait àRoumanille, tout en dØsespØrant du sort du
provençal dØlaissØ par les imbØciles qui, disait-il :

_Laisent, pour imiter les messieurs de la ville, -- aux sages
pères-grands notre langue trop vile -- et nous font du français,
qu'ils estropient à fond, -- de tous les patois le plus affreux
peut-être.

Reybaud semblait pressentir la renaissance qui couvait; lorsqu'il
faisait cet appel aux rédacteurs du _Bouillabaisse_:

_Quittons-nous : mais avant de nous séparer, -- frères, contre
l'oubli songeons de nous défendre; -- tous ensemble faisons quelque
œuvre colossale, -- quelque tour de Babel en brique provençale; --
au sommet, en chantant, gravez ensuite votre nom, -- car vous autres,
amis, êtes dignes de renommée! -- Moi qui un grain d'encens étourdit
et enivre, -- qui chante pour chanter comme fait la cigale -- et qui
n'apporterais, pour votre monument, -- qu'une pincée de gravier et de
mauvais ciment, je creuserai pour ma muse un tombeau dans le sable;
-- et quand vous aurez fini votre œuvre impérissable, -- si, des
hauteurs de votre ciel si bleu, vous regardez en bas, frères, vous ne
me verrez plus_.

Seulement, imbus de cette idée fautive que le parler du peuple n'était
bon qu'à traiter des sujets bas ou drolatiques, ces messieurs
n'avaient cure ni de le nettoyer, ni de le réhabiliter.

Depuis Louis XIV, les traditions usitées pour écrire notre langue
s'étaient à peu près perdues. Les poètes méridionaux avaient, par
insouciance ou plutôt par ignorance, accepté la graphie de la langue
française. Et à ce système-là qui, n'étant pas fait pour lui,
disgraciait en plein notre joli parler, chacun ajoutait ensuite ses
fantaisies orthographiques à tel point que les dialectes de l'idiome
d'Occ, à force d'être défigurés par l'écriture, paraissaient
complètement étrangers les uns aux autres.

Roumanille, en lisant à la bibliothèque d'Avignon les manuscrits de
Saboly, fut frappé du bon effet que produisait notre langue,
orthographiée selon le génie national et d'après les usages de nos
vieux Troubadours. Il voulut bien, si jeune que je fusse, prendre mon
sentiment pour rendre au provençal son orthographe naturelle; et,
d'accord tous les deux sur le plan de réforme, on partit hardiment de
là pour muer ou changer de peau. Nous sentions instinctivement que,
pour l'œuvre inconnue qui nous attendait au loin, il nous fallait
un outil léger, un outil frais et moulu.

L'orthographe n'était pas tout. Par esprit d'imitation et par un
préjugé bourgeois qui, malheureusement, descend toujours davantage,
l'on s'était accoutumé à délaisser comme "grossiers" les mots les
plus grenus du parler provençal. Par suite, les poètes précurseurs
des romans, même ceux en renom, employaient communément, sans aucun
sens critique, les formes corrompues, bâardes, du patois franciscien
qui court les rues. Ayant donc Roumanille et moi, considérant qu'à tant
faire que d'écrire nos vers dans le langage du peuple, il fallait
mettre en lumière, il fallait faire valoir l'énergie, la franchise,
la richesse d'expression qui la caractérisent, nous convînmes

d'écarter la langue purement et telle qu'on la parle dans les milieux affranchis des influences extérieures. C'est ainsi que les Roumains, comme nous le contaient le poète Alexandri, lorsqu'ils voulurent relever leur langue nationale, que les classes bourgeoises avaient perdue ou corrompue, allèrent la rechercher dans les campagnes et les montagnes chez les paysans les moins cultivés.

Enfin, pour conformer le provençal écrit à la prononciation générale en Provence, on décida de supprimer quelques lettres finales ou étymologiques tombées en désuétude, telles que le S du pluriel, le T des participes, le R des infinitifs et le CH de quelques mots, tels que *_fach, dich, puech_*, etc.

Mais qu'on n'aille pas croire que ces innovations, bien qu'elles n'eussent de rapport qu'avec un cercle restreint des poètes "patois" comme on disait alors, se fussent introduites dans l'usage commun, sans combat ni résistance. D'Avignon à Marseille, tous ceux qui écrivaient ou rimaitaient dans la langue, contestés dans leur routine ou leur manière d'être, soudain se gendarmèrent contre les réformateurs. Une guerre de brochures et d'articles venimeux, entre les jeunes d'Avignon et nos contradicteurs, dura plus de vingt ans.

A Marseille, les amateurs de trivialités, les rimeurs à barbe blanche, les jaloux, les grognons, se réunissaient le soir dans l'arrière-boutique du bouquiniste Boy pour y gémir amèrement sur la suppression des S et aiguiser les armes contre les novateurs. Roumanille, vaillamment et toujours sur la brèche, lançait aux adversaires le feu grégeois que nous apprécions, un peu l'un, un peu l'autre, dans le creuset du Gai-Savoir. Et comme nous avions pour nous, outre les bonnes raisons, la foi, l'enthousiasme, l'entrain de la jeunesse, avec quelque autre chose, nous finîmes par rester, ainsi que vous verrez plus tard, maîtres du champ de bataille.

.....

Dans la cour, une après-midi, avec les camarades, nous jouions aux trois sauts, entra et s'avança dans notre groupe un nouveau pensionnaire aux fines jambes, le nez à Henri IV, le chapeau sur l'oreille, l'air quelque peu vieillot et dans la bouche un bout de cigare éteint. Et les mains dans les poches de sa veste arrondie, sans plus de façons que s'il était des nôtres :

-- Eh bien! dit-il, que faisons-nous? Voulez-vous que j'essaye, moi, un peu, aux trois sauts?

Et aussitôt, sans plus de gêne, le voilà qui prend sa course, et léger comme un chat, il dépasse peut-être d'environ trois mains ouvertes la marque du plus fort qui venait de sauter. Nous battîmes tous des mains et lui dîmes :

-- Collègue, d'où sors-tu comme cela?

-- Je sors, dit-il, de Châteauneuf, le pays du bon vin... Vous n'en

avez jamais ouï parler, de Châteauneuf, de Châteauneuf-du-Pape?

-- Si, et quel est ton nom?

-- Mon nom? Anselme Mathieu.

A ces mots, le compagnon plongea ses deux mains dans ses poches, et il les sortit pleines de vieux bouts de cigares que, de façon courtoise, souriante et aisée, il nous offrit à tour de rôle.

Nous qui, pour la plupart, n'avions jamais osé fumer (sinon, comme les enfants, quelques racines de mûrier), nous prîmes sur-le-champ en grande considération le nouveau qui faisait si largement les choses et qui, à ce qu'il montrait, devait connaître la haute vie.

C'est ainsi qu'avec Mathieu, le gentil auteur de la *Farandole*, nous fîmes connaissance au pensionnat Dupuy. Une fois, je le racontai à notre ami Daudet, qui aimait beaucoup Mathieu. Et cela lui plut tant que, dans son roman de Jack, il a mis à l'actif de son petit prince nêgre la susdite largesse des vieux bouts de cigare.

Avec Roumanille et Mathieu nous étions donc trois, _tres faciunt capitulum_, de ceux qui, un peu plus tard, devaient fonder le *Fœlibrige*. Mais le brave Mathieu (comment s'arrangeait-il?) on ne le voyait guère qu'à l'heure des repas ou de la récréation. Attendu qu'il avait l'air déjà un petit vieux, bien qu'il n'est pas beaucoup plus de seize ans, et qu'il était quelque peu en retard dans ses études, il s'était fait donner une chambre sous les tuiles, sous prétexte de pouvoir y travailler plus librement, et là dans sa soupenne, où l'on voyait, sur les murs, des images clouées et, sur des étagères, des figurines de Pradier, nudités en plâtre, tout le jour il rêvassait, fumait, faisait des vers et, la plupart du temps, accoudé sur sa fenêtre, regardait les gens passer dans la rue ou bien les passereaux apporter la becquée, dans leurs nids, à leurs petits. Puis il disait des gaudrioles à Mariette, la chambrière, envoyait des lognades à la demoiselle du maître et, lorsqu'il descendait nous voir, nous contait toutes sortes de fariboles de village.

Mais, où il ne riait pas, c'était lorsqu'il nous parlait de ses parchemins de noble.

-- Mes aïeux étaient marquis, disait-il d'une voix grave, marquis de Montredon. Lors de la Révolution, mon grand père quitta son titre ; et, après, se trouvant ruiné, il ne voulut plus le reprendre, parce qu'il ne pouvait plus le porter convenablement.

Il y eut toujours, du reste, dans la vie de Mathieu, quelque chose de romanesque, de noble. Quelquefois, il disparaissait, comme les chats lorsqu'ils vont à Rome. Nous le hélions :

-- Mathieu!

Point de Mathieu... Oø Øtait-il? Làhaut sur les toits, qui courait dans les tuiles, pour aller àdes rendez-vous qu il avait, nous racontait-il, avec une fillette belle comme le jour!

Voici qu au Pont-Trouø, qui Øtait notre quartier, le jour de la FØete-Dieu, nous regardions, comme d usage, passer la procession, et Mathieu me dit :

-- Frødøric, veux-tu que je te fasse connaître mon amante?

-- Volontiers.

-- Eh bien! dit-il, vois-tu? Quand passera la troupe des choristes, ennuagøes de blanc dans leurs voiles de tulle, tu remarqueras que toutes ont une fleur Øpingløe au milieu de la poitrine :

_Fleur au milan
Cherche galant_.

Mais tu en verras une, blonde comme un fil d or, qui aura la fleur sur le cåø :

_Fleur au cåø,
Galant trouvø._

-- Tiens, la voilà: c est elle!

-- C est ton amie?

-- Celle-làmøme.

-- Mon cher, c est un soleil! Mais comment t y es-tu pris pour faire la conquøete d une si fine demoiselle?

-- Je vais, dit-il, te le conter. C est la fille du confiseur qui est àla Carretterie. J y allais, de temps en temps, acheter des _boutons de guøetre_ (pastilles àla menthe) ou des _crottes de rat_ (påe de røglisse); si bien qu ayant fini par me familiariser avec l aimable petite et m Øtant fait connaître pour marquis de Montredon, un jour qu elle Øtait seule derriøre son comptoir, je lui dis :

"-- Belle fille, si je vous connaissais pour aussi peu sensøe que moi, je vous proposerais de faire une excursion...

"-- Oø?

"-- Dans la lune, røpondis-je.

"La fillette Øclata de rire et, moi, je continuai :

"-- Voici la combinaison : vous monterez, mignonne, sur la terrasse qui se trouve au haut de votre maison, àl heure que vous voudrez ou àcelle øø vous pourrez; et moi, qui mets mon coeur et ma fortune à

vos pieds, je viendrai tous les jours, là sous le ciel, vous conter
fleurette.

Et ainsi s'est passée la chose... Au haut de la maison de ma belle,
il y a, comme en beaucoup d'autres, une de ces plates-formes où l'on
fait sécher le linge. Je n'ai donc, chaque jour, qu'à monter sur les
toits et, de gouttière en gouttière, je vais trouver ma blondine, qui
y étend ou plie sa petite lessive ; et puis là les lèvres sur les
lèvres, la main pressant la main, toujours courtoisement, comme entre
dame et chevalier, nous sommes dans le paradis.

Voilà comme notre Anselme, futur «Flibre des Baisers», en étudiant à
l'aise le Bréviaire de l'Amour, passa tout doucement ses classes sur
les toitures d'Avignon.

A propos des processions, et avant de quitter la cité pontificale, il
faut dire un mot pourtant de ces pompes religieuses qui, dans notre
jeune temps, pendant toute une quinzaine, mettaient Avignon en émoi.
Notre-Dame-de-Dom qui est la métropole, et les quatre paroisses :
Saint-Agricol, Saint-Pierre, Saint-Didier, Saint-Symphorien,
rivalisaient à qui se montrerait plus belle.

Dès que le sacristain, agitant sa clochette, avait parcouru les rues
dans lesquelles, sous le dais, le bon Dieu devait passer, on
balayait, on arrosait, on apportait des rameaux verts et on attachait
les tentures. Les riches, à leurs balcons, étendaient leurs
tapisseries de soie brodée et damassée; les
pauvres, à leurs fenêtres, exhibaient leurs couvertures piquées à
petits carreaux, leurs couvre-pieds, leurs courtes-pointes. Au
portail Maillanais et dans les bas quartiers, on couvrait les murs de
draps de lit blancs, fleurant la lessive, et le pavé, d'une litière
de buis.

Ensuite s'élevaient, de distance en distance, les reposoirs
monumentaux, hauts comme des pyramides, chargés de candélabres et de
vases de fleurs. Les gens, devant leurs maisons, assis au frais sur
des chaises, attendaient le cortège, en mangeant des petits pâtés. La
jeunesse, les damoiseaux, les classes bourgeoise et artisanne, se
promenaient, se dandinaient, lorgnant les filles et leur jetant des
roses, sous les tentes des rues qu'embaumait, tout le long, la fumée
des encensoirs.

Lorsque enfin la procession, avec son suisse en tête, de rouge tout
vêtu, avec ses thories de vierges voilées de blanc, ses
congrégations, ses frères, ses moines, ses abbés, ses chœurs et ses
musiques, s'égrenait lentement au battement des tambours, vous
entendiez, au passage, le murmure des dévotes qui récitait leur
rosaire.

Puis, dans un grand silence, agenouillés ou inclinés, tous se
prosternaient à la fois, et, là-bas, sous une pluie de fleurs de
genêt blondes, l'officiant haussait le Saint-Sacrement splendide!

Mais ce qui frappait le plus, c'étaient les Pénitents, qui faisaient leurs sorties après le coucher du soleil, à la clarté des flambeaux. Les Pénitents Blancs, entre autres, lorsque, encapuchonnés de leurs capuces et cagoules, ils défilèrent pas à pas, comme des spectres, par la ville, portant à bras, les uns des tabernacles portatifs, les autres des reliquaires ou des bustes barbus, d'autres des brûle-parfums, ceux-ci un œil énorme dans un triangle, ceux-là un grand serpent entortillé autour d'un arbre, vous auriez dit la procession indienne de Brahma.

Contemporaines de la Ligue et même du Schisme d'Occident, ces confréries, en général, avaient pour chefs et dignitaires les premiers nobles d'Avignon, et Aubanel le grand frère, qui avait, toute sa vie, été Pénitent Blanc zélé, fut, à sa mort, enseveli dans son froc de confrère.

Nous avions, chez M. Dupuy, comme maître d'étude, un ancien sergent d'Afrique appelé M. Monnier, qui aurait bien été, nous disait-il, pénitent rouge, si une confrérie de cette couleur-là existait dans Avignon. Franc comme un vieux soldat, brusque et prompt à sacrer, il était, avec sa moustache et sa barbiche rousse, toujours, de pied en cap, ciré et astiqué.

Au Collège Royal, où nous apprenions l'histoire, il n'était jamais question de la politique du siècle. Mais le sergent Monnier, républicain enthousiaste, s'était, à cet égard, chargé de nous instruire. Pendant les récréations, il se promenait de long en large, tenant en main l'histoire de la Révolution. Et s'enflammant à la lecture, gesticulant, sacrant et pleurant d'enthousiasme :

"Que c'est beau! nous criait-il, que c'est beau! quels hommes! Camille Desmoulins, Mirabeau, Bailly, Vergniaud, Danton, Saint-Just, Boissy-d'Anglas! nous sommes des vermisseaux aujourd'hui, nom de Dieu, à côté des géants de la Convention nationale!"

-- "Quelque chose de beau, tes géants conventionnels!" lui répondait Roumanille, quand parfois il se trouvait là -- "des coupeurs de têtes! des traîneurs de crucifix! des monstres d'innocents, qui se mangeaient les uns les autres et que, lorsqu'il les voulut, Bonaparte acheta comme pourceaux en foire!"

Et ainsi, chaque fois, de se houspiller tous deux, jusqu'à ce que le bon Mathieu, avec quelque calembredaine, vint les réconcilier.

Bref, un jour poussant l'autre, ce fut dans ce milieu bonasse et familial qu'au mois d'août de l'année 1847 je terminai mes études. Roumanille, pour accroître ses petits émoluments était entré comme prote à l'imprimerie Seguin; et, grâce à cet emploi, il imprimait à peu de frais, son premier recueil de vers, les *«Pâquerettes»*, dont il nous régala d'obligeamment, lorsqu'il en voyait les épreuves; et gai comme un poulain, comme un jeune poulain qu'on élargit et met au vert, je m'en revins à notre Mas.

COMMENT JE PASSAI BACHELIER

Le voyage de Nîmes. -- Le Petit Saint-Jean. -- Les jardiniers. -- Le Remontrant. -- L'explication du baccalauréat. -- Le retour aux champs. -- Les camarades du village. -- Les veillées. -- Les notaires de Mailiane. -- L'oncle Jérôme.

-- Eh bien, me dit mon père, cette fois, as-tu achevé?

-- J'ai achevé, répondis-je; seulement... il faudra que j'aille à Nîmes pour passer bachelier, un pas assez difficile qui ne me laisse pas sans quelque appréhension.

-- Marche, marche : nous autres, quand nous étions soldats, au siège de Figuières, nous en avons passé, mon fils, de plus mauvais.

Je me préparai donc pour le voyage de Nîmes, où, en ce temps, se faisaient les bacheliers. Ma mère me plia deux chemises repassées, avec mon habit des dimanches, dans un mouchoir à carreaux, piqué de quatre épingles, bien proprement. Mon père me donna, dans un petit sachet de toile, cent cinquante francs d'écus, en me disant :

-- Au moins prends garde de ne pas les perdre, ni de ne pas les gaspiller.

Et je partis du Mas pour la ville de Nîmes, mon petit paquet sous le bras, le chapeau sur l'oreille, un bâton de vigne à la main.

Quand j'arrivai à Nîmes je rencontrai un gros d'écoliers des environs qui venaient comme moi passer leur baccalauréat. Ils étaient, pour la plupart, accompagnés de leurs parents, beaux messieurs et belles dames, avec les poches pleines de recommandations : l'un avait une lettre pour le recteur, un autre pour l'inspecteur, un autre pour le préfet, celui-là pour le grand-vicaire, et tous se rengorgeaient et faisaient sonner le talon, avec un petit air de dire : "Nous sommes sûrs de notre affaire."

Moi, petit campagnard, je n'étais pas plus gros qu'un pois, car je ne connaissais absolument personne; et tout mon recours, pauvre, était de dire à part quelque père à saint Baudile, qui est le patron de Nîmes (j'avais, étant enfant, porté son cordon votif), pour qu'il mît dans le cœur des examinateurs un peu de bonté pour moi.

On nous enferma à l'Hôtel de Ville, dans une grande salle nue, et là un vieux professeur nous dicta, d'un ton nasillard, une version latine, après quoi, humant une prise, il nous dit :

-- Messieurs, vous avez une heure pour traduire en français la dictée que je vous ai faite... Maintenant, débrouillez-vous.

Et, dare-dare pleins d'ardeur, nous nous mîmes à l'œuvre; à coups de dictionnaire, le grimoire latin fut épluché; puis à l'heure sonnante, notre vieux priseur de tabac ramassa les versions de tous et nous

ouvrit la porte en disant :

-- A demain!

Ce fut la première épreuve.

Messieurs les écoliers se dispersèrent par la ville et je me trouvai seul, avec mon petit paquet et mon bâton de vigne en main, sur le pavé de Nîmes, à bayer autour des Arènes et de la Maison-Carrée.

"Il faut pourtant, me dis-je, penser à se loger", et je me mis en quête d'une auberge pas trop chère, mais néanmoins sortable; et, comme j'avais le temps, je fis dix fois peut-être, en guignant les enseignes, le tour de la ville de Nîmes. Mais les hôtels, avec leurs larbins en habit noir, qui, de cinquante pas, avalent l'air de me toiser, et les salamalecs et façons du grand monde, tout cela me tenait en crainte.

Comme je passais au faubourg, j'aperçus une enseigne avec cette inscription : _Au Petit Saint-Jean_.

Ce _Petit Saint-Jean_ me remplit d'aise. Il me sembla soudain être en pays de connaissance. Saint-Jean est, en effet, un saint qui paraît de chez nous. Saint Jean amène la moisson, nous avons les feux de Saint-Jean, il y a l'herbe de Saint-Jean, les pommes de Saint-Jean... Et j'entrai au _Petit Saint-Jean_... J'avais deviné juste.

Dans la cour de l'auberge, il y avait des charrettes bâchées, des camions d'hôtels et des groupes de Provençales qui babillaient et riaient. Je me glissai dans la salle et m'assis à table.

La salle était déjà pleine, et la grande table aussi, rien que des jardiniers : maraîchers de Saint-Rémy, de Château-Renard, de Barbentane, qui se connaissaient tous, car ils venaient au marché une fois par semaine. Et de quoi parlait-on? Rien que du jardinage.

-- O Bénézet, combien as-tu vendu tes aubergines?

-- Mon cher, je n'ai pas réussi : il y en avait abondance : j'ai dû les laisser à vil prix.

-- Et la graine de porreau, qu'en dit-on?

-- Elle se vendra, paraît-il; il court des bruits de guerre et l'on m'a assuré qu'on en faisait de la poudre.

-- Et les haricots "quarantains"?

-- Ils ont claqué.

-- Et les oignons?

-- Enlevés sur place.

-- Et les courges?

-- Il faudra les donner aux cochons.

-- Et les melons, les carottes, les cøleris, les pommes de terre?

Bref, une heure de temps, ce fut un brouhaha, rien que sur le jardinage.

Moi, je vidais mon assiette et je ne soufflais mot.

Lorsqu'ils eurent tout dit, mon vis-à-vis me fit :

-- Et vous, jeune homme, si il n'y a pas indiscrøtion, Êtes-vous dans le jardinage? Vous n'en avez pas l'air.

-- Moi, non... je suis venu à Nîmes, røpondis-je timidement, pour passer bachelier.

-- Bachelier! Batelier! fit toute la tabløe. Comment a-t-il dit çà?

-- Eh! oui, hasarda l'un d'eux, je crois qu'il a dit "batelier" : il doit Être venu, oui, c'est cela, pour passer le bac!... Pourtant il n'y a pas de Rhône à Nîmes!

-- Allons donc, tu as mal compris, fit un autre, ne vois-tu pas que c'est un conscrit, qui vient passer à la "batterie"?

Je me mis à rire, et, prenant la parole, j'expliquai de mon mieux ce que c'øtait qu'un _bachelier_.

-- Quand nous sortons des øcoles, leur dis-je, que nos maîtres nous ont appris... tout : le français, le latin, le grec, l'histoire, la rhøtorique, les mathømatiques, la physique, la chimie, l'astronomie, la philosophie, que sais-je? tout ce que vous pouvez vous imaginer, alors on nous envoie à Nîmes, ø des messieurs trŁs savants nous font subir un examen...

-- Oui! comme quand nous allions, nous autres, au catøchisme, et qu'on nous demandait : _Êtes-vous chrøtien_?

-- C'est cela. Ces savants nous questionnent sur toutes sortes de mystŁres qu'il y a dans les livres; et, si nous røpondons bien, ils nous nomment bacheliers, grŁce à quoi nous pouvons Être notaires, mødecins, avocats, contrøleurs, juges, sous-prøfets, tout ce que nous voudrez.

-- Et si vous røpondez mal?

-- Ils nous renvoient au "banc des œnes"... On a fait aujourd'hui, parmi nous, le premier triage; mais c'est demain matin que nous passerons à l'øtamine.

-- Oh! coquin de bon sort! cria toute la tabl e, nous voudrions bien y être, pour voir si vous passerez ou si vous resterez au trou... Et que va-t-on vous demander, par exemple, voyons?

-- Eh bien! on nous demandera, je suppose, les dates de toutes les batailles qui se sont livrées dans le monde depuis que les hommes se battent : les batailles des Juifs, les batailles des Grecs, les batailles des Romains, celles des Sarrasins, des Allemands, des Espagnols, des Français, des Anglais, des Polonais et des Hongrois... Non seulement les batailles, mais encore les noms des généraux qui commandaient, les noms des rois, des reines, de tous leurs ministres, de tous leurs enfants et même de leurs b ards!

-- Oh! tonnerre de nom de nom ! mais quel intérêt y a-t-il à vous faire rappeler tout ce qui s'est passé du temps et depuis le temps que saint Joseph  tait garçon? Il ne semble pas possible que des hommes pareils s'occupent de telles v tilles! On voit bien l qu ils n'ont pas autre chose à faire. Si leur fallait, comme nous, aller tous les matins retourner la terre à la b che, je ne crois pas qu'ils s'amussent à parler des Sarrasins ou des b ards du roi Hérode... Mais allons, continuez...

-- Non seulement les noms des rois, mais encore les noms de toutes les nations, de toutes les contrées, de toutes les montagnes et de toutes les rivières... et, à propos des rivières, il faut dire d'où elles sortent et où elles vont se jeter.

-- Que je vous interrompe, dit le Remontrant, un jardinier de Château-Renard qui parlait du gosier, ils doivent donc vous demander d'où sourd la Fontaine de Vaucluse? En voilà une d'eau! On conte qu'elle a sept branches, qui, toutes, portent bateau. Je me suis laiss  dire qu'un berger dans le gouffre d'où elle sort de terre, laissa tomber son b on, et qu'on le retrouva à sept bonnes lieues de là dans une source de Saint Rémy... Est-ce vrai ou non?

-- Tout ça peut-être... Ensuite, il nous faut savoir les noms de toutes les mers qu'il y a sous la "chape du soleil".

-- Pardon, si je vous interromps! dit encore le Remontrant. Savez-vous comment il se fait que la mer soit salée?

-- Parce qu'elle contient du sulfate de magnésie, du chlorure...

-- Oh! que non! un poissonnier -- tenez, qui était du Martigue, -- m'assura que a venait des b iments chargés de sel qui y ont fait naufrage depuis tant et tant d'ann es!

-- Si ça vous plaît, à moi aussi... On nous demande comment se forme la rosée, la pluie, la gelée blanche, l'orage, le tonnerre...

-- Pardon, si je vous interromps! reprit le Remontrant; pour la pluie, nous savons bien que les nuages, dans des outres, vont la

chercher à la mer. Mais, la foudre, est-ce vrai qu'elle est ronde comme un panier?

-- Cela dépend, lui répondis-je. On nous demande aussi l'origine du vent, et ce qu'il fait de chemin à l'heure, à la minute, à la seconde...

-- Que je vous interrompe! fit encore le Remontrant, vous devez donc savoir, jeune homme, d'où sort le mistral? J'ai toujours entendu dire qu'il sortait d'un rocher troué et que, si on bouchait le trou, il ne soufflerait jamais plus, le sacré mangeur de fange! C'en serait une, celle-là d'invention!

-- Le gouvernement s'y oppose, dit un Barbentanais; si n'était le mistral, la Provence serait le jardin de la France! Et qui nous tiendrait? Nous serions trop riches.

Je repris:

-- On nous interroge sur le règne animal, sur les oiseaux, sur les poissons, jusque sur les dragons.

-- Attendez, attendez, cria le Remontrant, les mains levées, et la Tarasque? n'en parlent-ils pas, les livres? Certains prétendent que ce n'est qu'une fable; pourtant j'ai vu sa tanière, moi, à Tarascon, derrière le Château, le long du Rhône. On sait d'ailleurs parfaitement qu'elle est enterrée sous la Croix-Couverte.

Et je repris pour en finir:

-- On nous questionne, bref, sur le nombre, la grosseur et la distance des étoiles, combien de milliers de lieues s'éparent la terre du soleil.

-- Celle-là ne passe pas, cria le Palamard de Noves, qui est-ce qui va là-haut pour mesurer les lieues? Vous ne voyez donc pas que les savants se moquent de nous: qu'ils voudraient nous faire accroire que les pigeonneaux têtent? Une jolie science que de vouloir compter les lieues du soleil à la lune: qu'est-ce que cela peut bien nous faire? Ah! si vous me parliez de connaître la lune pour semer le choléra, ou bien d'ôter les poux des flûtes ou de guérir le mal des porcs, je vous dirais: voilà une science, mais tout ce que nous conte ce garçon, c'est des fariboles.

-- Tais-toi donc, va, gros bouc, cria toute la bande, ce jeune d'égourdi en a plus oublié peut-être que tout ce que tu peux savoir... C'est égal, mes amis, il faut une fameuse tête pour pouvoir y serrer tout ce qu'il nous a dit!

-- Pauvre petit, disaient de moi les jeunes filles, regardez comme il est pâlot! On voit bien que la lecture, allez, ça ne fait pas du bien. Si il avait passé son temps à la queue de la charrue, il aurait assurément plus de couleur que ça... Puis, à quoi sert d'en savoir

tant?

-- Moi, fit alors le Rond, je n'ai rien, en fait d'écologie, qu'à celle de M. Bœta! Je ne sais ni A ni B. Mais je vous certifie que si il m'avait fallu faire entrer dans le "coco" la cent milleième part de ce qu'on leur demande pour passer bachelier, on aurait pu, voyez-vous, prendre la mailloche et les coins et me taper sur la caboche. Inutile! les coins se seraient épointés.

-- Eh bien! les camarades, conclut le Remontrant, savez-vous ce qu'il faut faire? Quand nous allons à quelque fête, où l'on fait courir les taureaux, soit qu'il y ait de belles luttes il nous arrive souvent de rester un jour de plus pour voir qui enlèvera le prix ou la cocarde... Nous sommes à Nîmes : voilà un gars de Maillane qui, demain matin, va passer bachelier. Au lieu de partir ce soir, messieurs, couchons à Nîmes et demain nous saurons au moins si notre Maillanais a passé bachelier.

-- Ça va! dirent les autres, de toutes les façons la journée est perdue : allons, il faut voir la fin.

Le lendemain matin, le cœur passablement ému, je retournai à l'Hôtel de Ville avec tous les candidats qui devaient se présenter. Mais déjà pas mal d'entre eux n'étaient pas si fiers que la veille. Dans une grande salle devant une grande table chargée d'écritoires, de papiers et de livres, il y avait, assis gravement sur leurs chaises, cinq professeurs, en robes jaunes, cinq fameux professeurs venus exprès de Montpellier avec le chaperon bordé d'hermine sur l'épaule et la toque sur la tête. C'était la Faculté des Lettres, et voyez le hasard : un d'eux était M. Saint-René Taillandier, qui devait quelques ans après devenir le patron, le chaleureux patron de notre langue provençale. Mais à cette époque, nous ne nous connaissions pas et l'illustre professeur ne se doutait certes pas que le petit campagnard qui bredouillait devant lui deviendrait quelque jour un de ses bons amis.

Je jouai de bonheur : je fus reçu, et je m'en allai par la ville, comme porté par les anges. Mais, comme il faisait chaud, je me rappelle que j'avais soif; et, en passant devant les cafés, avec ma houssine en l'air, je pantelais de voir, blanchissante dans les verres, la bonne bière écumeuse. Mais j'étais si craintif et si novice dans la vie, que je n'avais jamais mis les pieds dans un café, et je n'osais pas y entrer!

Que faisais-je pour lors? je parcourais les rues de Nîmes, flambant, resplendissant, si bien que tous me regardaient et que d'aucuns, m'écume, disaient :

-- Celui-là est bachelier!

Et quand je rencontrai une borne fontaine, je m'abreuvais à son eau fraîche et le roi de Paris n'était pas mon cousin.

Mais le plus beau, ensuite, fut au Petit Saint-Jean. Nos braves

jardiniers m attendaient impatients, et me voyant venir, rayonnant à fondre les brumes, ils s'écroulèrent :

-- Il a passé!

Les hommes, les femmes, les filles, tout le monde sortit, et en veux-tu des embrassades et des poignées de main! On eût dit que la manne venait de leur tomber.

Alors, le Remontrant (celui qui parlait du gosier) demanda la parole. Ses yeux étaient humides et il dit :

-- Maillanais, allez, nous sommes bien contents! vous leur avez fait voir, à ces petits messieurs, que de la terre, il ne sort pas que des fourmis, il en sort aussi des hommes. Allons, petites, en avant et un tour de farandole.

Et nous nous primes par les mains et, dans la cour du _Petit Saint-Jean_, un bon moment nous farandolâmes. Puis on s'en fut dîner, nous mangeâmes une brandade, on but et on chanta jusqu'à l'heure du départ.

Il y a de cela cinquante-huit ans passés. Toutes les fois que je vais à Nîmes et que je vois de loin l'enseigne du _Petit Saint-Jean_, ce moment de ma jeunesse reparaît à mes yeux dans toute sa clarté -- et je pense avec plaisir à ces braves gens qui, pour la première fois, me firent connaître la bonhomie du peuple et la popularité.

Enfin me voilà libre dans mon Mas paternel et dans ma belle plaine de froment et de fruits, à la vue pacifique de mes Alpilles bleues, avec leur Caume au loin, leurs Calancs, leurs Baux, leurs Mourres, si connus, si familiers, le Rocher-Trou, le Monceau-de-Ble, le Mamelon-Bâi, la Grosse-Femme! me voilà libre de revoir, quand venait le dimanche, ces compagnons de mon jeune âge si regrettés, si enviés, quand j'étais dans la geôle. Avec quel plaisir, quels enthousiasmes, en nous promenant farauds, sur le cours, après l'épreuve, nous nous contions ce qui nous était arrivé, depuis qu'on ne s'était vu : Raphaël à la course des hommes avait remporté le prix; Noël avait enlevé la cocarde à un taureau; Gion, à la charrette qu'on fait courir à la Saint-Eloi avait mis la plus belle des mules de Maillane; Tanin s'était loué pour le mois de semailles au grand Mas Merlata et Paulet avait riboté, pendant trois jours et trois nuits, à la foire de Beaucaire.

Et tous avaient ensuite (pour le moins) une amie, ou, pour mieux dire, une promise, avec laquelle ils coquetaient depuis leur première communion. Quelques-uns même avaient l'entrée, c'est-à-dire, le droit d'aller, le dimanche au soir faire un brin de veillée à la maison de leur belle.

Moi qui avais dépassé mes sept années d'école, j'étais hâlé! le seul à garder les manteaux, et, quand nous rencontrions les volées de fillettes qui, se tenant par le bras, nous barraient la rue, je

remarquai qu'avec moi elles n'étaient pas à l'aise comme avec les camarades. Elles et eux, se comprenant sur la moindre des choses, faisaient leurs gognettes de rien; mais moi j'étais pour elles devenu un "monsieur" et si à une d'elles j'avais conté fleurette, elle n'est à coup sûr pas voulu croire à mes paroles.

De plus, ces gars, élevés dans un cercle d'idées toutes primaires, avaient des admirations toujours renouvelées pour des choses qui moi ne disaient que peu ou rien : par exemple, une emblavure qui avait décuplé ou rendu douze pour un, un haquet dont les roues battaient ferme sur l'essieu, un mulet qui tirait fort, une charrette bien chargée, ou un fumier bien empilé.

Et alors je me rabattais, l'hiver, sur les veillées où j'eus l'occasion ainsi d'écouter nos derniers conteurs : entre autres le Bramaire, un ancien grenadier de l'armée d'Italie, qui mangeait toutes vivantes les cigales et les rainettes, si bien que ces bestioles lui chantaient dans le ventre. Il me semble l'entendre, lorsqu'il voulait réveiller les auditeurs qui sommeillaient :

-- Cric! -- Crac!
-- De la m... dans ton sac,
Du butin dans le mien!_

un souvenir de la caserne ou du temps où, en campagne, on était campé sous la tente.

Un autre qui en savait, des sornettes, à ne plus finir, c'était le vieux Døvot auquel je suis heureux de payer ici ma dette car, si simple qu'elle fût, je lui dois la donnée de mon poème de _Nerto_. Et à propos de ces veillées, nous allons en toucher un mot. Aujourd'hui dans nos villages, les paysans, après souper, vont au café faire leur partie de billard, de manille ou d'un jeu de cartes quelconque, et, des veillées anciennes, c'est à peine s'il en reste une espèce de semblant chez quelques artisans qui travaillent à la lampe, tels que les menuisiers ou bien les cordonniers.

Mais en ce temps, la mode de ces réunions joyeuses était loin d'être perdue : et elles se tenaient en général dans les étables ou dans les bergeries, parce que là avec le bétail, on se trouvait plus chaudement. L'usage était que chaque veilleur ou habitué de la veillée fournît la chandelle à son tour, et il fallait que la chandelle durât deux soirées, de sorte que, quand les assistants la voyaient à moitié usée, ils se levaient et allaient au lit.

Seulement pour que la chandelle s'usât moins rapidement, on mettait sur le lumignon, savez-vous quoi? un grain de sel; on la posait debout sur le fond d'une portoire ou d'un cuvier renversé, et les femmes qui filaient ou qui berçaient leurs petits (car les mères apportaient les berceaux à la veillée) avec leurs hommes et leurs enfants s'asseyaient tout autour, sur la litière ou sur des billots. Lorsqu'il n'y avait pas de sièges, les fileuses, une devant l'autre,

la quenouille au câØ (quenouille de roseau renflØe et coiffØe de chanvre), tournaient lentement autour du veilloir, afin d'Øclairer leur fil, et l'on y disait des contes, interrompus souvent par un Øbrouement des bestiaux, un bØelement ou un braiment. Parmi ces contes de veillØe, celui que je vais vous dire se rØpØtait frØquemment, parce qu'un de mes oncles, le bon M. JØrØme, y avait jouØ un rØle et que c'Øtait un conte vrai.

Vers 1820 ou 25, peu importe la date, à Maillane mourut un certain Claudillon; et comme il n'avait pas d'enfants, sa maison resta close pendant cinq ou six mois. Pourtant un locataire à la fin vint l'habiter et les fenØtres se rouvrirent.

Mais, quelques jours aprØs, il courut dans Maillane une rumeur Øtrange : la maison de Claudillon Øtait hantØe. Le nouvel habitant et sa femme entendaient ravauder et far-fouiller toute la nuit : un bruit particulier, comme si on remuait du papier, du parchemin. DØs qu'on allumait la lampe, on n'entendait plus rien; et dØs qu'on l'Øteignait, recommençait de plus belle le froissement mystØrieux. Ils eurent beau, les locataires, fureter, virer, tourner dans tous les coins de la maison, nettoyer le buffet, regarder sous le lit, sous l'escalier, sous les planches de l'Øvier, ils ne virent rien qui pØt expliquer peu ou prou le remuement nocturne, et ce bruit tous les jours renaissait dans la nuit; à ce point vous dirai-je que ces gens prirent peur et dØmØnagØrent en disant aux voisins : "Y couche qui voudra, dans la maison de Claudillon : les revenants la hantent." Et ils partirent.

Les voisins assez effrayØs voulurent voir aussi ce qui se passait là et les plus courageux, armØs de fourches et de fusils, vinrent tour à tour coucher dans la maison de Claudillon. Mais sitØ la lampe Øteinte, le maudit remuement avait lieu de nouveau; les parchemins se maniaient -- et on ne pouvait jamais voir d'oØ provenait le bruit.

Les veilleurs, en se signant, disaient bien les paroles qu'on adresse aux revenants pour les exorciser :

-- _Si tu es bonne âme, parle-moi!

-- Si tu es mauvaise, disparais!_

Cela ne leur faisait pas plus qu'une pâØe de son aux chats, et le bruit s'entendait toujours la mØme chose ; et au four, au moulin, aux lavoirs à la veillØe, on ne parlait que des revenants.

-- Si l'on pouvait, disaient les gens, savoir qui est-ce qui revient, en faisant prier pour elle, la pauvre âme, bien sØr, entrerait en repos.

-- Eh! fit la grosse Alarde, qui voulez-vous que ce soit? ce ne peut Øtre que Claudillon... Le pauvre Claudillon, n'ayant pas laissØ d'enfants, n'aura pas eu de service, et l'âme du dØfunt certainement doit Øtre en peine.

-- C est cela, conclut-on, Claudillon doit Être en peine.

Et aussitôt les femmes, entre voisines et liard à liard ramassèrent de quoi faire dire une messe au pauvre Claudillon. Le prêtre dit la messe ; il fit pour Claudillon les prières voulues, et quelques Maillanais de bonne volonté retournèrent voir, la nuit, si il y avait toujours hantise.

Hantise de plus en plus : c'était un remuement de papiers, de parchemins, qui faisait dresser les cheveux! et chacun ajoutait la sienne : au haut de l'escalier on avait trouvé une botte, une botte toute cirée : d'autres avaient aperçu, par le trou de l'œvier, un spectre entouré de flammes qui descendait de la cheminée ! Isabeau la boisselière conta que le matin, en faisant la chasse aux puces, elle trouvait sur son corps des bleus -- qui sont des pinçons des morts; et Nanon de la Veuve assurait que, la nuit, on l'avait tirée par les pieds.

Les hommes, le dimanche, près du puits de la Place, s'entretenaient tous de la chose et disaient:

-- Claudillon, le pauvre Claudillon, était pourtant un brave homme : il n'est pas croyable que ce soit lui.

-- Mais alors qui serait-ce?

Le grand Charles, un pince-sans-rire que tout le monde respectait, car il les dominait tous, autant par la stature de son corps de géant, que par l'aplomb de sa parole, dit après avoir toussé :

-- N'est-ce pas clair? Du moment qu'on remue des papiers, ce doit Être des notaires.

Tout le monde s'écria :

-- Le grand Charles a raison, ce doit Être des notaires puisqu'ils remuent des papiers : -- et tenez, ajouta le vieux Maître Ferrut, je m'en souviens maintenant, cette maison s'était vendue, dans ma jeunesse, au tribunal; elle venait d'un héritage où l'on avait plaqué, vingt ans peut-Être, à Tarascon; et tant grattèrent les notaires, les avocats, les procureurs, que ma, foi, tout se mangea... Parbleu, ces gens doivent brûler comme des chaufferettes; et rien d'étonnant qu'ils reviennent fureter dans les actes et les écrits qu'ils ont passés.

-- Ce sont des notaires! ce sont des notaires! L'on n'entendait plus que cela dans les rues de Maillane. Les Maillanais n'en dormaient plus et, lorsqu'ils en parlaient, en avaient la chair de poule.

-- Ha! nous le verrons bien, si ce sont des notaires! dit flegmatiquement M. Jôrôme le moulinier de soie.

Feu mon oncle Jôrôme avait servi dans les Dragons où il fut

brigadier, au temps de Bonaparte, et il portait fièrement au haut du nez, la glorieuse balafre d'un beau coup de bancal qu'un hussard allemand, à la bataille d'Austerlitz, ne lui donna pas pour rire. Acculé près d'un mur, il se défendit seul contre vingt cavaliers qui le sabraient, jusqu'à ce qu'il tombât, la face coupée en deux par un revers de lame. Ce fait lui avait valu une pension de sept sous par jour, dont il avait tout juste pour le tabac qu'il prisait.

Il était, cet oncle Jérôme, le plus fameux chasseur à la pipée que j'aie connu. Peu lui importaient les affaires, la famille, le négoce : quand venait la saison, tous les matins, il partait en chasse. Sa pincette dans une main, portant sur les épaules la grande cage de verdure sous laquelle il se cachait, lorsqu'il traversait des chaumes, on aurait dit un arbre en marche. Et il ne revenait jamais sans avoir attrapé trois ou quatre douzaines de culs-blancs ronds de graisse, dont il se régala avec M. Chabert, ancien chirurgien de l'armée d'Espagne, qui avait vu Madrid avec le roi Joseph. On débouchait alors le vin de Frigolet et, nargue du souci, ils buvaient à la santé des Espagnoles et des Hongroises.

Mais bref, M. Jérôme chargea ses pistolets et, tranquille comme quand il allait à la pipée, il vint, à la nuit close, se blottir dans la maison du pauvre Claudillon. Muni d'une lanterne sourde, qu'il recouvrit de son manteau, il s'étendit là sur deux chaises, attendant que les "notaires" remuassent leurs papiers.

Tout à coup, frou-frou! cra-cra! voilà les papiers qui se froissent, et que voit-il? deux rats, deux gros rats qui s'enfuient là-haut sous la soupente.

Car dans cette maison, comme on en voit dans beaucoup d'autres, il y avait, pour recouvrir l'escalier, une soupente.

M. Jérôme monta sur une chaise, et sur le plancher du réduit trouva tout bonnement des feuilles de vigne sèches.

Le pauvre Claudillon, avant que de mourir, avait, paraît-il, rentré ses raisins et les avait étendus sur les ais de la soupente, en un lit de feuilles de vigne. Lorsqu'il fut mort, les rats mangèrent les raisins et, les raisins finis, ces lurons, toutes les nuits, venaient fureter sous les feuilles, pour y ronger les grains qu'il pouvait y avoir encore.

Mon oncle enleva les feuilles et s'en revint coucher. Le lendemain matin, lorsqu'il alla sur la place :

-- Eh bien! monsieur Jérôme, lui dirent les paysans, vous avez l'air quelque peu pâle! les notaires sont revenus?

M. Jérôme répondit :

-- Vos notaires, c'était un couple de rats qui remuaient des feuilles au-dessus de la soupente, des feuilles de vigne sèches.

Un immense Øclat de rire prit les bons Maillanais; et, depuis ce jour-là les gens de mon village n ont plus cru aux revenants.

CHAPITRE IX

LA RÉPUBLIQUE DE 1848

La vieille Riquelle. -- Mon pŁre nous raconte l ancienne RØvolution.
-- La dØesse Raison. -- Le pŁre du banquier Millaud. -- Les rØpublicains de Provence. -- Le Thym. -- Le carnaval. -- Les remontrances paternelles. -- M. Durand-Maillane. -- Les machines agricoles. -- Les moissons d autrefois. -- Les trois beaux moissonneurs.

Cet hiver-là les gens Øtant unis, tranquilles et contents, car les rØcoltes ne se vendaient pas trop mal et l on ne parlait plus, grâce à Dieu, de politique, il s Øtait organisØ, dans notre pays de Maillane, en maniŁre d amusement, des reprØsentations de tragØdies et de comØdies; et je l ai dØjà dit, avec toute l ardeur de mes dix-sept ans, j y jouais mon petit rØle. Mais sur ces entrefaites, vers la fin de fØvrier, adieu la paix bØnie! Øclata la RØvolution de 1848.

A l entrØe du village, dans une maisonnette de pisØ, dont une treille ombrageait la porte, demeurait à cette Øpoque une bonne vieille femme qu on appelait Riquelle. HabillØe à la mode des ArlØsiennes d autrefois, elle portait une grande coiffe aplatie sur la tØte et sur cette coiffe un chapeau à larges bords, plat et en feutre noir. De plus, un bandeau de gaze, espŁce de voilette blonde attachØe sous le menton, lui encadrait les joues. Elle vivait de sa quenouille et de ses quelques coins de terre. Mais proprette, soignØe et discrète en paroles, on voyait qu elle avait dØtre jadis une ØlØgante.

Lorsque à sept ou huit ans, avec mon sachet sur le dos, je venais à l Øcole, je passais tous les jours devant la maison de Riquelle; et la vieille qui filait, assise vers sa porte, sur son petit banc de pierre, m appelait et me disait :

-- N avez-vous point, à votre Mas, des pommes rouges?

-- Je ne sais pas, lui rØpondais-je.

-- Quand tu viendras encore, mignon, apporte-m en quelque une.

Et j oubliais toujours de faire la commission, et toujours dame Riquelle, en me voyant passer, me parlait de ces pommes, si bien qu à la fin je dis à mon pŁre :

-- Il y a la vieille Riquelle qui toujours me demande de lui porter des _pommes rouges_.

-- La sacrØe vieille masque! me grommela mon pŁre, lorsqu elle t en parlera encore, dis-lui : "Elles ne sont pas mØres, ni à prØsent, ni

de longtemps."

Et ensuite quand la vieille me réclama ses pommes rouges :

-- Mon père, lui criai-je, m'a dit qu'elles n' taient pas m res, ni à pr sent, ni de longtemps.

Et Riquelle, à partir de là ne me parla plus de ses pommes.

Mais le lendemain du jour où l'on connut dans nos campagnes les journées de f vrier et la proclamation de la République,   Paris, en venant au village pour savoir les nouvelles, la première personne que je vis en arrivant fut la dame Riquelle. Et debout sur son seuil, requinqu e, animée, avec une topaze qui scintillait à son doigt, elle me dit :

-- Les pommes rouges sont donc m res cette fois! on dit qu'on va planter les arbres de la libert ? Nous allons en manger, mignon, de ces bonnes pommes du paradis terrestre...

O sainte Marianne, moi qui croyais ne plus te voir! Fr d ric, mon enfant, fais-toi républicain!

-- Mais lui dis-je, Riquelle, la belle bague que vous avez!

-- Ha! fit-elle, tu peux le dire, qu'elle est belle, cette bague ! Tiens, je ne l'avais plus mise depuis que Bonaparte  tait parti pour l' le d'Elbe... C'est un ami que nous avons, un ami de la famille, qui me l'avait donn e, dans le temps (ah! quel temps) où nous dansions la Carmagnole...

Et, se prenant les jupes comme pour faire un pas de danse, la vieille dans sa maison rentra en crevant de rire.

Mais, de retour au Mas, je racontai, tout en soupant, les nouvelles de Paris, et puis, comme en riant je rapportais le propos de la vieille Riquelle, mon père gravement prit la parole et dit :

-- La République, je l'ai vue une fois. Il est  souhaiter que celle-ci ne fasse pas des choses atroces comme l'autre. On tua Louis XVI et la reine son épouse : et de belles princesses, des prêtres, des religieuses, de braves gens de toutes sortes, on en fit mourir en France, qui sait combien? Les autres rois, coalisés, nous déclarèrent la guerre. Pour d fendre la République, il y eut la réquisition et la levée en masse. Tout partit : les boiteux, les mal conformés, les borgnes, all rent au dépôt faire de la charpie. Je me souviens du passage des bandes d'Allobroges qui descendaient vers Toulon: "Qui vive? -- "Allobroge!" L'un d'eux saisit mon frère, qui n'avait que douze ans, et sur sa nuque levant son sabre nu : Crie _Vive la R publique_! lui fit-il, ou tu es mort!" Le pauvre enfant cria, mais son sang se tourna et il en mourut. Les nobles, les bons prêtres, tous ceux qui  taient suspects, furent obligés d'émigrer pour échapper à la guillotine; l'abbé Rioussel d' guis  en berger, gagna le Piémont avec les troupeaux de M. de Lubin. Nous autres, nous

sauvânes M. Victorin Cartier, dont nous avons le bien à ferme.
C était le capiscol de Saint-Marthe à Tarascon. Trois mois nous le gardâmes caché dans un caveau que nous avons creusé sous les futailles; et quand venaient au Mas les officiers municipaux ou les gendarmes du district, pour compter les agneaux que nous avions au bercail, les pains que nous avions sous la claie ou dans la huche (en vertu de la loi dite du maximum), vite ma pauvre mère faisait frire à la poêle une grosse omelette au lard. Une fois qu'ils avaient mangé et bu leur soûl, ils oubliaient (ou faisaient semblant) de faire leurs perquisitions, et ils repartaient portant des branches de laurier pour fêter les victoires des armées républicaines. Les pigeonniers furent démolis, on pilla les châteaux, on brisa les croix, on fondit les cloches. Dans les églises on éleva des montagnes de terre, où l'on planta des pins, des genévriers, des chênes nains. Dans la nôtre, à Maillane, était tenu le club; et si vous négligiez d'aller aux réunions civiques, vous étiez dénoncés, notés comme suspects. Le curé, qui était un poltron et un pleutre, dit un jour du haut de la chaire (je m'en souviens, car j'y étais) : "Citoyens, jusqu'à présent, tout ce que nous vous contions, ce n'était que mensonges." Il fit frémir d'indignation; et si ils n'avaient pas eu peur, les gens, les uns des autres, on l'aurait lapidé. C'est le même qui dit une autre fois, à la fin de son prône : "Je vous avertis, mes frères, que si vous aviez connaissance de quelque émigré caché, vous êtes nus en conscience, et sous cas de péché mortel, de venir le dénoncer tout de suite à la commune." Enfin, on avait aboli les fêtes et les dimanches, et chaque dixième jour, qu'on appelait le _décadi_, on adorait en grande pompe la déesse RAISON. Or, savez-vous qui était la déesse à Maillane?

-- Non, répondîmes-nous.

-- C'était la vieille Riquelle.

-- Est-ce possible! criâmes-nous.

-- Riquelle, poursuivit mon vénérable père, était la fille du cordonnier Jacques Riquel qui, au temps de la Terreur, fut le maire de Maillane.

Oh! la garce! A cette époque, elle avait dix-huit ans peut-être, et fraîche et belle fille, des plus jolies du pays. Nous étions de la même jeunesse; son père même m'avait fait des souliers, des souliers en museau de tanche, que je portai à l'armée lorsque je m'engageai... Eh bien! si je vous disais que je l'ai vue, Riquelle, habillée en déesse, la cuisse demi-nue, un sein décolleté, le bonnet rouge sur la tête, et assise en ce costume sur l'autel de l'église!

A la table, en soupant, vers la fin de février de 1848, voilà ce que racontait maître François, mon père.

Maintenant vous allez voir.

Quand je publiai _Mireille_ environ onze ans après, me trouvant à

Paris, je fus invité par le banquier Millaud, celui qui fonda le Petit Journal, à un des grands dîners que l'aimable M^oc^lne offrait, chaque semaine, aux artistes, savants et gens de lettres en renom. Nous étions une cinquantaine; et Mme Millaud, une juive superbe, avait d'un côté M^ory et moi de l'autre, ce me semble. Sur la fin du repas, un vieillard mis simplement, avec une longue veste, et coiffé d'une calotte, du haut bout de la table me cria en provençal :

-- Monsieur Mistral, vous êtes de Maillane?

-- C'est le père, me dit-on, du banquier qui nous reçoit.

Et, la table étant trop longue pour pouvoir converser, je me levai et vins causer avec le bon vieillard.

-- Vous êtes de Maillane? reprit-il.

-- Oui, répondis-je.

-- Connaissez-vous la fille du nommé Jacques Riquel, qui a été jadis maire de votre commune?

-- Si je la connais! Riquelle la d^oesse? mais nous sommes bons amis.

-- Eh bien! dit le vieillard, quand nous venions à Maillane, pour vendre nos poulains, car en ce temps nous vendions des chevaux, des mulets, je vous parle de cinquante ans au moins...

-- Et par hasard, lui fis-je alors, ne serait-ce pas vous, monsieur Millaud, qui lui auriez fait cadeau d'une bague de topaze?

-- Comment, cette Riquelle, repartit le vieux juif tout en branlant la tête et notant d^omoustillé, vous a parlé de cela? Ah! mon brave monsieur, qui nous a vus et qui nous voit...

A ce moment, le banquier Millaud, qui s'était levé de table, vint, ainsi qu'il faisait après tous ses repas, s'incliner devant son père qui, lui imposant les mains à la façon des patriarches, lui donna sa bénédiction.

Pour en revenir à moi, en dépit des récits entendus dans ma famille, cette irruption de liberté, de nouveauté qui crève les digues lorsque arrive une révolution, m'avait, il faut bien le dire, trouvé tout flambant neuf et prêt à suivre l'élan. Aux premières proclamations signées et illustrées du nom de Lamartine, mon lyrisme bondit en un chant incandescent que les petits journaux d'Arles et d'Avignon donnèrent :

_Réveillez-vous, enfants de la Gironde,
Et tressaillez dans vos s^opulcres froids :
La liberté va rajeunir le monde...
Guerre éternelle entre nous et les rois!_

Un enthousiasme fou m'avait enivré soudain pour ces idées libérales, humanitaires, que je voyais dans leur fleur : et mon républicanisme, tout en scandalisant les royalistes de Maillane, qui me traitèrent de "peau retournée" faisait la félicité des républicains du lieu qui, étant le petit nombre, étaient fiers et ravis de me voir avec eux chanter la
Marseillaise.

Or, chez ces hommes-là descendants pour la plupart des d'émagogues populaires qu'à la Révolution on nommait "les braillards" tous les vieux préjugés, rancunes et rengaines de l'ancienne République s'étaient, de père en fils, transmis comme un levain.

Une fois, que j'essayais de leur faire comprendre les rêves généreux de la République nouvelle, sans cacher mon horreur pour les crimes qui firent, au temps de la première, périr tant d'innocents :

-- Innocents, me cria d'une voix de tonnerre le vieux Pantalès, mais vous ignorez donc que les aristocrates avaient juré, les monstres, de jouer aux boules avec les têtes des patriotes?

Et, me voyant sourire, le vieux Brulé me dit :

-- Connaissez-vous l'histoire du château de Tarascon?

-- Quelle histoire? répondis-je.

-- L'histoire de la fois où le représentant Cadroy vint donner l'impulsion aux contre-révolutionnaires... Écoutez-la et vous saurez le motif de ce refrain que les Blancs, de temps à autre, nous chantent sur la moustache :

_De bric ou de broc
Ils feront le saut
De la fenêtre
De Tarascon,
Dedans le Rhône:
Nous n'en voulons plus
De ces gueux-là
De ces gueux
De sans-culottes_

Vous savez, ou vous ignorez, qu'à la chute de Robespierre, les modérés tombèrent sur les bons patriotes et en remplirent les prisons. A Tarascon ils firent monter les prisonniers, tout nus comme des vers, au sommet du château, et de là ils les forçaient, à coups de baïonnettes, de sauter dans le Rhône par la fenêtre qui s'y trouve. C'est alors qu'un nommé Liautard, de Graveson, qui est encore en vie, étant resté le dernier pour faire le plongeon, profita d'un moment où on l'avait laissé seul, dépouilla sa chemise, qu'il jeta avec les autres, et alla se cacher dans un tuyau de cheminée, de sorte que les brigands, lorsqu'ils revinrent de là-haut et qu'ils comptèrent les chemises, crurent avoir tout noyé, et vidèrent les

lieux. Liautard, la nuit venue, gagna le haut du château; puis par une corde qu'il avait faite avec les vêtements des autres, ils descendit aussi bas qu'il put, puis plongea dans le Rhône, qu'il traversa à la nage, et s'en vint à Beaucaire frapper chez un ami qui lui donna l'hospitalité.

-- Et le pauvre Balarin, disait le Bouteillon (un petit homme rageur qui sans cesse cognait sur le casaquin des prêtres), le pauvre Balarin qui péchait à la ligne en 1815 là-bas dans la Font-Mourguette, et qu'ils assassinèrent parce qu'il ne voulait pas crier : "Vive le roi!"

-- Et, faisait le gros Tardieu, le monsieur du Mas Blanc, qui, vers la même époque, fut abattu d'un coup de fusil tiré à travers la porte!

-- Et Trestaillon! avançait l'un.

-- Et le Pointu! ajoutait l'autre.

Telles étaient les invectives qui, d'un côté comme de l'autre, avec la république étaient revenues sur l'eau. Et, ici comme ailleurs, cela ramena la brouille et les divisions intestines. Les Rouges commencèrent de porter la ceinture et la cravate rouge, et les Blancs les portèrent vertes. Les premiers se fleurirent avec des bouquets de thym, emblème de la Montagne; les seconds arborèrent les fleurs de lis royales. Les républicains plantaient des arbres de la liberté; la nuit, les royalistes les sciaient par le pied. Puis vinrent les bagarres, puis les coups de couteau; et bref, ce brave peuple, ces Provençaux de même race qui, un mois avant, jouaient, plaisantaient, banquettaient ensemble, maintenant, pour des vœtilles qui n'aboutissaient à rien, se seraient mangé le foie.

Par suite, les jeunes gens, c'est-à-dire tous ceux de la même conscription, nous nous séparâmes en deux partis; et chaque fois, hélas! que le dimanche au soir, après avoir bu un coup, on s'entre-croisait à la farandole, pour rien on en venait aux mains.

Aux derniers jours du carnaval, les garçons ont coutume de faire le tour des fermes pour quêter des oeufs, du petit salé, et ramasser de quoi manger quelques omelettes. Ils font ces tournées-là en dansant la moresque, avec un tambour ou un tambourin, et en chantant d'ordinaire des couplets comme ceux-ci :

_Mettez la main, dame, au clayon:
De chaque main un petit fromage !
Mettez la main dans le saloir,
Donnez un morceau de jarret!
Mettez la main au panier d'oeufs,
Donnez-en trois ou six ou neuf_

Mais nous, cette année-là en faisant la quête aux oeufs, comme des niais que nous étions, nous ne chantions que la politique. Les Blancs

disaient:

_Si Henri V venait demain,
Oh! que de fêtes, oh! que de fêtes;
_Si Henri V venait demain,
Oh! que de fêtes nous ferions_.

Et les Rouges répondaient :

_Henri V est aux îles
Qui pèle de l'osier,
Pour en coiffer les filles
Amies du vert et blanc_.

Quand nous eûmes, le soir, dans notre coterie, mangé l'omelette au lard et vidé nombre de bouteilles, nous sortîmes du cabaret, comme on le fait dans les villages, en manches de chemise avec la serviette au cou; et au son du tambour, les falots à la main, nous dansâmes la Carmagnole en chantant la chanson qui avait alors la vogue :

_La fleur du thym, ômes amis,
Va embaumer notre pays:
Plantons le thym, plantons le thym,
Républicains, il reprendra!
Faisons, faisons la farandole
Et la montagne fleurira_.

Puis nous brûlâmes Carême-prenant, nous criâmes : "Vive Marianne!" en faisant flotter nos ceintures rouges, bref, nous fîmes grand tapage.

Le lendemain en me levant, et je ne fus pas trop matinal ce jour-là mon père qui m'attendait, sérieux, solennel, comme aux grandes circonstances, me dit :

-- Viens par ici, Frédéric, j'ai à te parler.

Je me songeai : Aïe! aïe! aïe! Cette fois nous y voici, aux bouillons de la lessive!

Et sortant de la maison, lui devant, moi derrière, -- le suivant sans souffler mot, -- il me mena vers un fossé qui était à environ cent pas de la ferme, et m'ayant fait asseoir auprès de lui sur le talus, il commença :

-- Que m'a-t-on dit? qu'hier, tu as fait bande avec ces polissons qui braillent "Vive Marianne", que tu dansas la Carmagnole! que vous fîtes flotter vos ceintures rouges en l'air! Ah! mon fils tu es jeune! C'est avec cette danse et c'est avec ces cris que les révolutionnaires fêtaient l'échafaud. Non content d'avoir fait mettre sur les journaux une chanson où tu méprises les rois... Mais que t'ont fait, voyons, ces pauvres rois?

A cette question, je le confesse, je me trouvai entrepris pour

répondre et mon père continuant:

-- M. Durand-Maillane, dit-il, un gros savant, puisqu'il avait présidé la fameuse Convention, mais aussi sage que savant, ne la voulut pas signer, pourtant, la mort du roi; et un jour qu'il causait avec Pélissier le jeune, qui était son neveu (nous  tions voisins de mas et mon père, maître Antoine, se trouvait avec eux), un jour, dis-je, qu'il causait avec son neveu Pélissier, conventionnel aussi, et que celui-ci se vantait d'avoir voté la mort : "Tu es jeune, Pélissier, tu es jeune, lui dit M. Durand-Maillane, et quelque jour tu le verras, le peuple va payer par des millions de têtes celles de son roi!" Ce qui ne fut que trop vérifié, h las! que trop vérifié par vingt ann es de rude guerre.

-- Mais, r pondis-je, cette République-ci ne veut pas faire de mal; on vient d'abolir la mort en matière politique. Au gouvernement provisoire figurent les premiers de France, l'astronome Arago, le grand po te Lamartine, et les prêtres bénissent les arbres de la libert ... D'ailleurs, mon père, si vous me permettez de vous le demander, n'est-il pas vrai qu'avant 1789 les seigneurs opprimaient un peu trop les manants?

-- Oui, fit mon brave père, je ne conteste pas qu'il y eut des abus, de gros abus... Je vais t'en citer un exemple : Un jour, je n'avais pas plus de quatorze ans, peut-être, je venais de Saint-Remy, conduisant une charret e de paille roulée en trousses, et, par le mistral qui soufflait, je n'entendais pas la voix d'un monsieur dans sa voiture qui venait derrière moi et qui criait paraît-il, pour me faire garer. Ce personnage, qui était, ma foi, un pr tre noble (on l'appelait M. de Verclos) finit par passer ma charrette et, sit  vis- vis de moi, il me cingla un coup de fouet  travers le visage, qui me met tout en sang. Il y avait, tout près de là quelques paysans qui b chaient : leur indignation fut telle que, mon ami de Dieu, malgr  que la noblesse f t alors sacr e pour tous,  coups de mottes, ils l'assaillirent, tant qu'il fut à leur port e. Ah! je ne dis pas non, il y en avait de mauvais, parmi ces "Ci-devant" et la R volution,  ses premiers débuts, nous avait assez séduits... Seulement, peu  peu, les choses se g  rent et, comme toujours, les bons payèrent pour les méchants.

Cela suffit pour vous montrer l'effet produit sur moi, et dans nos villages par les  v nements de 1848. D s l'abord, on aurait dit que le chemin  tait uni. Pour les représenter, dans l'Assemblée Nationale, les Provençaux, pleins de sagesse, avaient parmi les bons envoy  les meilleurs : des hommes comme Berryer, Lamartine, Lamennais, Béranger, Lacordaire, Garnier-Pagès, Marie et un portefaix po te qui avait nom Astouin. Mais les perturbateurs, les sectaires endiablés, bient  empoisonn rent tout. Les Journées de Juin avec leurs tueries, leurs massacres,  pouvant rent la nation. Les modérés se refroidirent, les enragés s'envenim rent; et sur mes jeunes rêves de république platonique une brume se répandit. Heureusement qu'une éclaircie versait, à cette  poque, ses rayons autour de moi. C'était le libre espace de la grande nature, c'était l'ordre, la paix de la

vie rustique; c'était, comme disaient les poètes de Rome, le triomphe de Cérès au moment de la moisson.

Aujourd'hui que les machines ont envahi l'agriculture, le travail de la terre va perdant, de plus en plus, son caractère idyllique, sa noble allure d'art sacré. Maintenant, les moissons venues, vous voyez des espèces d'araignées monstrueuses, des crabes gigantesques appelés "moissonneuses" qui agitent leurs griffes au travers de la plaine, qui scient les épis avec des coutelas, qui lient les javelles avec des fils de fer; puis, les moissons tombées, d'autres monstres à vapeur, des sortes de tarasques, les "batteuses" nous arrivent, qui dans leurs trémies engloutissent les gerbes, en froissent les épis, en hachent la paille, en criblent le grain. Tout cela à l'américaine, tristement, hâivement, sans allégresse ni chansons, autour d'un fourneau de houille embrasée, au milieu de la poussière, de la fumée horrible, avec l'appréhension, si l'on ne prend pas garde, de se faire broyer ou trancher quelque membre. C'est le Progrès, la herse terriblement fatale, contre laquelle il n'y a rien à faire ni à dire : fruit amer de la science, de l'arbre de la science du bien comme du mal.

Mais au temps dont je parle on avait conservé encore tous les us, tout l'apparat de la tradition antique.

Dès que les blés à demi-mûrs prenaient la couleur d'abricot, un messenger partait de la commune d'Arles, et parcourant les montagnes, de village en village, il criait à son de trompe: "On fait savoir qu'en Arles les blés vont être mûrs."

Aussitôt, les Gavots, se groupant trois par trois, avec leurs femmes, avec leurs filles, leurs mulets ou leurs ânes, y descendaient en bandes pour faire les moissons. Un couple de moissonneurs, avec un jeune gars ou une jeune fille pour mettre en gerbes les javelles, composaient une solque. Les hommes se louaient par chiourmes de tant de solques, selon la contenance des champs qu'ils prenaient à forfait. En tête de la chiourme marchait le capoulié, qui faisait la trouée dans les pièces de blé; le balle organisait la marche du travail.

Comme au temps de Cincinnatus, de Caton et de Virgile, on moissonnait à la faucille *_falce recurva_*, les doigts de la main gauche protégés par des doigtiers en tuyaux de roseau ou canne de Provence, pour ne pas se blesser en coupant le froment. A Arles, vers la Saint-Jean, sur la place des Hommes on voyait des milliers de ces tâcherons de moisson, les uns debout, avec leur faucille attachée dans un carquois qu'ils nommaient la *_badoque_* et pendue derrière le dos, les autres couchés à terre en attendant qu'on les louât.

Dans la montagne, un homme qui n'avait jamais fait les moissons en terre d'Arles avait, dit-on, de la peine pour trouver à se marier, et c'est sur cet usage que roule l'opopée des *_Charbonniers_*, de Félix Gras.

Une année portant l'autre, nous louions dans notre Mas sept ou huit solques. Le beau remue-ménage, quand ce monde arrivait! Toutes sortes d'ustensiles spécifiques à la moisson étaient tirés de leurs réduits : les barillets en bois de saule, les énormes terrines, les grands pots de brocs à vin, toute une artillerie de poterie grossière qui se fabriquait à Apt. C'était une fête incessante, une fête surtout lorsqu'ils faisaient la chanson des Gavots du Ventoux :

L'autre mercredi à Sault

Nous fîmes huit cents solques.

Les moissonneurs, au point du jour, après le capouli qui leur ouvrait la voie dans les grandes emblavures où l'aiguail luisait sur les épis d'or, joyeux s'alignaient, dégainant leurs lames, et javelles de choir! Les lieuses, dont plus d'une le plus souvent était charmante, se courbaient sur les gerbes en jasant et riant que c'était plaisir de voir. Et puis, lorsque au levant, dans le ciel couleur de rose, le soleil paraissait avec sa gerbe de rayons, de rayons resplendissants, le capouli, levant sa faucille dans l'air, s'écriait: "Un de plus!" et tous, de la faucille ayant fait le salut à l'astre éblouissant, en avant: sous le geste harmonieux de leurs bras nus, le blé tombait à pleine poigne. De temps en temps le baïle, se retournant vers la chiourme, criait: "La truie vient-elle? et la truie" (c'était le nom du dernier de la bande) répondait: "La truie vient". Enfin, après quatre heures de vaillante poussée, le capouli s'écriait: "Lave!" Tous se redressaient, s'essuyaient le front du revers de la main, allaient à quelque source laver le tranchant des faucilles et, au milieu des chaumes, s'asseyant sur les gerbes et répétant ce gai dicton :

Bénédict de Crau,

Bon bissac et bon baril,

ils prenaient leur premier repas.

C'était moi qui, avec notre mulet Babache, leur apportais les vivres, dans les cabas de sparterie. Les moissonneurs faisaient leurs cinq repas par jour: vers sept heures, le déjeuner, avec un anchois rougeâtre qu'on écrasait sur le pain, sur le pain qu'on trempait dans le vinaigre et l'huile, le tout accompagné d'oignon, violemment piquant aux lèvres; vers dix heures le grand-boire, consistant en un œuf dur et un morceau de fromage; à une heure, le dîner, soupe et légumes cuits à l'eau; vers quatre heures le goûter, une grosse salade avec croûton frotté d'ail; et le soir le souper, chair de porc ou de brebis, ou bien omelette d'oignon appelée moissonienne. Au champ et tour à tour, ils buvaient au baril, que le capouli penchait, en le tenant sur un bâton appuyé par un bout sur l'épaule du buveur. Ils avaient une tasse à trois ou un gobelet de fer-blanc, c'est-à-dire un par-solque. De même, pour manger, ils n'avaient à trois qu'un plat, où chacun d'eux tirait avec sa cuiller de bois.

Cela me remémore le vieux Maître Igoulen, un de nos moissonneurs, de Saint-Saturnin-lès-Apt, qui croyait qu'une sorcière lui avait "à"

l'eau" et qui, depuis trente ans, n'avait plus goûté à l'eau ni pu manger rien de bouilli. Il ne vivait que de pain, de salade, d'oignon, de fromage et de vin pur. Lorsqu'on lui demandait la raison pour laquelle il se privait de l'ordinaire, le vieillard se taisait, mais voici le récit que faisaient ses compagnons.

Un jour, dans sa jeunesse, que sous une tonnelle à Igoulen en compagnie mangeait au cabaret, passa sur la route une bohémienne, et lui, pour plaisanter, levant son verre plein de vin: "A la santé, grand maître, lui cria-t-il, à la santé!" "Grand bien te fasse, répondit la bohémienne, et, mon petit, prie Dieu de ne jamais abhorrer l'eau".

C'était un sort que la sorcière venait de lui jeter.

Ce fut fini; à partir de là Igoulen jamais plus ne put ingurgiter l'eau. Ce cas d'impression morale, que j'ai vu de mes yeux, peut s'ajouter, ce me semble, aux faits les plus curieux que la science aujourd'hui explique par la suggestion.

En arrière des moissonneurs venaient enfin les glaneuses, ramassant les épis laissés parmi les chaumes. À Arles on en voyait des troupes qui, un mois consécutif, parcouraient le terroir. Elles couchaient dans les champs, sous de petites tentes appelées tibaneou qui leur servaient de moustiquaires, et le tiers de leurs glanes, selon l'usage d'Arles, était pour l'hôpital.

Lecteur, voilà les gens, braves enfants de la nature, qui, je puis te le dire, ont été mes modèles et mes maîtres en poésie. C'est avec eux, c'est là au beau milieu des grands soleils, qu'étendu sous un saule, nous apprîmes, lecteurs, à jouer du chalumeau dans un poème en quatre chants, ayant pour titre *Les Moissons*, dont faisait partie le lai de *Margai*, qui est dans nos *Illes d'Or*. Cet essai de géorgiques, qui commençait ainsi :

*Le mois de juin et les blés qui blondissent
Et le grand-boire et la moisson joyeuse,
Et de Saint Jean les feux qui étincellent,
Voilà de quoi parleront mes chansons,*

finissait par une allusion, dans la manière de Virgile, à la révolution de 1848.

*Muse, avec toi, depuis la Madeleine,
Si en cachette nous chantons en accord,
Depuis le monde a fait pleine culbute:
Et cependant que noyés dans la paix,
Le long des ruisseaux nous mêlions nos voix
Les rois roulaient pêle-mêle du trône
Sous les assauts des peuples trop ployés
Et, misérables, les peuples se hachaient
Ainsi que les épis de blé sur l'aire.*

Mais ce n'était pas là encore la justesse de ton que nous cherchions. Voilà pourquoi ce poème ne s'est jamais publié. Une simple légende, que nos bons moissonneurs redisaient tous les ans et qui trouve ici sa place comme la pierre à la bague, valait mieux, à coup sûr, que ce millier de vers.

Les froments, cette année-là contait maître Igoulen, avaient mûri presque tous à la fois, courant le risque d'être hachés par une grêle, égrenés par le mistral ou broués par le brouillard, et les hommes, cette année-là se trouvaient rares.

Et voilà qu'un fermier, un gros fermier avare, sur la porte de sa ferme était debout, inquiet, les bras croisés, et dans l'attente.

-- Non, je ne plaindrais pas, disait-il, un œcu par jour, un bel œcu et la nourriture, à qui se viendrait louer.

Mais à ces mots le jour se lève, et voici que trois hommes s'avancent vers le Mas, trois robustes moissonneurs: l'un à la barbe blonde, l'un à la barbe blanche, l'un à la barbe noire. L'aube les accompagne en les auréolant.

-- Maître, dit le capoulié (celui de la barbe blonde), Dieu vous donne le bonjour: nous sommes trois gavots de la montagne, et nous avons appris que vous aviez du blé mûr, du blé en quantité: maître, si vous voulez nous donner de l'ouvrage, à la journée ou à la tâche, nous sommes prêts à travailler.

-- Mes blés ne pressent guère, le maître répondit; mais pourtant, pour ne pas vous refuser l'ouvrage, je vous baille, si vous voulez, trente sous et la vie. C'est bien assez par le temps qui court.

Or c'était le bon Dieu, saint Pierre avec saint Jean.

À l'approche des sept heures, le petit valet de la ferme vient, avec l'ânesse blanche, leur apporter le dîner et, de retour au Mas :

-- Valet, lui dit le maître, que font les moissonneurs?

-- Maître, je les trouvai, couchés sur le talus du champ, qui aiguisaient leurs faucilles; mais ils n'avaient pas coupé un œpi.

À l'approche des dix heures, le petit valet de la ferme vient, avec l'ânesse blanche, leur apporter le grand-boire et, de retour au Mas:

-- Valet, lui dit le maître, que font les moissonneurs?

-- Maître, je les trouvai, couchés sur le talus du champ, qui aiguisaient leurs faucilles; mais ils n'avaient pas coupé un œpi.

À l'approche de midi, le petit valet de la ferme vient, avec l'ânesse blanche, leur apporter le dîner, et de retour au Mas:

-- Valet, lui dit le maître, que font les moissonneurs?

-- Maître, je les trouvai, couchés sur le talus du champ, qui aiguisaient leurs faucilles; mais ils n'avaient pas coupé un épi.

A l'approche des quatre heures, le petit valet de la ferme vient, avec l'ânesse blanche, leur apporter le goûter, et de retour au Mas:

-- Valet, lui dit le maître, que font les moissonneurs?

-- Maître, je les trouvai, couchés sur le talus du champ, qui aiguisaient leurs faucilles; mais ils n'avaient pas coupé un épi.

-- Ce sont là dit le maître, ce sont de ces fainéants qui cherchent du travail et prient Dieu de n'en point trouver. Pourtant il faut aller voir.

Et cela dit, l'avare, pas à pas, vient à son champ, se cache dans un fossé et observe ses hommes.

Mais alors le bon Dieu fait ainsi à saint Pierre:

-- Pierre, bats du feu.

-- J'y vais, Seigneur, répond saint Pierre.

Et saint Pierre de sa veste tire la clé du paradis, applique à un caillou quelques fibres d'arbre creux et bat du feu avec la clé.

Puis le bon Dieu fait à saint Jean:

-- Souffle, Jean!

-- J'y vais, Seigneur, répond saint Jean.

Et saint Jean souffle aussitôt les étincelles dans le blé avec sa bouche; et d'une rive à l'autre un tourbillon de flamme, un gros nuage de fumée enveloppe le champ. Bientôt la flamme tombe, la fumée se dissipe, et mille gerbes tout à coup apparaissent, coupées comme il faut, comme il faut liées, et comme il faut aussi en gerbiers entassées.

Et cela fait, le groupe remet aux carquois les faucilles et au Mas lentement s'en revient pour souper, et tout en souplant:

- Maître, dit le chef des moissonneurs, nous avons terminé le champ... Demain pour moissonner, où voulez-vous que nous allions?

-- _Capoulié_, répondit le maître avaricieux, mes blés, dont j'ai fait le tour, ne sont pas mûrs de reste. Voici votre paiement; je ne puis plus vous occuper.

Et alors les trois hommes, les trois beaux moissonneurs, disent au maître: adieu! Et chargeant leurs faucilles rengainées derrière le dos, s'en vont tranquilles en leur chemin: le bon Dieu au milieu, saint Pierre à droite, saint Jean à gauche, et les derniers rayons du soleil qui se couche les accompagnent au loin, au loin.

Le lendemain le maître de grand matin se lève et joyeusement se dit en lui-même:

-- N'importe! hier j'ai gagné ma journée en allant épier ces trois hommes sorciers; maintenant j'en sais autant qu'eux.

Et appelant ses deux valets, dont un avait nom Jean et l'autre Pierre, il les conduit à la plus grande des emblavures de la ferme. Sitôt arrivés au champ, le maître dit à Pierre :

-- Pierre, toi, bats du feu.

-- Maître, j'y vais, répondit Pierre.

Et Pierre de ses braies tire alors son couteau, applique à un silex quelques fibres d'arbre creux et le couteau bat du feu. Mais le maître dit à Jean:

-- Souffle, Jean!

-- Maître, j'y vais, répondit Jean.

Et Jean avec sa bouche souffle au milieu les étincelles... Aïe! aïe! aïe ! la flamme en langues, une flamme affolée, enveloppe la moisson; les épis s'allument, les chaumes pétillent, le grain se carbonne; et penaud, l'exploiteur, quand la fumée s'est dissipée, ne voit, au lieu de gerbes, que braise et poussier noir!

CHAPITRE X

A AIX EN-PROVENCE

Mlle Louise. -- L'amour dans les cyprès. -- La ville d'Aix. -- L'école de droit -- L'ami Mathieu vient me rejoindre. -- La blanchisseuse de la Torse. -- La baronne idole. -- L'anthologie _Les Provençales_.

Cette année-là (1848), après les vendanges, mes parents, qui me venaient bavarder à la chouette ou à la lune, si l'on veut, m'envoyèrent à Aix pour étudier le droit, car ils avaient compris, les braves gens, que mon diplôme de bachelier des lettres n'était pas un brevet suffisant de sagesse ni de science non plus. Mais, avant de partir pour la cité Sextienne, une aventure m'arriva, sympathique et touchante, que je veux conter ici.

Dans un Mas rapproché du nôtre était venue s'établir une famille de la ville où il y avait des demoiselles que nous rencontrions parfois en allant à la messe. Vers la fin de l'été, ces jeunes filles, avec leur mère, nous firent une visite; et ma mère, avenante, leur offrit

le "caillø" Car nous avions, au Mas, un beau troupeau de brebis et du lait en abondance. C Øtait ma mŁre elle-mØme qui mettait la prØsure au lait, dŁs qu on venait de le traire, et elle-mØme qui, quand le lait Øtait pris, faisait les petits fromages, ces jonchØes du pays d Arles que Belaud de la BelaudiŁre, le poŁte provençal de l Øpoque des ValoŁs, trouvait si bonnes :

_A la ville des Baux, pour un florin vaillant,
Vous avez un tablier plein de fromages
Qui fondent au gosier comme sucre fin_.

Ma mŁre, chaque jour, telle que les bergŁres chantØes par Virgile, portant sur la hanche la terrine pleine, venait dans le cellier avec son Øcumoire, et lŁ tirant du pot à beaux flocons le caillø blanc, elle en emplissait les formes percØes de trous et rondes; et, aprŁs les jonchØes faites, elle les laissait proprement s Øgoutter sur du jonc, que je me plaisais moi-mØme à aller couper au bord des eaux.

Et voilà que nous mangeâmes, avec ces demoiselles, une jatte de caillø. Et l une d elles, qui paraissait de mon âge, et qui, par son visage, rappelait ces mØdailles qu on trouve à Saint-Remy, au ravin des Antiques, avait de grands yeux noirs, des yeux langoureux, qui toujours me regardaient. On l appelait Louise.

Nous allâmes voir les paons, qui, dans l aire, Øtaient leur queue en arc-en-ciel, les abeilles et leurs ruches alignØes à l abri du vent, les agneaux qui bØlaient enfermØs dans le bercail, le puits avec sa treille portØe par des piliers de pierre; enfin tout ce qui, au Mas, pouvait les intØresser. Louise, elle, semblait marcher dans l extase.

Quand nous fŁmes au jardin, dans le temps que ma mŁre causait avec la sienne et cueillait à ses soeurs quelques poires beurrØes, nous nous Øtions, nous deux, assis sur le parapet de notre vieux Puits à roue.

-- Il faut, soudain me fit Mlle Louise, que je vous dise ceci: ne vous souvient-il pas, monsieur, d une petite robe, une robe de mousseline, que votre mŁre vous porta, quand vous Øtiez en pension à Saint-Michel-de-Frigolet?

-- Mais oui, pour jouer un røle dans les _Enfants d Édouard_.

-- Eh bien! cette robe, monsieur, c Øtait ma robe.

-- Mais ne vous l a-t-on pas rendue? rØpondis-je comme un sot.

-- Eh! si, dit-elle, un peu confuse... Je vous ai parlØ de cela, moi, comme d autre chose.

Et sa mŁre l appela.

-- Louise!

La jeune fille me tendit sa main glacée; et, comme il se faisait tard, elles partirent pour leur Mas.

Huit jours après, vers le coucher du soleil, voici encore à notre seuil Louise, cette fois accompagnée seulement d'une amie.

-- Bonsoir, fit-elle. Nous venions vous acheter quelques livres de ces poires beurrées que vous nous faites goûter, l'autre jour, à votre jardin.

-- Asseyez-vous, mesdemoiselles, ma mère leur dit.

-- Oh! non! répondit Louise, nous sommes pressées, car il va être bientôt nuit.

Et je les accompagnai, moi tout seul cette fois, pour aller cueillir les poires.

L'amie de Louise, qui était de Saint-Remy (on l'appelait Courrade), était une belle fille à chevelure brune, abondante, enroulée sous un ruban arlésien, que la pauvre demoiselle, si gentille qu'elle fût, eut l'imprudence d'amener avec elle pour compagne.

Au jardin, arrivés à l'arbre, pendant que j'abaissais une branche un peu haute, Courrade, rengorgeant son corsage bombé et levant ses bras nus, ses bras ronds, hors de ses manches, se mit à cueillir. Mais Louise, toute pâle, lui dit :

-- Courrade, cueille, toi, et choisis les plus mûres.

Et, comme si elle voulait me dire quelque chose, s'écartant avec moi, qui étais déjà troublé (sans trop savoir par laquelle), nous allâmes pas à pas dans un kiosque de cyprès, où était un banc de pierre. Là moi dans l'embarras, elle me buvant des yeux, nous nous assîmes l'un près de l'autre.

-- Frédéric, me dit-elle, l'autre jour je vous parlais d'une robe qu'à l'âge de onze ans je vous avais prêtée pour jouer la tragédie à Saint-Michel-de-Frigolet... Vous avez lu, n'est-ce pas, l'histoire de Dèjanire et d'Hercule?

-- Oui, fis-je en riant, et aussi de la tunique que la belle Dèjanire donna au pauvre Hercule et qui lui brûla le sang.

-- Ah! dit la jeune fille, aujourd'hui c'est bien le rebours : car cette petite robe de mousseline blanche que vous aviez touchée, que vous aviez vue..., quand je la mis encore, je vous aimai à partir de là.. Et ne m'en veuillez pas de cet aveu, qui doit vous paraître étrange, qui doit vous paraître fou! Ah! ne m'en veuillez pas, continua-t-elle en pleurant, car ce feu divin, ce feu qui me vient de la robe fatale, ce feu, ô Frédéric, qui me consume depuis lors, je l'avais jusqu'à présent, depuis sept années peut-être, tenu caché dans mon cœur!

Moi, couvrant de baisers sa petite main fièvreuse, je voulus aussitôt répondre en l'embrassant. Mais, doucement, elle me repoussa.

-- Non, dit-elle, Frédéric, nous ne pouvons savoir si le poème, dont j'ai fait le premier chant, aura jamais une suite... Je vous laisse. Pensez à ce que je vous ai dit, et, comme je suis de celles qui ne se dédisent pas, quelle que soit la réponse, vous avez en moi une âme qui s'est donnée pour toujours.

Elle se leva et, courant vers Courrade sa compagne :

-- Viens vite, lui dit-elle, allons peser et payer les poires.

Et nous rentrâmes. Elles regardèrent, s'en allèrent; et moi, le cœur houleux, enchanté et troublé de cette apparition de vierges -- dont je trouvais chacune séduisante à sa façon, - longtemps sous les derniers rayons du jour failli; longtemps entre les arbres, je regardai là-bas s'envoler les tourterelles.

Mais, tout ému, tout heureux que je fusse, bientôt, en me sondant, je me vis dans l'imbroglio. Le *_Pervigilium Veneris_* a beau dire:

*_Qu'il aime demain, celui qui n'aima jamais:
Et celui qui aime, qu'il aime encore demain_*,

L'amour ne se commande pas. Cette vaillante jeune fille, armée seulement de sa grâce et de sa virginité, pouvait bien, dans sa passion, croire remporter la victoire; elle pouvait, charmante qu'elle était, et charmée elle-même par son long rêve d'amour, croire, conformément au vers de Dante,

Amor ch'a null' amato amor perdona,

qu'un jeune homme, isolé comme moi dans un Mas, à la fleur de l'âge, devait tressaillir d'émotion à son premier roucoulement. Mais l'amour étant le don et l'abandon de tout notre être, n'est-il pas vrai que l'âme qui se sent poursuivie pour être capturée fait comme l'oiseau qui fuit l'appelant? N'est-il pas vrai, aussi, que le nageur, au moment de plonger dans un gouffre d'eau profonde, a toujours une passe d'instinctive appréhension?

Toujours est-il que, devant la chaîne de fleurs, devant les roses embaumées qui s'épanouissaient pour moi, j'allais avec réserve; tandis que vers l'autre, vers la confidente qui, toute à son devoir d'amie dévouée, semblait éviter mon abord, mon regard, je me sentais porté involontairement. Car, à cet âge, s'il faut tout dire, je m'étais formé une idée, et de l'amante et de l'amour, toute particulière. Oui, je m'étais imaginé que, tôt ou tard, au pays d'Arles je rencontrerais, quelque part, une superbe campagnarde, portant comme une reine le costume arlésien, galopant sur sa cavale, un trident à la main, dans les *_ferrades_* de la Crau, et qui,

longtemps pri e par mes chansons d amour, se serait, un beau jour, laiss  conduire à notre Mas, pour y r gner comme ma mère sur un peuple de pères, de _gardians_, de laboureurs et de _magnanarelles_. Il semblait que, déjà je r evois de ma Mireille; et la vision de ce type de beaut  plantureuse qui, déjà couvait en moi, sans qu il me fût possible ni permis de l avouer, portait grand préjudice à la pauvre Louise, un peu trop demoiselle au compte de ma rêverie.

Et alors, entre elle et moi, s engagea une correspondance ou, plut , un échange d amour et d amiti  qui dura plus de trois ans (tout le temps que je fus à Aix): moi, galamment, abondant vers son faible, pour la sevrer, peu  peu, si je pouvais; elle, de plus en plus endolorie et ferme, me jetant de lettre en lettre ses adieux désespérés... De ces lettres, voici la dernière que je reçus. Je la reproduis telle quelle :

"Je n ai aimé qu une fois, et je mourrai, je le jure, avec le nom de Fr d ric gravé seul dans mon coeur. Que de nuits blanches j ai passées en songeant à mon mauvais sort! Mais, hier, en lisant tes consolations vaines, je me fis tant de violence pour retenir mes pleurs que le coeur me d faillit. Le médecin dit que j avais la fièvre, que c était de l agitation nerveuse, qu il me fallait le repos.

"-- La fièvre! m  criai-je; ah! que ce fût la bonne!

"Et, déjà je me sentais heureuse de mourir pour aller t attendre làbas o  ta lettre me donne rendez-vous... Mais  coute, Fr d ric, puisqu il en est ainsi, lorsque on te dira, et va, ce n est pas pour longtemps, lorsque on t annoncera que j aurai quitté la terre, donne-moi, je t en prie, une larme et un regret. Il y a deux ans, je te fis une promesse : c était de demander tous les jours à Dieu qu il te rendit heureux, parfaitement heureux... Eh bien ! je n y ai jamais manqu , et j y serai fidèle, jusqu à mon dernier soupir. Mais toi,   Fr d ric, je te le demande en gr ce: lorsque en te promenant tu verras des feuilles jaunes rouler sur ton passage, pense un peu à ma vie, fl trie par les larmes, séchée par la douleur; et si tu vois un ruisseau qui murmure doucement,  coute sa plainte: il te dira comme je t aimais; et si quelque oisillon t effleure de son aile, pr ete l oreille à son gazouillis, et il te dira, pauvrette! que je suis toujours avec toi... O Fr d ric! je t en prie, n oublie jamais Louise!"

Voilà adieu suprême que, scellé de son sang, m envoya la jeune vierge -- avec une médaille de la Vierge Marie, qu elle avait couverte de ses baisers -- dans un petit porte-feuille de velours cramoisi, sur la couverture duquel elle avait brodé, avec ses cheveux ch ains, mes initiales au milieu d un rameau de lierre.

_Je me ferai la touffe de lierre,
Je t embrasserai_.

Pauvre et chère Louise! A quelque temps de là elle prit le voile de nonne et mourut peu d'années après. Moi, encore tout jeune, au bout d'un si long temps, par la mélancolie de cet amour étiolé, défléuri avant l'heure, je te consacre, ô Louise, ce souvenir de pitié et je l'offre à tes mânes errant peut-être autour de moi!

La ville d'Aix (le cap de justice, comme on disait jadis), où nous étions venu pour étudier le "droit écrit" en raison de son passé de capitale de Provence et de cité parlementaire, a un renom de gravité et de tenue hautaine qui sembleraient faire contraste avec l'allure provençale. Le grand air que lui donnent les beaux ombrages de son Cours, ses fontaines monumentales et ses hôtels nobiliaires, puis la quantité d'avocats, de magistrats, de professeurs, de gens de robe de tout ordre, qu'on y rencontre dans les rues, ne contribuent pas peu à l'aspect solennel, pour ne pas dire froid, qui la caractérise. Mais, de mon temps du moins, cela n'était qu'en surface, et, dans ces Cadets d'Aix, il y avait, si il me souvient, une humeur familière, une gaieté de race, qui tenaient, auriez-vous dit, des traditions laissées par le bon roi René.

Vous aviez des conseillers, des présidents de cour, qui, pour se divertir, dans leurs salons, dans leurs bastides, touchaient le tambourin. Des hommes graves, comme le docteur d'Astros, frère du cardinal, lisaient à l'Académie des compositions de leur cru en joyeux parler de Provence : manière comme une autre de maintenir le culte de l'âme nationale et qui, dans Aix, n'eut jamais cesse. Car le comte Portais, un des grands jurisconsultes du Code Napoléon, n'avait-il pas écrit une comédie provençale? Et M. Dioulouf, un bibliothécaire de l'Athènes du Midi, comme Aix s'intitule parfois, n'avait-il pas, sous Louis XVIII, chanté en provençal les "magnans" ou vers à l'aise? M. Mignet, l'historien, l'académicien illustre, venait tous les ans à Aix pour jouer à la boule. Il avait même formulé la maxime suivante :

"Rien n'est plus propre à refaire un homme que de vivre au clair soleil, parler provençal, manger de la brandade et faire tous les matins une partie de boules."

M. Borély, un ancien procureur général, entré dans la ville, à cheval, guétri comme un riche toucheur, conduisant fièrement un troupeau de porcs anglais. Et de lui les gens disaient:

-- N'est pas porcher celui qui conduit ses porcs lui-même.

Le lendemain de la Noël, nous allions à Saint-Sauveur entendre les "Plaintes de saint Étienne", récitées en provençal (comme on le fait encore) par un chanoine du Chapitre et, dans cette cathédrale, on exécutait, le jour des Rois (comme on y exécute encore), avec une admirable pompe, la Noël "De matin ai rescountra lou trin".

Au Saint-Esprit, les dames se plaisaient à venir entendre les prêches provençaux de l'abbé Étéry, et celles du grand monde, pour ne pas laisser perdre les galantes coutumes, quand venait le carnaval et le

temps des soirées, se faisaient dodiner dans des chaises à porteurs, accompagnés de torches qu'on éteignait, en arrivant, à l'éteignoir des vestibules.

Point rare qu'il y eût, au courant de l'hiver, quelque esclandre mondain, tel que l'enlèvement d'une superbe juive avec M. de Castillon, qui avait su dépenser royalement une fortune, lorsqu'il fut _Prince d'amour_ aux jeux de la Fête-Dieu.

A propos de ces jeux, nous eûmes l'occasion, dans notre séjour à Aix, de les voir sortir, je crois, pour une des dernières fois: _le Roi de la Basoche_, l'Abbé de la Jeunesse_, les _Tirassons_, les _Diabes_, le _Guet_, la _Reine de Saba_, les _Chevaux-Frus_ en particulier, avec leur rigaudon que Bizet a cueilli pour l'_Arlésienne_, de Daudet :

_Madame de Limagne
Fait danser les Chevaux-Frus;
Elle leur donne des châignes,
Ils disent qu'ils n'en veulent plus;
Et danse, ôguez! Et danse, ôguez!
Madame de Limagne
Fait danser les Chevaux-Frus_.

Cette résurrection du passé provençal, avec ses vieilles joies naïves (et surannées, hélas!), nous impressionna vivement, comme vous pourriez le voir au chant dixième de _Calendal_, où elles sont décrites, telles que nous les vîmes.

Or, figurez-vous qu'à Aix, quelques mois seulement après mon arrivée, faisant ma promenade une après-midi sur le Cours, oh! charmante surprise, je vis se profiler, près de la Fontaine-Chaude, le nez de mon ami Anselme Mathieu, de Châteauneuf.

-- Ça n'est pas une blague, me fit Mathieu en me voyant, avec son flegme habituel; cette eau, mon cher, est vraiment chaude, et c'est bien le cas de dire: "Celle-là fume."

-- Mais depuis quand à Aix? lui dis-je en lui serrant la main.

-- Depuis, fit-il, attends..., depuis avant-hier au soir.

-- Et quel bon vent t'amène?

-- Ma foi, répondit-il, je me suis dit: Puisque Mistral est allé faire à Aix son droit, il faut y aller aussi et tu feras le tien."

-- C'est bien pensé, lui dis-je, et tu peux croire, Anselme, que j'en suis ravi, sais-tu? Mais as-tu passé bachelier?

-- Oui, dit-il en riant, j'ai passé, comme la piquette sur le marc de vendange.

-- C est que, mon pauvre Anselme, pour Être admis aux grades de la Faculté de Droit, je crois qu il faut avoir son baccalauréat et les lettres.

-- Bon enfant ! riposta le gentil ami Mathieu, supposons qu on ne veuille pas me diplômé comme les autres, pourra-t on m'empêcher de prendre ma licence, voyons, en droit d amour?... Tiens, pas plus tard que tantôt, en allant me promener dans une espèce de vallon qu on appelle la Torse, j ai fait la connaissance d une jeune blanchisseuse, un peu brune, c est vrai, mais ayant bouche rouge, quenottes de petit chien qui ne demandent qu à mordre, deux frisons folletant hors de sa coiffe blanche, la nuque nue, le nez en l air, les bras joliment potelés...

-- Allons, grivois, il me paraît que tu ne l as pas mal lorgné.

-- Non, dit-il, Frédéric, il ne faudrait pas croire que moi, un rejeton des marquis de Montredon, si peu sensé que je sois, j aille m amouracher d un minois de lavoisier. Mais vois- tu je ne sais pas si tu es comme moi: quand je fais la rencontre de quelque friand museau, serait-ce un museau de chatte je ne puis m empêcher de me retourner pour voir. Bref, en causant avec la petite, nous sommes convenus qu elle me blanchirait mon linge et qu elle viendrait le prendre la semaine prochaine.

-- Mathieu, tu es un gueusard, un friponneau, tu sens le roussi...

-- Non, mon ami, tu n y es pas, laisse donc que j achève. Ayant ainsi traité avec ma blanchisseuse, comme, tout en causant, je vis, à travers l'écume qui lui giclait entre les doigts, qu elle froissait et chiffonnait une chemise de dentelle: "Diable, quel linge fin! dis-je à la jeune fille, cette chemise-là est pas faite pour couvrir les fruits d automne d'une gaule!" "Il s en faut!" répondit-elle. "A, c est la chemisette d une des plus belles dames de la rue des Nobles: une baronne de trente ans, mariée, la pauvre, à un vieux barbon d homme qui est juge à la cour et jaloux comme un Turc." "Mais elle doit transir d ennui!" "Transir? ah! tant et tant qu elle est toujours à son balcon, comme en attente du galant, tenez, qui viendra la distraire." "Et on l appelle?" "Mais monsieur vous en voulez trop savoir... Moi, voyez-vous je lave la lessive qu on me donne, mais je ne me mêle pas de ce qui après tout, ne me regarde pas." Il ne m a pas été possible d en tirer plus pour le moment... Mais ajouta Mathieu, lorsqu'elle viendra chercher mon blanchissage dans ma chambre, vois-tu, dussé-je bien lui faire deux et trois caresses, il faut qu elle soit fine si elle n ouvre pas la bouche.

-- Et après, quand tu sauras le nom de la baronne?

-- Eh ! mon cher, j ai du pain sur la planche pour trois ans! Cependant que vous autres, les pauvres étudiants en droit vous allez vous morfondre à déchiffrer le Code, moi, tel que les troubadours de l antique Provence, je vais, sous le balcon de ma belle baronne, étudier à loisir les douces _Lois d Amour_.

Et, comme je vous le livre, telles furent, les trois ans que nous restâmes à Aix, et la tâche et l'étude du chevalier Mathieu.

Oh! les belles excursions, làbas, au pont de l'Arc, sur la grand'route de Marseille, dans la poussière jusqu'à mi-jambe et les parties au Tholonet, -- où nous allions humer le vin cuit de Langesse; et les duels entre étudiants, dans le vallon des Infernets, avec les pistolets chargés de crottes de chèvre; et ce joli voyage qu'avec la diligence nous fîmes à Toulon, en passant par le bois de Cuge et à travers les gorges d'Ollioules!

Un peu plus, un peu moins, nous faisons ce qu'avaient fait, mon Dieu! les étudiants du temps des papes d'Avignon et du temps de la reine Jeanne. Écoutez ce qu'en écrivait, du temps de François 1er, le poète macaronique Antonius de Arena :

_Genti gallantes sunt omnes Instudiantes
Et bellas garsas semper amare soient;
Et semper, semper sunt de bragantibus ipsi;
Inter mignonos gloria prima manet:
Banquetant, bragant, faciunt miracula plura,
Et de bonitate sunt sine fine boni_.

(De gentillessiis Instudiantium.)

Tandis qu'au Gai-Savoir, dans la noble cité des comtes de Provence, nous nous initiions ainsi, Roumanille, plus sage, publiait en Avignon, dans un journal de guerre appelé la _Commun, ces dialogues pleins de sens, de saveur, de vaillance, tels que le _Thym, Un Rouge et un Blanc_, les _Prêtres_, qui mettaient en valeur et popularisaient la prose provençale.

Puis, avec la décision, avec l'autorité que lui donnait déjà le succès de ses _Pâquerettes_ et de ses hardis pamphlets, au rez-de-chaussée de son journal, il convoquait, tant vieux que jeunes, les trouvères de ce temps; et de ce ralliement sortait une anthologie, les _Provençales_, qu'un professeur éminent, M. Saint-René Taillandier, alors à Montpellier, présentait au public dans une introduction chaleureuse et savante (Avignon, librairie Soguin, 1852).

Ce précocement recueilli contenait des poésies du vieux docteur d'Astros et de Gaut, d'Aix; des Marseillais Aubert, Bellot, Bénédict, Bourrelly et de Barthélemy (celui de la _Némésis_); des Avignonnais Boudin, Cassan, Giôra; du Beaucairois Bonnet; du Tarasconais Gautier; de Reybaud, de Dupuy, qui étaient de Carpentras; de Castil-Blaze, de Cavaillon; de Crousillat, de Salon; de Garcin, "fils ardent du maréchal d'Alleins" (mentionné dans _Mireille_); de Mathieu, de Châteauneuf; de Chalvet, de Nyons; et d'autres; puis un groupe du Languedoc: Moquin-Tondon, Peyrottes, Lafare-Alais; et une pièce de Jasmin.

Mais les morceaux les plus nombreux étaient de Roumanille, alors en

pleine production et duquel Sainte-Beuve avait salué les Crêches comme "dignes de Klopstock". Théodore Aubanel, dans ses vingt-deux ans, donnait là lui aussi, ses premiers coups de maître: le 9 Thermidor, les Faucheurs, A la Toussaint. Moi, enfin, enflammé de la plus belle ardeur, j'y allais de mes dix pièces (l'Amertume, le Mistral, Une Course de Taureaux) et d'un Bonjour à Tous qui disait, pour noter notre point de départ :

« Nous trouvâmes dans les berges
Revêtue d'un mochant haillon,
La langue provençale:
En allant paître les brebis,
La chaleur avait bruni sa peau,
La pauvre n'avait que ses longs cheveux
Pour couvrir ses épaules.
Et voilà que des jeunes hommes,
En vaguant par là
Et la voyant si belle,
Se sentirent émus.
Qu'ils soient donc les bienvenus,
Car ils l'ont vue ainsi
Comme une demoiselle. »

Mais revenons aux amours de Mathieu avec la baronne d'Aix, dont je n'ai pas terminé l'histoire.

Chaque fois que je rencontrais mon étudiant "en lois d'amour", je l'interpellais ainsi:

-- Eh bien!, Mathieu, où en sommes-nous?

-- Nous en sommes, me répondit-il un jour, que Lilette (c'était le nom de la blanchisseuse) a fini par m'indiquer l'hôtel de la baronne; que j'ai passé et repassé, mon ami, tant de fois sous les cariatides de son balcon, que, rendons grâce à Dieu, j'ai été remarqué... et la dame, une beauté comme tu n'en vois oncques, la dame enjôlée, charmée de son cavalier servant, a daigné, l'autre soir, me laisser tomber du ciel, tiens, une fleur d'oeillet.

Et, disant cela, Mathieu m'exhibait une fleur fanée et, faisant les yeux tendres, lançait à la volée un baiser dans l'azur. Un mois, deux mois passèrent, je ne rencontrais plus Mathieu. Je dis:

-- Allons le voir.

Je monte donc à sa chambrette -- et qu'est-ce que je trouve? Mon Anselme, qui, le pied sur une chaise, me fait:

-- Arrive vite, que je te conte mon accident... Figure-t-on, mon bon, que j'avais trouvé le joint, une nuit sur les onze heures, pour entrer dans le jardin de ma divine baronne. Tout était arrangé. Lilette, ma brave blanchisseuse, nous prêtait la main... et je pensais grimper, par un de ces rosiers qui, tu sais? fleurissent en

treillage, jusqu'à une fenêtre où devait ma souveraine tendre le bras
à mes baisers. J'escaladai déjà le cœur, tu peux m'en croire, me
battait fortement... O ciel! tout à coup la fenêtre s'entr'ouvre
doucement; les rideaux de la jalousie se haussent: une main,
Frédéric, une main... (ah! je le connus vite, ce n'était pas celle de
la baronne) me secoue sur le nez la cendre d'une pipe! Comme tu peux
imaginer, je n'attendis pas mon reste... Je glisse à terre, je
m'enfuis, je franchis le mur du jardin, et, patatras! morbleu, je me
foule le pied!

Vous pouvez penser si nous rêvons à nous démonter la mâchoire!

-- Mais, au moins, tu as fait venir un médecin?

-- Oh! ça ne vaut pas la peine, dit-il... La mère de Lilette se
trouve une conjuratrice (tu les connais peut-être elles tiennent un
bouchon vers la porte d'Italie). Elles m'ont fait tremper le pied
dans un baquet de saumure. La vieille, en marmottant quelques
exécutions, m'y a fait trois signes de croix avec son gros orteil,
puis on me l'a serré de bandes...

Et, maintenant, j'attends, en lisant les Pâquerettes de l'ami
Roumanille, que Dieu y mette sa sainte main... Mais le temps ne me
dure pas: car Lilette m'apporte, deux fois par jour, mon ordinaire;
et, à défaut de grives, comme dit le proverbe, on mange des
merlettes.

Or ça, l'ami Mathieu, futur (et bien nommé) Filibre des Baisers,
qui fut toute sa vie le plus beau songe-fêtes que j'aie jamais connu,
avait-il revassé l'histoire que je viens de dire? Je n'ai jamais pu
l'éclaircir, et j'ai raconté la chose telle qu'il me la narra.

CHAPITRE XI

LA RENTRÉE AU MAS

L'éclosion de Mireille. -- L'origine de ce nom. -- Le cousin
Tourette. -- Le moulin à huile. -- Le bûcheron Siboul. --
L'herborisateur Xavier. -- Le coup d'Etat (1851). -- L'excursion
dans les astres, -- Le Congrès des Trouvères: Jean Reboul. -- Le
Romèsvage d'Aix: Brizeux, Zola.

Une fois "licencié", ma foi, comme tant d'autres (et, vous avez pu le
voir, je ne me surmenai pas trop), fier comme un jeune coq qui a
trouvé un ver de terre, j'arrivai au Mas à l'heure où on allait
souper sur la table de pierre, au frais, sous la tonnelle, aux
derniers rayons du jour.

-- Bonsoir toute la compagnie!

-- Dieu te le donne, Frédéric!

-- Père, mère tout va bien... A ce coup, c'est bien fini!

-- Et belle délivrance! ajouta Madeleine, la jeune Piémontaise qui
était servante au Mas.

Et lorsque, encore debout, devant tous les laboureurs, j eus rendu
compte de ma dernière sueur, mon vénérable père, sans autre
observation, me dit seulement ceci:

-- Maintenant, mon beau gars, moi j ai fait mon devoir. Tu en sais
beaucoup plus que ce qu on m en a appris... C est à toi de choisir la
voie qui te convient: je te laisse libre.

-- Grand merci! répondis-je.

Et là-même, -- à cette heure, j avais mes vingt et un ans, -- le pied
sur le seuil du Mas paternel, les yeux vers les Alpilles, en moi et
de moi-même, je pris la résolution: premièrement, de relever, de
raviver en Provence le sentiment de race que je voyais s annihiler
sous l éducation fautive et antinaturelle de toutes les écoles;
secondement, de provoquer cette résurrection par la restauration de
la langue naturelle et historique du pays, à laquelle les écoles font
toutes une guerre à mort; troisièmement, de rendre la vogue au
provençal par l influx et la flamme de la divine poésie.

Tout cela, vaguement, bourdonnait en mon âme; mais je le sentais
comme je vous dis. Et plein de ce remous, de ce bouillonnement de
sève provençale, qui me gonflait le cœur, libre d inclination envers
toute maîtrise ou influence littéraire, fort de l indépendance qui me
donnait des ailes, assuré que plus rien ne viendrait me déranger, un
soir, par les semailles, à la vue des laboureurs qui suivaient la
charrue dans la raie, j entamai, gloire à Dieu! le premier chant de
Mireille.

Ce poème, enfant d amour, fit son écloison paisible, peu à peu, à
loisir, au souffle du vent large, à la chaleur du soleil ou aux
rafales du mistral, en même temps que je prenais la surveillance de
la ferme, sous la direction de mon père qui, à quatre-vingts ans,
était devenu aveugle.

Me plaire à moi, d abord, puis à quelques amis de ma première
jeunesse, -- comme je l ai rappelé dans un des chants de _Mireille_:

_O doux amis de ma jeunesse,
Aidez mon chemin de votre sainte haleine_,

c'était tout ce que je voulais. Nous ne pensions pas à Paris, dans
ces temps d innocence. Pourvu qu Arles -- que j avais à mon horizon,
comme Virgile avait Mantoue -- reconnût, un jour, sa poésie dans la
mienne, c'était mon ambition lointaine. Voilà pourquoi, songeant aux
campagnards de Crau et de Camargue, je pouvais dire:

Nous ne chantons que pour vous, pâtres et gens des Mas.

De plan, en vérité, je n en avais qu un à grands traits, et seulement

dans ma t ete. Voici:

Je m' tais proposé de faire naître une passion entre deux beaux enfants de la nature provençale, de conditions différentes, puis de laisser à terre courir le peloton, comme dans l'imprévu de la vie r elle, au gré des vents!

Mireille, ce nom fortun  qui porte en lui sa poésie, devait fatalement être celui de mon héroïne: car je l'avais, depuis le berceau, entendu dans la maison, mais rien que dans notre maison. Quand la pauvre Nanon, mon  eule maternelle, voulait gracieuser quelqu'une de ses filles:

-- C'est Mireille, disait-elle, c'est la belle Mireille, c'est Mireille, mes amours.

Et ma mère, en plaisantant, disait parfois de quelque fillette:

-- Tenez! la voyez-vous, Mireille mes amours!

Mais, quand je questionnais sur Mireille, personne n'en savait davantage: une histoire perdue, dont il ne subsistait que le nom de l'héroïne et un rayon de beaut  dans une brume d'amour. C'était assez pour porter bonheur à un qui, peut-être, -- sait-on? -- fut, par cette intuition lui appartient aux po tes, la reconstitution d'un roman v ritable.

Le Mas du Juge, à cette  poque, était un vrai foyer de poésie limpide, biblique et idyllique. N'était-il pas vivant, chantant autour de moi, ce po me de Provence avec son fond d'azur et son encadrement d'Alpille? L'on n'avait qu'à sortir pour s'en trouver tout ébloui. Ne voyais-je pas Mireille passer, non seulement dans mes rêves de jeune homme, mais encore en personne, tant  dans ces gentilles fillettes de Maillane qui venaient, pour les vers  soie, cueillir la feuille des mûriers, tant  dans l'allégresse de ces sarcleuses, ces faneuses, vendangeuses, oliveuses, qui allaient et venaient, leur poitrine entrouvertes, leur coiffe cravat e de blanc, dans les blés, dans les foins, dans les oliviers et dans les vignes?

Les acteurs de mon drame, mes laboureurs, mes moissonneurs, mes bouviers et mes p res, ne circulaient-ils pas, du point de l'aube au crépuscule, devant mon jeune enthousiasme? Voulez-vous un plus beau vieillard, plus patriarcal, plus digne d'être le prototype de mon maître Ramon, que le vieux François Mistral, celui que tout le monde et ma mère elle-même n'appelaient que le "maître"? Pauvre p re! Quelquefois, quand le travail était pressant, il fallait donner aide, soit pour rentrer les foins, soit pour dériver l'eau de notre puits à roue, il criait dehors:

-- Où est Fr d ric?

Bien qu'à ce moment-là je fusse allongé sous un saule, pareissant à la recherche de quelque rime en fuite, ma pauvre m re r pondait:

-- Il écrit.

Et aussitôt, la voix rude du brave homme s'apaisait en disant:

-- Ne le dérange pas.

Car, pour lui, qui n'avait lu que l'Écriture Sainte et _Don Quichotte_ en sa jeunesse, écrire était vraiment un office religieux, Et il montre bien ce respect pour le mystère de la plume, le début d'un récitatif, usité jadis chez nous, et dont nous reparlerons au sujet du mot _Folibre_:

_Monseigneur saint Anselme lisait et écrivait.
Un jour, de sa sainte écriture,
Il est monté au haut du ciel_.

Un autre personnage qui eut, sans le savoir, le don d'intéresser ma Muse épique, c'était le cousin Tourrette, du village de Mourilès: une espèce de colosse, membré et clopé, avec de grosses guêtres de cuir sur les souliers et connu à la ronde, dans les plaines de Crau, sous le nom du _Major_, ayant, en 1815, été tambour-major des gardes nationaux qui, sous le commandement du duc d'Angoulême, voulaient arrêter Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe. Il avait, dans sa jeunesse, dissipé son bien au jeu; et dans ses vieux jours, réduit aux abois, il venait, tous les hivers, passer une quinzaine avec nous autres, au Mas. Lorsqu'il repartait, mon père lui donnait, dans un sac, quelques boisseaux de blé. L'été, il parcourait la Crau et la Camargue, allant aider aux bergers, lorsqu'on tondait les troupeaux, aux fermiers pour le dépiquage, aux faucheurs de marais pour engerber les roseaux ou, enfin, aux sauniers pour mettre le sel en meules. Aussi connaissait-il la terre d'Arles et ses travaux, assurément, comme personne. Il savait le nom des Mas, des pâtures, des chefs de bergers, des haras de chevaux et de taureaux sauvages, ainsi que de leurs gardiens. Et il parlait de tout avec une façon de, un pittoresque, une noblesse d'expressions provençales, qu'il y avait plaisir d'entendre. Pour dire, par exemple, que le comte de Mailly était riche, fort riche en propriétés bâties:

-- Il possède, disait-il, sept arpents de toitures.

Les filles qui s'engagent pour la cueillette des olives -- à Mourilès, elles sont nombreuses -- le louaient pour leur dire des contes à veillée. Elles lui donnaient, je crois, un sou chacune par veillée. Il les faisait tordre de rire, car il savait tous les contes, plus ou moins croustilleux, qui, d'une bouche à l'autre, se transmettent dans le peuple, tels que: _Jean de la Vache, Jean de la Mule, Jean de l'Ours, le Doreur_, etc.

Une fois que la neige commençait à tomber :

-- Allons, disions-nous, le cousin apparaîtra bientôt.

Et il ne manquait jamais.

-- Bonjour, cousin!

-- Cousin, bonjour!

Et voilà La main touchée et son bâton d'oposé, humblement, derrière la porte, et s'attablait, mangeait une belle tartine de fromage pétri et entamait, ensuite, le sujet de l'olivaison, Et il contait que les meules, en son bourg de Mouris, ne pouvaient tenir pied à la récolte des olives. Et il disait:

-- Comme on est bien, l'hiver, lorsqu'il fait froid, dans ces moulins à huile! Ecarquillé sur le marc tout chaud, on regarde, à la clarté des caeleils à quatre mâches, les presseurs d'huile moitié nus qui, lestes comme chats, poussent tous à la barre, au commandement du chef:

-- Allons, ce coup! Encore un coup! Encore un bon coup! Houp! que tout claque! Là

Étant, le cousin Tourrette, comme tous les songeurs, tant soit peu fainéant, il avait, toute sa vie, rêvé de trouver une place où il y eût peu de travail.

-- Je voudrais, nous disait-il, la place de compteur de mornes, à Marseille par exemple, dans un de ces grands magasins où, lorsqu'on les débarque, un homme, étant assis, peut, en comptant les douzaines, gagner (me suis-je laissé dire) ses douze cents francs par an.

Mon pauvre vieux Major! Il mourut comme tant d'autres, sans avoir vu réaliser sa rêverie sur les mornes.

Je n'oublierai pas non plus, parmi mes collaborateurs, ou, tant vaut dire, mes auteurs de la poésie de _Mireille_, le bûcheron Siboul : un brave homme de Montfrin, habillé de velours, qui venait tous les ans, à la fin de l'automne, avec sa grande serpe, tailler joliment nos bourrées de saule. Pendant qu'il découpait et appareillait ses rondins, que d'observations justes il me faisait sur le Rhône, sur ses courants, ses tourbillons, sur ses lagunes, sur ses baies, sur ses graviers et sur ses îles, puis sur les animaux qui fréquentent ses digues, les loutres qui gîtent dans les arbres creux, les bièvres qui coupent des troncs comme la cuisse, et sur les pendulines qui, dans les Sogonaux, suspendent leurs nids aux peupliers blancs, et sur les coupeurs d'osier et les vanniers de Valabrègue!

Enfin, le voisin Xavier, un paysan herboriste, qui me disait les noms en langue provençale et les vertus des simples et de toutes les herbes de Saint-Jean et de Saint-Roch. Si bien que mon bagage de botanique littéraire, c'est ainsi que je le formai... Heureusement! car m'est avis, sans vouloir les mépriser, que nos professeurs des écoles, tant les hautes que les basses, auraient été, bien sûr,

entrepris pour me montrer ce qu'était un chardon ou un laiteron.

Comme une bombe, dans l'entrefaite de ce prodrome de Mireille, éclata la nouvelle du coup d'État du 2 décembre 1851.

Quoique je ne fusse pas de ces fanatiques chez qui la République tient lieu de religion, de justice et de patrie, quoique les Jacobins, par leur intolérance, par leur manie du niveau, par la sécheresse, la brutalité de leur matérialisme, m'eussent découragé et blessé plus d'une fois, le crime d'un gouvernant qui déchirait la loi jurée par lui m'indigna. Il m'indigna, car il fauchait toutes mes illusions sur les fédérations futures dont la République en France pouvait être le couvain.

Quelques-uns des collègues de l'École de Droit allèrent se mettre à la tête des bandes d'insurgés qui se soulevaient dans le Var au nom de la Constitution; mais le grand nombre, en Provence comme ailleurs, les uns par désir de la turbulence des partis, les autres éberlués par le reflet du premier Empire, applaudirent, il est vrai, au changement de régime. Qui pouvait deviner que l'Empire nouveau dût s'effondrer dans une effroyable guerre et l'écrasement national ?

Pour conclure, je vais citer ce qui me fut dit un jour, après 1870 par Taxile Delord, républicain pourtant et député de Vaucluse, un jour qu'en Avignon, sur la place de l'Horloge, nous nous promenions ensemble:

-- La gaffe, disait-il, la plus prodigieuse qui se soit jamais faite dans le parti avancé, fut la Révolution de 1848. Nous avions au gouvernement une belle famille, française, nationale, libérale entre toutes et compromise même avec la Révolution, sous les auspices de laquelle on pouvait obtenir, sans trouble, toutes les libertés que le progrès comporte... Et nous l'avons bannie. Pourquoi? Pour faire place à ce bas empire qui a mis la France en débauche!

Quoi qu'il en soit, en conséquence, je laissai de côté -- et pour toujours -- la politique inflammatoire, comme ces embarras qu'on abandonne en route pour marcher plus léger, et à toi, ma Provence, et à toi, poésie, qui ne m'avez jamais donné que pure joie, je me livrai tout entier.

Et voici que, rentré dans la contemplation, un soir, me promenant en quête de mes rimes, car mes vers, tant que j'en ai fait, je les ai trouvés tous par voies et par chemins, je rencontrai un vieux qui gardait les brebis. Il avait nom "le galant jean". Le ciel était étoilé, la chouette miaulait, et le dialogue suivant (que vous avez lu peut-être, traduit par l'ami Daudet) eut lieu dans cette rencontre.

LE BERGER

Vous voilà bien écarté, monsieur Frédéric?

MOI

Je vais prendre un peu l'air, maître Jean.

LE BERGER

Vous allez faire un tour dans les astres?

MOI

Maître Jean, vous l'avez dit. Je suis tellement soûl, d'habitude et
d'habitude des choses de la terre que je voudrais, cette nuit, m'enlever
et me perdre dans le royaume des étoiles.

LE BERGER

Tel que vous me voyez, j'y fais, moi, une excursion presque toutes
les nuits, et je vous certifie que le voyage est des plus beaux.

MOI

Mais comment faire pour y aller, dans cet abîme de lumière?

LE BERGER

Si vous voulez me suivre, pendant que les brebis mangent, tout
doucement, monsieur, je vous y conduirai et vous ferai tout voir.

MOI

Galant Jean, je vous prends au mot.

LE BERGER

Tenez, montons par cette voie qui blanchit du nord au sud: c'est le
chemin de Saint Jacques. Il va de France droit sur l'Espagne. Quand
l'empereur Charlemagne faisait la guerre aux Sarrasins, le grand
saint Jacques de Galice le marqua devant lui pour lui indiquer la
route.

MOI

C'est ce que les païens désignaient par Voie Lactée.

LE BERGER

C'est possible; moi je vous dis ce que j'ai toujours ouï dire...
Voyez-vous ce beau chariot, avec ces quatre roues qui éblouissent
tout le nord? C'est le Chariot des Ames. Les trois étoiles qui
précèdent sont les trois bêtes de l'attelage; et la toute petite qui
va après de la troisième, nous l'appelons le Charretier.

MOI

C est ce que dans les livres on nomme la Grande Ourse.

LE BERGER

Comme il vous plaira... Voyez, voyez tout à l'entour les étoiles qui tombent: ce sont de pauvres âmes qui viennent d'entrer au Paradis. Signons-nous, monsieur Frødøric.

MOI

Beaux anges (comme on dit), que Dieu vous accompagne!

LE BERGER

Mais tenez, un bel astre est celui qui resplendit pas loin du Chariot, là-haut: c'est le Bouvier du ciel.

MOI

Que dans l'astronomie on d'nomme Arcturus.

LE BERGER

Peu importe. Maintenant regardez là sur le nord, l'étoile qui scintille à peine: c'est l'étoile Marine, autrement dit la Tramontane. Elle est toujours visible et sert de signal aux marins--lesquels se voient perdus, lorsqu'ils perdent la Tramontane.

MOI

L'étoile Polaire, comme on l'appelle aussi, se trouve donc dans la Petite Ourse; et comme la bise vient de là les marins de Provence, comme ceux d'Italie, disent qu'ils vont à l'Ourse, lorsqu'ils vont contre le vent.

LE BERGER

Tournons la tête, nous verrons clignoter la Poussinière ou le Pouillier, si vous préférez.

MOI

Que les savants nomment Pléiades et les Gascons Charrette des Chiens.

LE BERGER

C'est cela. Un peu plus bas resplendissent les Enseignes, -- qui, spécialement, marquent les heures aux bergers. D'autres les nomment les Trois Rois, d'autres les Trois Bourdons ou le Rêau ou le Faux Manche.

MOI

Précisément, c'est Orion et la ceinture d'Orion.

LE BERGER

Très bien. Encore plus bas, toujours vers le midi, brille Jean de Milan.

MOI

Sirius, si je ne me trompe.

LE BERGER

Jean de Milan est le flambeau des astres. Jean de Milan, un jour, avec les Enseignes et la Poussinière, avait été, dit-on, convié à une noce. (La noce de la belle Maguelone, dont nous parlerons tantôt.) La Poussinière, matinale, partit, paraît-il, la première et prit le chemin haut. Les Enseignes, trois filles sémillantes, ayant coupé plus bas, finirent par l'atteindre. Jean de Milan, resté endormi, prit, lorsqu'il se leva, le raccourci et, pour les arrêter, leur lança son bâton à la volée... Ce qui fait que le Faux Manche est appelé depuis le Bâton de Jean de Milan.

MOI

Et celle qui, au loin, vient de montrer le nez et qui rase la montagne?

LE BERGER

C'est le Boiteux. Lui aussi était de la noce. Mais comme il boite, pauvre diable, il n'avance que lentement. Il se lève tard du reste et se couche de bonne heure.

MOI

Et celle qui descend, là-bas, sur le ponant, étincelante comme une épousée?

LE BERGER

Eh bien ! c'est elle ! l'étoile du Berger, l'étoile du Matin, qui nous éclaire à l'aube, quand nous lâchons le troupeau, et le soir, quand nous le rentrons : c'est elle, l'étoile reine, la belle étoile, Maguelone, la belle Maguelone, sans cesse poursuivie par Pierre de Provence, avec lequel a lieu, tous les sept ans son mariage.

MOI

La conjonction, je crois, de Vénus et de Jupiter ou de Saturne quelquefois.

LE BERGER

A votre goût... mais tiens, Labrit! Pendant que nous causions, les brebis se sont dispersées, tai! tai! ramène-les! Oh! le mauvais coquin de chien, une vraie rosse... Il faut que j'y aille moi-même. Allons, monsieur Frødøric, vous, prenez garde de ne pas vous øgarer!

MOI

Bonsoir! Galant Jean.

Retournons aussi, comme le père, à nos moutons. A partir des Provençales, recueil poétique où avaient collaboré les trouvères vieux et jeunes de cette époque-là quelques-uns, dont j'étais, engagèrent entre eux une correspondance au sujet de la langue et de nos productions. De ces rapports, de plus en plus ardents, naquit l'idée d'un congrès de poètes provençaux. Et, sur la convocation de Roumanille et de Gaut qui avaient écrit ensemble dans le journal Lou Boui-Abaisse, la réunion eut lieu le 29 août 1852, à Arles, dans une salle de l'ancien archevêché, sous la présidence de l'aimable docteur d'Astros, doyen d'âge des trouvères. Ce fut là qu'entre tous nous fîmes connaissance, Aubanel, Aubert, Bourrelly, Cassan, Crousillat, Døsanat, Garcin, Gaut, Gelu, Giøra, Mathieu, Roumanille, moi et d'autres. Grâce au bon Carpentrasien, Bonaventure Laurent, nos portraits eurent les honneurs de l'Illustration (18 septembre 1852).

Roumanille, en invitant M. Moquin-Tandon, professeur à la faculté des sciences de Toulouse et spirituel poète en son parler montpelliørain, l'avait chargé d'amener Jasmin à Arles. Mais, quand Moquin-Tandon écrivit à l'auteur de Marthe la folle, savez-vous ce qu'il répondit à l'illustre poète gascon: "Puisque vous allez à Arles, dites-leur qu'ils auront beau se réunir quarante et cent, jamais ils ne feront le bruit que j'ai fait tout seul."

-- Voilà Jasmin de pied en cap, me disait Roumanille.

Cette réponse le reproduit beaucoup plus fidèlement que le bronze ølevé à Agen, en son honneur. Il était ce que l'on appelle, Jasmin, un fier bougre.

D'ailleurs, le perruquier d'Agen, en døpit de son gønie, fut toujours aussi maussade pour ceux qui, comme lui, voulaient chanter dans notre langue. Roumanille, puisque nous y sommes, quelques années auparavant, lui avait envoyé ses Påquerettes, avec la dødicace de Madeleine, une des poésies les meilleures du recueil. Jasmin ne daigna pas remercier le Provençal. Mais ayant, le Gascon, vers 1848, passé par Avignon, où il donna un concert avec Mlle Roaldès, qui jouait de la harpe, Roumanille, après la søance, vint avec quelques autres saluer le poète qui avait fait couler les larmes en døclamant ses Souvenirs :

-- Oø vas-tu grand-père? -- Mon fils à l'hôpital...

C est là que meurent les Jasmins_.

-- Qui Êtes-vous donc? fit l'Agenais au poète de Saint-Remy.

-- Un de vos admirateurs, Joseph Roumanille.

-- Roumanille? Je me souviens de ce nom... Mais je croyais qu'il fût celui d'un auteur mort.

-- Monsieur, vous le voyez, répondit l'auteur des *Pâquerettes*, qui ne laissa jamais personne lui marcher sur le pied, je suis assez jeune encore pour pouvoir, si il plaît à Dieu, faire un jour votre épitaphe.

Qui fut bien plus gracieux pour la réunion d'Arles, ce fut ce bon Reboul, qui nous écrivit ceci: "Que Dieu bénisse votre table... Que vos luttes soient des fêtes, que les rivaux soient des amis! Celui qui fit les cieux a fait celui de notre pays si grand et si bleu qu'il y a de l'espace pour toutes les étoiles."

Et cet autre Nîmois, Jules Canonge, qui disait: "Mes amis, si vous aviez un jour à défendre notre cause, n'oubliez pas qu'en Arles se fit votre assemblée première et que vous fîtes étoiles dans la cité noble et fière qui a pour armes et pour devise: *l'Épée et l'Ire du lion*."

Je ne me souviens pas de ce que je dis ou chantai là mais je sais seulement qu'en voyant le jour naître, j'étais dans le ravissement; et, Roumanille l'a dit dans son discours de Montmajour, en 1889. Il paraît que, songeur, plongé dans ma pensée, dans mes yeux de jeune homme "resplendissaient d'éclat sept rayons de l'étoile".

Le Congrès d'Arles avait trop bien réussi pour ne pas se renouveler. L'année suivante, 21 août 1883, sous l'impulsion de Gaut, le jovial poète d'Aix, à Aix se tint une assemblée (le Festival des Trouvères) deux fois nombreuse comme l'assemblée d'Arles. C'est là que Brizeux, le grand barde breton, nous adressa le salut et les souhaits qu'il disait:

Le rameau d'olivier couronnera vos têtes,
Moi je n'ai que la lande en fleurs:
L'un symbole riant de la paix et des fêtes
L'autre symbole des douleurs.

Unissons-les, amis; les fils qui vont nous suivre
De ces fleurs n'ornent plus leurs fronts:
Aucun ne redira le son qui nous enivre,
Quand nous, fidèles, nous mourrons...

Mais peut-elle mourir la brise fraîche et douce?
L'aiglon l'emporte en son vol,
Et puis elle revient légère sur la mousse
Meurt-il le chant du rossignol?

Non, tu ranimeras l'idiome sonore,
Belle Provence, à son d'oclin;
Sur ma tombe longtemps doit soupirer encore
La voix errante de Merlin_.

Outre ceux que j'ai cités comme figurant au Congrès d'Arles, voici les noms nouveaux qui émergèrent au Congrès d'Aix : Léon Allègre, l'abbé Aubert, Autheman, Bellot, Brunet, Chalvet, l'abbé Emery, Laidet, Mathieu Lacroix, l'abbé Lambert, Lejourdan, Peyrottes, Ricard-Borard, Tavan, Vidal etc., avec trois trouveresses, Mlles Reine Garde, Léonide Constans et Hortense Rolland.

Une séance littéraire, devant tout le beau monde d'Aix, se tint, après midi, dans la grande salle de la mairie, courtoisement ornée des couleurs de Provence et des blasons de toutes les cités provençales. Et sur une bannière en velours cramoisi étaient inscrits les noms des principaux poètes provençaux des derniers siècles. Le maire d'Aix, maire et député, était alors M. Rigaud, le même qui plus tard donna une traduction de *«Mirliou»* en vers français.

Après l'ouverture faite par un chœur de chanteurs,

*«Trouvères de Provence,
Pour nous tous quel beau jour!
Voici la Renaissance
Du parler du Midi_»*

dont Jean-Baptiste Gaut avait fait les paroles, le président d'Astros discourut gentiment en langue provençale; puis, tour à tour, chacun y alla de son morceau. Roumanille, très applaudi, récita un de ses contes et chanta la *«Jeune Aveugle_»*; Aubanel dévida sa pièce des *«Jumeaux_»*, et moi *«la Fin du Moissonneur_»*. Mais le plus grand succès fut pour la chansonnette du paysan Tavan, *«les Frisons de Mariette_»*, et pour le maître Lacroix, qui fit tous frissonner avec sa *«Pauvre Martine_»*.

Emile Zola, alors écolier au collège d'Aix, assistait à cette séance et, quarante ans après, voici ce qu'il disait dans le discours qu'il prononça à la fête de Sceaux (1892) :

"J'avais quinze ou seize ans, et je me revois, écolier échappé du collège, assistant à Aix, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, à une fête poétique un peu semblable à celle que j'ai l'honneur de présider aujourd'hui. Il y avait là Mistral proclamant la *«Mort du Moissonneur_»*, Roumanille et Aubanel sans doute, d'autres encore, tous ceux qui, quelques années plus tard, allaient être les écoliers et qui n'étaient alors que les troubadours."

Enfin, au banquet du soir, où l'on en dit, conta et chanta de toutes sortes, nous eûmes le plaisir d'élever nos verres à la santé du vieux Bellot, qui s'était, dans Marseille et toute la Provence, fait une renommée, méritée assurément, de poète drolatique, et qui, ébahi de

voir ce débordement de sève, nous répondait tristement :

_Je ne suis qu'un gâcheur;
J'ai dans ma pauvre vie, noirci bien du papier:
Gaut, Mistral, Crousillat, qui, eux, n'ont pas la flemme,
De notre provençal débrouilleront l'œcheveau_.

CHAPITRE XII

FONT-SÈGUGNE

Le groupe avignonnais. -- La fête de sainte Agathe. -- Le père de Roumanille. -- Crousiflat de Salon, -- Le chanoine Aubanel. -- La famille Giøra. -- Les amours d'Aubanel et de Zani. -- Le banquet de Font-Søgugne. -- L'institution du Følibrige. L'oraison de saint Anselme. -- Le premier chant des følibres.

Nous øtions, dans la contrøe, un groupe de jeunes, øtroitement unis, et qui nous accordions on ne peut mieux pour cette œuvre de renaissance provençale. Nous y allions de tout cœur.

Presque tous les dimanches, tantôt dans Avignon, tantôt aux plaines de Maillane ou aux Jardins de Saint-Rømy, tantôt sur les hauteurs de Chêeauneuf-de-Gadagne ou de Chêeauneuf-du-Pape, nous nous réunissions pour nos parties intimes, røgals de jeunesse, banquets de Provence, exquis en poésie bien plus qu'en mets, ivres d'enthousiasme et de ferveur, plus que de vin. C'est là que Roumanille nous chantait ses Noøls, là qu'il nous lisait les _Songeuses_, toutes fraîches, et _la Part du Bon Dieu_ encore flambant neuve; c'est là que, croyant, mais sans cesse rongé par le frein de ses croyances, Aubanel røcitait _le Massacre des Innocents_ ; c'øtait là que _Mireille_ venait, de loin en loin, d'øvider ses strophes nouvellement surgies.

A Maillane, lors de la Sainte-Agathe, qui est la fête de l'endroit, les "poètes" (comme on nous appelait d'øjà) arrivaient tous les ans pour y passer trois jours, comme les bohømiens. La vierge Agathe øtait Sicilienne : on la martyrisa en lui tranchant les seins. On dit møme qu'à Arles, dans le trøsor de Saint-Trophime, est conservø un plat d'agate qui, selon la tradition, aurait contenu les seins de la jeune bienheureuse. Mais d'ø pouvait venir aux Arløsiens et aux Maillanais cette d'øvotion pour une sainte de Catane? Je me l'expliquerais de la façon suivante:

Un seigneur de Maillane, originaire d'Arles, Guillaume des Porcellets, fut, d'après l'histoire, le seul Français øpargnø aux Vøepres Siciliennes, en considøration de sa droiture et de sa vertu. Ne nous aurait-il pas, lui ou ses descendants, apportø le culte de la vierge catanaise? Toujours est-il qu'en Sicile, sainte Agathe est invoquøe contre les feux de l'Etna et à Maillane contre la foudre et l'incendie. Un honneur recherchø par nos jeunes Maillanaises, c'est, avant leur mariage, d'øtre trois ans _prieuresse_ (comme on dirait prøtresses) de l'autel de sainte Agathe, et voici qui est bien joli: la veille de la fête, les couples, la jeunesse, avant d'ouvrir les

danses, viennent, avec leurs musiciens, donner une sØrØnade devant l'Øglise, à sainte Agathe.

Avec les galants du pays, nous venions, nous aussi, derrière les mØnØtriers, à la clartØ des falots errants et au bruit des pØtards, serpenteaux et fusØes, offrir à la patronne de Maillane nos hommages... Et, à propos de ces saints honorØs sur l'autel, dans les villes et les villages, de-ci de-là au Nord comme au Midi, depuis des siÈcles et des siÈcles, je me suis demandé, parfois: Qu'est-ce, à côté de cela, notre gloire mondaine de poÈtes, d'artistes, de savants, de guerriers, à peine connus de quelques admirateurs? Victor Hugo lui-même n'aura jamais le culte du moindre saint du calendrier, ne serait-ce que saint Gent qui, depuis sept cents ans, voit, toutes les années, des milliers de fidèles venir le supplier dans sa vallée perdue! Et aussi, un jour qu'à sa table (les flatteurs avaient posé cette question:

-- Y a-t-il, en ce monde, gloire supérieure à celle du poÈte?

-- Celle du saint, répondit l'auteur des Contemplations.

Lors de la Sainte-Agathe, nous allions donc au bal voir danser l'ami Mathieu avec Gango, Villette et Lali, mes belles cousines. Nous allions, dans le pré du moulin, voir les luttes s'ouvrir, au battement du tambour:

Qui voudra lutter, qu'il se présente...

Qui voudra lutter...

Qu'il vienne au pré!

les luttes d'hommes et d'ØphÈbes Ø l'ancien lutteur JØsette, qui Øtait surveillant du jeu, tournait et retournait autour des lutteurs, butØs l'un contre l'autre, nus, les jarrets tendus, et d'une voix sØvÈre leur rappelait parfois le précepte: d'Øfense de d'Øchirer les chairs...

-- O JØsette... vous souvient-il de quand vous fites mordre la poussière à QuØquine?

-- Et de quand je terrassai Bel-Arbre d'Aramon, nous répondait le vieil athlÈte, enchantØ de redire ses victoires d'antan. On m'appelait, savez-vous comme? Le Petit Maillanais ou, autrement, le Flexible. Nul jamais ne put dire qu'il m'avait renversØ et, pourtant, j'eus à lutter avec le fameux Meissonnier, l'hercule avignonnais qui tombait tout le monde; avec Rabasson, avec Creste d'Apt... Mais nous ne pÙmes rien nous faire.

À Saint-Remy, nous descendions chez les parents de Roumanille, Jean-Denis et Pierrette, de vaillants maraÙchers qui exploitaient un jardin vers le Portail-du-Trou. Nous y dÙnions en plein air, à l'ombre claire d'une treille, dans les assiettes peintes qui sortaient en notre honneur, avec les cuillers d'Øtain et les fourchettes de fer; et Zine et Antoinette, les soeurs de notre ami,

deux brunettes dans la vingtaine, nous servaient, souriantes, la
blanquette d agneau qu elles venaient d apprêter.

Un rude homme, tout de même, ce vieux Jean-Denis, le p re de
Roumanille. Il avait,  tant soldat de Bonaparte (ainsi qu assez
d daigneux il dénommait l empereur), vu la bataille de Waterloo et
racontait volontiers qu il y avait gagné la croix.

-- Mais, avec la défaite, disait-il, on n y pensa plus.

Aussi, lorsque son fils, au temps de Mac-Mahon, reçut la décoration,
Jean-Denis, fièrement, se contenta de dire:

-- Le père l avait gagnée, c est le garçon qui l a.

Et voici l épitaphe que Roumanille  crivit sur la tombe de ses
parents, au cimet re de Saint-Remy :

A JEAN-DENIS ROUMANILLE
JARDINIER, HOMME DE BIEN ET DE VALEUR (1791-1875)
A PIERRETTE PIQUET, SON ÉPOUSE,
BONNE, PIEUSE ET FORTE (1793-1895.
ILS VÉCURENT CHRÉTIENNEMENT ET MOURURENT
TRANQUILLES, DEVANT DIEU SOIENT-ILS!

Crousillat, de Salon, un d vot de la langue et des Muses de Crau,
 tait assez souvent de ces réunions d amis et c est au lendemain
d une lecture poétique qu il me gratifia du sonnet que je transcrivis:

_J entendis un écho de ta pure harmonie,
Le jour que nous p mes, chez Roumanille,
Cinq trouv res joyeux, francs de cérémonie,
Manger, choquer le verre, chanter, rire en famille.

Mais quand finiras-tu de tresser ton panier,
Quand de nous attifer ta belle jeune fille?
Que je m écrie content et jamais façonnier
Ta Mireille,  Mistral, est une merveille!...

Si donc, comme le vent dont le nom te convient,
Fort est le souffle saint qui t inspire, jeune homme,
Allons, au monde avide épanche les accents:

A tes flambants accords les monts vont s émouvoir
Les arbres tressaillir, les torrents s arrêter,
Comme aux sons modulés sur les lyres antiques_.

On allait, en Avignon, à la maison d Aubanel, dans la rue Saint-Marc
(qui, aujourd hui, porte le nom du glorieux f libre): un hôtel à
touvelles, ancien palais cardinalice, qu on a démoli depuis pour
percer une rue neuve. En entrant dans le vestibule, on voyait, avec
sa vis, une presse de bois semblable à un pressoir qui, depuis deux
cents ans, servait pour imprimer les livres paroissiaux et scolaires

du Comtat. Là nous nous installions, un peu intimidés par le parfum d'Église qui était dans les murs, mais surtout par Jeanneton, la vieille cuisinière, qui avait toujours l'air de grommeler:

-- Les voilà encore!

Cependant, la bonhomie du père d'Aubanel, imprimeur officiel de notre Saint-Père le Pape, et la jovialité de son oncle le chanoine nous avaient bientôt mis à l'aise. Et venu le moment où l'on choque le verre, le bon vieux prêtre racontait.

-- Une nuit, disait-il, quelqu'un vint m'appeler pour porter l'extrême-onction à une malheureuse de ces mauvaises maisons du préau de la Madeleine. Quand j'eus administré la pauvre agonisante, et que nous redescendions avec le sacristain, les dames, alignées le long de l'escalier, décorées et accoutrées d'oripeaux de carnaval, me saluèrent au passage, la tête penchée, d'un air si contrit qu'on leur aurait donné, selon l'expression populaire, l'absolution sans les confesser. Et la mère catin, tout en m'accompagnant, m'allouait des protestes pour excuser sa vie... Moi, sans répondre, je dévalais les degrés; mais dès qu'elle m'eut ouvert la porte du logis, je me retournai et je lui fis:

-- Vieille brehaigne! si n'y avait point de matrones, il n'y aurait pas tant de gueuses!

Chez Brunet, chez Mathieu (dont nous parlerons plus tard) nous faisons aussi nos frairies. Mais l'endroit bienheureux, l'endroit prédestiné, c'était, ensuite, Font-Ségugne, bastide de plaisance près du village de Gadagne, où nous conviait la famille Giéra: il y avait la mère, aimable et digne dame; l'aîné qu'on appelait Paul, notaire à Avignon, passionné pour la Gaie-Science; le cadet Jules, qui rêvait la rénovation du monde par l'œuvre des Pénitents Blancs; enfin, deux demoiselles charmantes et accortes: Clarisse et Joséphine, douceur et joie de ce nid.

Font-Ségugne, au penchant du plateau de Camp-Cabel; regarde le Ventoux, au loin, et la gorge de Vaucluse qui se voit à quelques lieues. Le domaine prend son nom d'une petite source qui y coule au pied du castel. Un délicieux bouquet de chênes, d'acacias et de platanes le tient abrité du vent et de l'ardeur du soleil.

"Font-Ségugne, dit Tavan (le frère de Gadagne), est encore l'endroit où viennent, le dimanche, les amoureux du village. Là ils ont l'ombre, le silence, la fraîcheur, les cachettes; il y a les viviers avec leurs bancs de pierre que le lierre enveloppe; il y a des sentiers qui montent, qui descendent, tortueux, dans le bosquet; il y a belle vue; il y a chants d'oiseaux, murmure de feuillage, gazouillis de fontaine. Partout, sur le gazon, vous pouvez vous asseoir, rêver d'amour, si l'on est seul et, si l'on est deux, aimer."

Voilà où nous venions nous croquer comme perdreaux, Roumanille Giéra,

Mathieu, Brunet, Tavan, Crousillat, moi et autres, Aubanel plus que tous, retenu sous le charme par les yeux de Zani (Jenny Manivet de son vrai nom), Zani l'Avignonnaise, une amie et compagne des demoiselles du castel.

"Avec sa taille mince et sa robe de laine,-- couleur de la grenade, -- avec son front si lisse et ses grands yeux si beaux, -- avec ses longs cheveux noirs et son brun visage, -- je la verrai tantôt, la jeune vierge, -- qui me dira: "Bonsoir." O Zani, venez vite!"

C'est le portrait qu'Aubanel, dans son *« Livre de l'Amour »*, en fit lui-même... Mais, à présent, découvrons-le, lorsque, après que Zani eut pris le voile, il se rappelle

Font-Sègugne :

"Voici l'été, les nuits sont claires. -- A Châteauneuf, le soir est beau. -- Dans les bosquets la lune encore-- monte la nuit sur Camp-Cabel. -- Te souvient-il? Parmi les pierres, -- avec ta face d'Espagnole, -- quand tu courais comme une folle, -- quand nous courions comme des fous -- au plus sombre et qu'on avait peur?"

"Et par ta taille délicate -- je te prenais: que c'était doux! -- Au chant des bêtes du bocage, -- nous dansions alors tous les deux. -- Grillons, rossignols et rainettes -- disaient, chacun, leurs chansonnettes; -- tu y ajoutais ta voix claire... -- Belle amie, où sont, maintenant, -- tant de branles et de chansons?"

"Mais, à la fin? las de courir, -- las de rire, las de danser, -- nous nous asseyions sous les chênes -- un moment pour nous reposer; -- tes longs cheveux qui se pendaient. -- mon amoureuse main aimait -- à les reprendre; et toi, bonne, tu me laissais faire, tout doux, -- comme une mère son enfant."

Et les vers écrits par lui, au châtelet de Font-Sègugne, sur les murs de la chambre où sa Zani couchait.

"O chambrette, chambrette, -- bien sûr que tu es petite, mais que de souvenirs! -- Quand je passe ton seuil, je me dis: "Elles viennent!" -- Il me semble vous voir, ô belles jouvencelles, -- toi, pauvre Julia, toi, ma chère Zani! -- Et pourtant, c'en est fait! -- Ah! vous ne viendrez plus dormir dans la chambrette! -- Julia, tu es morte! Zani, tu es nonnain!"

Voulez-vous, pour berceau d'un rêve glorieux, pour l'épanouissement d'une fleur idéale, un lieu plus favorable que cette cour d'amour discrète, au belvédère d'un coteau, au milieu des lointains azurés et sereins, avec une volée de jeunes qui adoraient le Beau sous les trois espèces: Poésie, Amour, Provence, identiques pour eux, et quelques demoiselles gracieuses, rieuses, pour leur faire compagnie!

Il fut écrit au ciel qu'un dimanche fleuri, le 21 mai 1854, en pleine primevère de la vie et de l'an, sept poètes devaient se rencontrer au

castel de Font-Søgugne: Paul GiØra, un esprit railleur qui signait Glaup (par anagramme de Paul G.); Roumanille, un propagandiste qui, sans en avoir l'air, attisait incessamment le feu sacrØ autour de lui; Aubanel, que Roumanille avait conquis à notre langue et qui, au soleil d'amour, ouvrait en ce moment le frais corail de sa _grenade_; Mathieu, ennuagØ dans les visions de la Provence redevenue, comme jadis, chevaleresque et amoureuse; Brunet, avec sa face de Christ de GalilØe, rØevant son utopie de Paradis terrestre; le paysan Tavan qui, ployØ sur la houe, chantonnait au soleil comme le grillon sur la gløbe; et FrØdØric, tout prØt à jeter au mistral, comme les pâres des montagnes, le cri de race pour hØler, et tout prØt à planter le gonfalon sur le Ventoux...

A table, on parla, comme c'Øtait l'habitude, de ce qu'il faudrait pour tirer notre idiome de l'abandon oØ il gisait depuis que, trahissant l'honneur de la Provence, les classes dirigeantes l'avaient rØduit, hØlas! à la domesticitØ. Et alors, considØrant que, des deux derniers Congrès, celui d'Arles et celui d'Aix, il n'Øtait rien sorti qui fit prØvoir un accord pour la rØhabilitation de la langue provençale; qu'au contraire, les rØformes, proposØes par les jeunes de l'École avignonnaise, s'Øtaient vues, chez beaucoup, mal accueillies et mal voulues, les Sept de Font-Søgugne dØlibØrØrent, unanimes, de faire bande à part et, prenant le but en main, de le jeter oØ ils voulaient.

-- Seulement, observa Glaup, puisque nous faisons corps neuf, il nous faut un nom nouveau. Car, entre rimeurs, vous le voyez, bien qu'ils ne trouvent rien du tout, ils se disent tous _trouvØres_. D'autre part, il y a aussi le mot de _troubadour_. Mais, usitØ pour dØsigner les poètes d'une Øpoque, ce nom est dØcati par l'abus qu'on en a fait. Et à renouveau enseigne nouvelle!

Je pris alors la parole.

-- Mes amis, dis-je, à Maillane, il existe dans le peuple, un vieux rØcitatif qui s'est transmis de bouche en bouche et qui contient, je crois, le mot prØdestinØ.

Et je commençai :

"Monseigneur saint Anselme lisait et Øcrivait. -- Un jour de sa sainte Øcriture, -- il est montØ au haut du ciel. -- Près de l'Enfant JØsus, son fils très prØcieux, -- il a trouvØ la Vierge assise -- et aussitØt l'a saluØe. -- Soyez le bienvenu, neveu! a dit la Vierge. -- Belle compagne, a dit son enfant, qu'avez-vous? -- J'ai souffert sept douleurs amères -- que je dØsire vous conter.

"La premiÈre douleur que je souffris pour vous, ô mon fils prØcieux, -- c'est lorsque, allant ouïr messe de relevailles, au temple je me prØsentai, -- qu'entre les mains de saint SimØon je vous mis. -- Ce fut un couteau de douleur -- qui me trancha le coeur, qui me traversa l'âme, - ainsi qu'à vous, -- ô mon fils prØcieux!

"La seconde douleur que je souffris pour vous, etc. -- La troisième douleur que je souffris pour vous, etc. -- La quatrième douleur que je souffris pour vous, --  mon fils pr cieux! -- c est quand je vous perdis, -- que de trois jours, trois nuits, je ne vous trouvai plus, -- car vous étiez dans le temple, -- à vous vous disputiez, avec les scribes de la loi, -- avec les sept _f libres_ de la Loi (1)."

-- Les sept f libres de la Loi, mais c est nous autres, écria la tabl e. Va pour _f libre_.

Et Glaup ayant vers  dans les verres taillés une bouteille de château neuf qui avait sept ans de cave, dit solennellement:

-- A la santé des f libres! Et, puisque nous voici en train de baptiser, adaptons au vocable de notre Renaissance tous les dérivés qui doivent en naître. Je vous propose donc d appeler _f librie_ toute  cole de f libres qui comptera au moins sept membres, en m moire, messieurs, de la pléiade d Avignon.

-- Et moi, dit Roumanille, je vous propose, s il vous plaît, le joli mot _f libriser_ pour dire "se réunir, comme nous faisons, entre f libres".

(1) Ce po me populaire se dit aussi en Catalogne. Voici la traduction du Catalan correspondant au provençal que nous venons de citer: Le troisième (couteau) fut quand vous êtes, -- près de trois jours, perdu votre Fils; -- vous le trouv tes dans le temple, -- disputant avec des savants, -- prêchant sous les voûtes -- la céleste doctrine.

-- Moi, dit Mathieu, j ajoute le terme _f libr e_ pour dire "une frairie de po tes provençaux".

-- Moi, dit Tavan, je crois que le mot _f libr en_ n exprimerait pas mal ce qui concerne les f libres.

-- Moi je dédie, fit Aubanel, le nom de _f libresse_ aux dames qui chanteront en langue de Provence.

-- Moi, je trouve, dit Brunet, que le mot _f librillon_ si rait aux enfants des f libres.

-- Moi, dit Mistral, je clos par ce mot national: _f librige_, f librige_! qui désignera l oeuvre et l association.

Et, alors, Glaup reprit:

-- Ce n est pas tout, coll gues! nous sommes les f libres de la loi... Mais, la Loi, qui la fait?

-- Moi, dis-je, et je vous jure que, devrais-je y mettre vingt ans de ma vie, je veux, pour faire voir que notre langue est une langue, rédiger les articles de loi qui la régissent.

Drôle de chose! elle a l'air d'un conte et, pourtant, c'est de là de cet engagement pris un jour de fête, un jour de poésie et d'ivresse idéale, que sortit cette énorme et absorbante tâche du Trésor du Félibrige ou dictionnaire de la langue provençale, où se sont fondus vingt ans d'une carrière de poète.

Et qui en douterait n'aura qu'à lire le prologue de Glaup (P. Giøra) dans l'Almanach Provençal de 1885, où cela est clairement consigné comme suit:

"Quand nous aurons toute prête la Loi qu'un félibre prépare et qui dit, beaucoup mieux que vous ne sauriez le croire, pourquoi ceci, pourquoi cela, les opposants devront se taire."

C'est dans cette séance, mémorable à juste titre et passée, aujourd'hui, à l'état de légende, qu'on décida la publication, sous forme d'almanach, d'un petit recueil annuel qui serait le fanion de notre poésie, l'étendard de notre idée, le trait d'union entre félibres, la communication du Félibrige avec le peuple.

Puis, tout cela réglé, l'on s'aperçut, ma foi, que le 21 de mai, date de notre réunion, était le jour de sainte Estelle; et, tels que les rois Mages, reconnaissant par là l'influx mystérieux de quelque haute conjoncture, nous saluâmes l'étoile qui présidait au berceau de notre redemption.

L'Almanach Provençal pour le Bel An de Dieu 1855 parut la même année avec ses cent douze pages. A la première, en belle place, tel qu'un trophée de victoire, notre Chant des Félibres exposait le programme de ce rêve de sève et de joie populaire:

--Nous sommes des amis, des frères,
Étant les chanteurs du pays!
Tout jeune enfant aime sa mère,
Tout oisillon aime son nid:
Notre ciel bleu, notre terroir
Sont, pour nous autres, un paradis.

Tous des amis, joyeux et libres,
De la Provence tous ôpris,
C'est nous qui sommes les félibres,
Les gais félibres provençaux!

En provençal ce que l'on pense
Vient sur les lèvres aisément.
O douce langue de Provence,
Voilà pourquoi nous t'aimerons!
Sur les galets de la Durance
Nous le jurons tous aujourd'hui!

Tous des amis, etc...

Les fauvettes n'oublient jamais
Ce que leur gazouilla leur père,
Le rossignol ne l'oublie guère,
Ce que son père lui chanta;
Et le langage de nos mères,
Pourrions-nous l'oublier, nous autres?

Tous des amis, etc...

Cependant que les jouvencelles
Dansent au bruit du tambourin,
Le dimanche, à l'ombre l'ogère,
A l'ombre d'un figuier, d'un pin,
Nous aimons à goûter ensemble,
A humer le vin d'un flacon.

Tous des amis, etc...

Alors, quand le moût de la Nerthe
Dans le verre sautille et rit,
De la chanson qu'il a trouvée
Dès qu'un fêlibre lance un mot,
Toutes les bouches sont ouvertes
Et nous chantons tous à la loi.

Tous des amis, etc...

Des jeunes filles s'émouillantes
Nous aimons le rire enfantin;
Et, si quelqu'une nous agrée,
Dans nos vers de galanterie
Elle est chantée et rechantée
Avec des mots plus que jolis.

Tous des amis, etc.

Quand les moissons seront venues,
Si la poêle frite quelquefois,
Quand vous foulerez vos vendanges,
Si le suc du raisin foisonne
Et que vous ayez besoin d'aide,
Pour aider, nous y courrons tous.

Tous des amis, etc...

Nous conduisons les farandoles;
A la Saint-Éloi, nous trinquons;
S'il faut lutter, à bas la veste;
De saint Jean nous sautons le feu;
A la Noël, la grande fête,
Ensemble nous posons la Bûche.

Tous des amis, etc...

Dans le moulin lorsqu'on d'ortrite
Les sacs d'olives, s'il vous faut
Des lurons pour pousser la barre,
Venez, nous sommes toujours prêts
Vous aurez là des gouailleurs comme
Il n'en est pas dix nulle part.

Tous des amis, etc...

Vienne la rôtie des châtaignes
Aux vieillottes de la Saint-Martin,

Si vous aimez les contes bleus,
Appelez-nous, voisins, voisines:
Nous vous en dirons des brochottes
Dont vous rirez jusqu'au matin.

Tous des amis, etc...

A votre fête patronale
Faut-il des pieurs, nous voici...
Et vous, pimpantes mariottes,
Voulez-vous un joyeux couplet?
Conviez-nous: pour vous, mignonnes,
Nous en avons des cents au choix!

Tous des amis, etc...

Quand vous égorgeriez la truie,
Ne manquez pas de faire signe!
Serait-ce par un jour de pluie,
Pour la saigner on lie la queue:
Un bon morceau de la fressure,
Rien de pareil pour bien dîner.

Tous des amis, etc...

Dans le travail le peuple ahane:
Ce fut, hélas! toujours ainsi...
Eh! s'il fallait toujours se taire,
Il y aurait de quoi crever!
Il en faut pour le faire rire,
Et il en faut pour lui chanter!

Tous des amis, joyeux et libres,
De la Provence tous épris,
C'est nous qui sommes les fœlibres,
Les gais fœlibres provençaux!_

Le Fœlibrige, vous le voyez, était loin d'engendrer mélancolie et pessimisme. Tout s'y faisait de gaieté de cœur, sans arrière-pensée

de profit ni de gloire. Les collaborateurs des premiers almanachs avaient tous pris des pseudonymes: le FØlibre des Jardins (Roumanille), le FØlibre de la Grenade (Aubanel), le FØlibre des Baisers (Mathieu), le FØlibre EnjouØ (Glaup, Paul GiØra), le FØlibre du Mas on bien de Belle-Viste (Mistral), le FØlibre de l ArmØe (Tavan, pris par la conscription), le FØlibre de l Arc-en-Ciel (G. Brunet, quiØtait peintre); tous ceux, ensuite, qui vinrent peu à peu grossir le bataillon : le FØlibre de Verre (D. Cassan), le FØlibre des Glands (T. Poussel), le FØlibre de la Sainte-Braise (E. Garcin), le FØlibre de LusŁne (Crousillat, de Salon), le FØlibre de l Ail (J.-B. Martin, surnommØ le Grec), le FØlibre des Melons (V. Martin, de Cavaillon), la FØlibresse du Caulon (fille du prØcØdent), le FØlibre Sentimental (B. Laurens), le FØlibre des Chartes (Achard, archiviste de Vaucluse), le FØlibre du Pontias (B. Chalvet, de Nyons), le FØlibre de Maguelone (Moquin-Tandon), le FØlibre de la Tour-Magne (Roumieux, de Nîmes), le FØlibre de la Mer (M. Bourrelly), le FØlibre des Crayons (l abbØ Cotton) et le FØlibre Myope (premier nom du _Cascarelet_, qui a signØ, plus tard, les facØties et contes naïfs de Roumanille et de Mistral).

CHAPITRE XIII

L ALMANACH PROVEN'AL

Le bon pŁlerin. -- Jarjaye au paradis. -- La Grenouille de Narbonne.
-- La Montelaise -- L homme populaire.

L _Almanach Provençal_, bien venu des paysans, goŁtØ par les patriotes, estimØ par les lettrØs, recherchØ par les artistes, gagna rapidement la faveur du public; et son tirage, qui fut, la premiŁre annØe, de cinq cents exemplaires, monta vite à douze cents, à trois mille, à cinq mille, à sept mille, à dix mille, qui est le chiffre moyen depuis quinze ou vingt ans.

Comme il s agit d une oeuvre de famille et de veillØe, ce chiffre reprØsente, je ne crois guŁre me tromper, cinquante mille lecteurs. Impossible de dire le soin, le zŁle, l amour- propre que Roumanille et moi avons mis sans relâche à ce cher petit livre, pendant les quarante premiŁres annØes. Et sans parler ici des innombrables poØsies qui s y sont publiØes, sans parler de ses _Chroniques_, oØ est contenue, peut-on dire, l histoire du FØlibrige, la quantitØ de contes, de lØgendes, de sonnettes, de facØties et de gaudrioles, tous recueillis dans le terroir, qui s y sont ramassØs, font de cette entreprise une collection unique. Toute la tradition, toute la raillerie, tout l esprit de notre race se trouvent serrØs là dedans; et si le peuple provençal, un jour, pouvait disparaître, sa faØon d Øtre et de penser se retrouverait telle quelle dans l almanach des fØlibres.

Roumanille a publiØ, dans un volume à part (_Li Conte Prouvençau et li Cascareto_), la fleur des contes et gais devis qu il Øgrena à profusion dans notre almanach populaire. Nous aurions pu en faire autant; mais nous nous contenterons de donner, en spØcimen de notre

prose d almanach, quelques-uns des morceaux qui eurent le plus de succès et qui ont été, du reste, traduits et répandus par Alphonse Daudet, Paul Arène, E. Blavet, et autres bons amis.

LE BON PÈLERIN

Légende provençale.

I

Maître Archimbaud avait près de cent ans. Il avait été jadis un rude homme de guerre; mais à présent, tout clopé et perclus par la vieillesse, il tenait le lit toujours et ne pouvait plus bouger.

Le vieux maître Archimbaud avait trois fils. Un matin, il appela l'aîné et lui dit :

-- Viens ici, Archimbalet! En me retournant dans mon lit et rêvassant, car, va, au fond d'un lit, on a le temps de réfléchir je me suis remémoré que, dans une bataille, me rencontrant un jour en danger de périr je promis à Dieu de faire le voyage de Rome... Aïe! je suis Vieux comme terre et ne puis plus aller en guerre! Je voudrais bien, mon fils, que tu fisses à ma place ce pèlerinage-là car il me peine de mourir sans avoir accompli mon vœu.

L'aîné répondit:

-- Que diable allez-vous donc vous mettre en tête, un pèlerinage à Rome et je ne sais où encore! Père, mangez, buvez, et puis dans votre lit, autant qu'il vous plaira, dites des paternôtres! Nous avons, nous, autre chose à faire.

Maître Archimbaud, le lendemain matin, appelle son fils cadet;

-- Cadet, écoute, lui fait-il: en rêvassant et en calculant, car, vois-tu, au fond d'un lit on a le loisir de rêver, je me suis souvenu que, dans une tuerie, me trouvant un jour en danger mortel, je me vouai à Dieu pour le grand voyage de Rome... Aïe! je suis vieux comme terre! je ne puis plus aller en guerre! et je voudrais qu'à ma place tu ailles faire, toi, le pèlerinage promis.

Le cadet répondit:

-- Père, dans quinze jours va venir le beau temps! Il faudra labourer les chaumes, il faut cultiver les vignes, il faut faucher les foins... Notre aîné doit conduire le troupeau dans la montagne; le jeune est un enfant... Qui commandera, si je m'en vais à Rome fainéanter par les chemins? Père, mangez, dormez, et laissez-nous tranquilles.

Le bon maître Archimbaud, le lendemain matin appelle le plus jeune:

-- Espérite, mon enfant, approche, lui fait-il. J'ai promis au bon

Dieu de faire un pèlerinage à Rome... Mais je suis vieux comme terre!
Je ne puis plus aller en guerre... Je t'y enverrais bien à ma place,
pauvre! Mais tu es un peu jeune, tu ne sais pas la route; Rome est
très loin, mon Dieu! et si il t'arrivait malheur...

-- Mon père, j'irai, répondit le jeune. Mais la mère cria: Je ne veux
pas que tu y ailles! Ce vieux radoteur avec sa guerre, avec sa Rome,
finit par donner sur les nerfs: non content de grogner, de se
plaindre, de geindre, toute l'année durant, il enverrait maintenant
ce bel enfant se perdre!

-- Mère, dit le jeune, la volonté d'un père est un ordre de Dieu!
Quand Dieu commande, il faut partir.

Et Espérit, sans dire plus, alla tirer du vin dans une petite gourde,
mit un pain dans sa besace avec quelques oignons, chaussa ses
souliers neufs, chercha dans le bûcher un bon bâton de chène, jeta
son manteau sur l'épaule, embrassa son vieux père, qui lui donna
force conseils, fit ses adieux à toute sa parenté et partit.

II

Mais avant de se mettre en voie, il alla dévotement ouïr la sainte
messe; et n'est-ce pas merveille qu'en sortant de l'église, il trouva
sur le seuil un beau jeune homme qui lui adressa ces mots:

-- Ami, n'allez-vous pas à Rome?

-- Mais oui, dit Espérit.

-- Et moi aussi, camarade; si cela vous plaisait, nous pourrions
faire route ensemble.

-- Volontiers, mon bel ami.

Or cet aimable jeune homme était un ange envoyé par Dieu.

Espérit avec l'ange prirent donc la voie romaine; et ainsi tout
gaiement, tantôt au soleil, tantôt à l'aiguail, en mendiant leur pain
et chantant des cantiques, la petite gourde au bout du bâton, enfin
ils arrivèrent à la cité de Rome.

Une fois reposés, ils firent leurs dévotions à la grande église de
Saint-Pierre, visitèrent tour à tour les basiliques, les chapelles,
les oratoires, les sanctuaires, et tous les piliers sacrés, baisèrent
les reliques des apôtres Pierre et Paul, des vierges, des martyrs et
de la vraie Croix; bref avant de repartir, ils furent voir le pape,
qui leur donna sa bénédiction.

Et alors Espérit avec son compagnon allèrent se coucher sous le
porche de Saint-Pierre et Espérit s'endormit.

Or, voici qu'en dormant le pèlerin vit en songe ses frères et sa mère

qui brûlaient en enfer, et il se vit lui-même avec son père dans la gloire éternelle des paradis de Dieu.

-- Hélas! pour lors, s'écria-t-il, je voudrais bien, mon Dieu, retirer du feu ma mère, ma pauvre mère et mes frères!

Et Dieu lui répondit:

-- Tes frères, c'est impossible, car ils ont désobéi mon commandement; mais ta mère, peut-être, si tu peux, avant sa mort, lui faire faire trois charités.

Et l'esprit se réveilla. L'ange avait disparu. Il eut beau l'attendre, le chercher, le demander, il ne le retrouva plus et il dut tout seul s'en retourner à Rome.

Il se dirigea donc vers le rivage de la mer, ramassa des coquillages, en garnit son habit ainsi que son chapeau, et de là lentement, par voies et par chemins, par vallées et par montagnes, il regagna le pays en mendiant et en priant.

III

C'est ainsi qu'il arriva dans son endroit et à sa maison.

Il en manquait depuis deux ans. Amaigri et chétif, hâlé, poudreux, en haillons, les pieds nus, avec sa petite gourde au bout de son bourdon, son chapelet et ses coquilles, il était méconnaissable. Personne ne le reconnut, et il s'en vint tout droit au logis paternel et dit doucement à la porte:

-- Au pauvre pèlerin, au nom de Dieu, faites l'aumône!

-- Ho! sa mère cria, vous êtes ennuyeux! Tous les jours il en passe, de ces garnements, de ces vagabonds, de ces truandailles.

-- Hélas! épouse, fit au fond de son lit le bon vieil Archimbaud, donne-lui quelque chose: qui sait si notre fils n'est pas à cette même heure dans le même besoin!

Et, ma foi, en grommelant, la femme coupa un croûton et l'alla porter au pauvre. Le lendemain, le pèlerin retourne encore à la porte de la maison paternelle en disant:

-- Au nom de Dieu, maîtresse, faites un peu d'aumône au pauvre pèlerin.

-- Vous êtes encore là cria la vieille, vous savez bien qu'hier on vous donna; ces gloutons mangeraient tout le bien du Chapitre!

-- Hélas! épouse, dit Archimbaud le bon vieillard, hier as-tu pas mangé? et aujourd'hui toi-même ne manges-tu pas encore? Qui sait si notre fils ne se trouve pas aussi dans la même misère!

Et voilà que l'Épouse, attendrie de nouveau, va couper un autre croûton et le porte encore au pauvre.

Le lendemain enfin, Espérit revient à la porte de ses gens et dit:

-- Au nom de Dieu, ne pourriez-vous pas, maîtresse, donner l'hospitalité au pauvre pèlerin?

-- Nenni, cria la dure vieille, allez-vous-en coucher où l'on loge les gueux!

-- Hélas! Épouse, dit le bon vieil Archimbaud, donne-lui l'hospitalité: qui sait si notre enfant, notre pauvre Espérit, n'est pas errant, à cette heure, à la rigueur du mauvais temps!

-- Oui, tu as raison, dit la mère, et elle alla aussitôt ouvrir la porte de l'étable et le pauvre Espérit, sur la paille, derrière les bœufs, alla se gîter dans un coin.

Au petit jour, le lendemain, la mère d'Espérit, les frères d'Espérit viennent pour ouvrir l'étable... L'étable, mes amis, était tout illuminée: le pèlerin était mort, était roidi et blanc, entre quatre grands cierges qui brûlaient autour de lui; la paille où il gisait était étincelante; les toiles d'araignées, luisantes de rayons, pendaient là-haut des poutres, telles que les courtines d'une chapelle ardente; les bœufs de l'étable, les mulets et les boeufs, chauvissaient effarés avec de grands yeux pleins de larmes; un parfum de violette embaumait l'écurie; et le pauvre pèlerin, la face glorieuse, tenait dans ses mains jointes un papier où était écrit: "Je suis votre fils."

Alors éclatèrent les pleurs et tous en se signant tombèrent à genoux: Espérit était un saint.

(_Almanach Provençal de 1879_)

JARJAYE AU PARADIS

Jarjaye, un portefaix de Tarascon, vient à mourir et, les yeux fermés, tombe dans l'autre monde. Et de rouler et de rouler! L'éternité est vaste, noire comme la poix, d'immensité, lugubre à donner le frisson. Jarjaye ne sait où gagner, il est dans l'incertitude, il claque des dents et bat l'espace. Mais à force d'errer il aperçoit au loin une petite lumière, là-bas au loin, bien loin... Il s'y dirige; c'était la porte du bon Dieu.

Jarjaye frappe: pan! pan! à la porte.

-- Qui est là? crie saint Pierre.

-- C'est moi.

-- Qui, toi?

-- Jarjaye.

-- Jarjaye de Tarascon?

-- C est ça, lui-mÊme.

-- Mais, garnement, lui fait saint Pierre, comment as-tu le front de vouloir entrer au saint paradis, toi qui jamais depuis vingt ans n as récité tes prières; toi qui, lorsqu'on te disait: "Jarjaye, viens à la messe" r pondais: "Je ne vais qu à celle de l après-midi"; toi qui, par moquerie, appelais le tonnerre "le tambour des escargot"; toi qui mangeais gras, le vendredi quand tu pouvais, le samedi quand tu en avais, en disant: "Qu il en vienne! c est la chair qui fait la chair; ce qui entre dans le corps ne peut faire mal à l' me"; toi qui, quand sonnait l ang lus, au lieu de te signer comme doit faire un bon chr tien: "Allons, disais-tu, un porc est pendu à la cloche!"; toi qui, aux avis de ton père: "Jarjaye, Dieu te punira"! ripostais de coutume: "Le Bon Dieu qui l a vu? Une fois mort on est bien mort!"; toi enfin qui blasph mais et reniais chr me et bap me, se peut-il que tu oses te pr senter ici, abandonné de Dieu?

Le pauvre Jarjaye r pliqua:

-- Je ne dis pas le contraire, je suis un p cheur. Mais qui savait qu apr s la mort il y e t tant de myst res! Enfin, oui, j ai failli, et la piquette est tirée; s il faut la boire, on la boira. Mais au moins, grand saint Pierre, laissez-moi voir un peu mon oncle, pour lui conter ce qui se passe à Tarascon.

-- Quel oncle?

-- Mon oncle Mat ry, qui était p nitent blanc.

-- Ton oncle Mat ry? Il a pour cent ans de purgatoire.

-- Malédiction! pour cent ans! et qu avait-il fait?

-- Tu te rappelles qu il portait la croix aux processions. Un jour, des mauvais plaisants se donnèrent le mot, et l un d eux se met à dire: "Voyez Mat ry qui porte la croix!" Un peu plus loin un autre répète: "Voyez Mat ry qui porte la croix! » Un autre finalement lui fait comme ceci: "Voyez, voyez Mat ry, qu est-ce qu il porte?" Mat ry impatienté r pliqua, paraît-il: "Un vi daze comme toi". Et il eut un coup de sang et mourut sur sa col re.

-- Alors, faites-moi voir ma tante Dorothée, qui était tant, tant dévote.

-- Fi! elle doit être au diable, je ne la connais pas...

-- Que celle-l soit au diable, cela ne m étonne gu re, car pour la

d'votion si elle fut outrée, pour la malchance c'était une vraie vipère... Figurez-vous que...

-- Jarjaye, je n'ai pas loisir; il me faut aller ouvrir à un pauvre balayeur que son âne vient d'envoyer au paradis d'un coup de pied.

-- O grand saint Pierre, puisque vous avez tant fait et que la vue ne coûte rien, laissez-moi voir un peu le paradis, qu'on dit si beau!

-- Oui, parbleu! tout de suite, vilain huguenot que tu es!

-- Allons, saint Pierre, souvenez-vous que par là-bas mon père, qui est pécheur, porte votre bannière aux processions, et les pieds nus...

-- Soit, dit le saint, pour ton père, je te l'accorde; mais vois, canaille, c'est entendu, tu n'y mettras que le bout du nez.

-- Ça suffit.

Donc le céleste portier entrebâille sans bruit la porte et dit à Jarjaye: "Tiens, regarde."

Mais celui-ci, tournant soudainement le dos, entre à reculons dans le paradis.

-- Que fais-tu? lui demande saint Pierre.

-- La grande clarté m'offusque, répond le Tarasconnais; il me faut entrer par le dos; mais selon votre parole, lorsque ne j'y aurai mis le nez, soyez tranquille, je n'irai pas plus loin "Allons, pensa le bienheureux, j'ai mis le pied dans la musette." Et le Tarasconnais est dans le paradis.

-- Oh! dit-il, comme on est bien! comme c'est beau! quelle musique.

Au bout d'un certain moment, le porte-clefs lui fait:

-- Quand tu auras assez bayé, voyons, tu sortiras, parce que je n'ai pas le temps de te donner la réponse...

-- Ne vous gênez pas, dit Jarjaye, si vous avez quelque chose à faire, allez à vos occupations... Moi je sortirai quand je sortirai... Je ne suis pas pressé du tout.

-- Mais tels ne sont pas nos accords.

-- Mon Dieu, saint homme, vous voilà bien ému! Ce serait différent si il n'y avait point de large; mais, grâce à Dieu, la place ne manque pas.

-- Et moi je te prie de sortir, car si le bon Dieu passait...

-- Ho! puis, arrangez-vous comme vous voudrez. J'ai toujours oui dire: qui se trouve bien, qu'il ne bouge. Je suis ici, j'y reste.

Saint Pierre hochait la tête, frappait du pied. Il va trouver Saint Yves.

-- Yves, lui fait-il, toi qui es avocat, tu vas me donner un conseil.

-- Deux, s'il t'en faut, répond saint Yves.

-- Sais-tu que je suis bien campé? Je me trouve dans tel cas, comme ceci, comme cela... Maintenant que dois-je faire?

-- Il te faut, lui dit saint Yves, prendre un bon avoué et citer par huissier le dit Jarjaye pardevant Dieu.

Ils cherchent un bon avoué; mais d'avoué en paradis, jamais personne n'en avait vu. Ils demandent un huissier. Encore moins! Saint Pierre ne savait plus de quel bois faire fûche.

Vient à passer saint Luc:

-- Pierre, tu es bien sourcilleux! Notre-Seigneur t'aurait-il fait quelque nouvelle semonce?

-- Oh! mon cher, ne m'en parle pas! Il m'arrive un embarras, vois-tu, de tous les diables. Un certain nommé Jarjaye est entré par une ruse dans le paradis et je ne sais plus comment le mettre dehors.

-- Et d'où est-il, ce Jarjaye?

-- De Tarascon.

-- Un Tarasconnais? dit saint Luc. Oh! mon Dieu, que tu es bon? Pour le faire sortir, rien, rien de plus facile... Moi, étant, comme tu sais, l'ami des boeufs, le patron des toucheurs, je fréquente la Camargue, Arles, Beaucaire, Nîmes, Tarascon, et je connais ce peuple: je sais où il lui d'omange et comment il faut le prendre... Tiens, tu vas voir.

A ce moment voletait par là une volée d'anges bouffis.

-- Petits! leur fait saint Luc, psitt, psitt!

Les angelots descendent.

-- Allez en cachette hors du paradis; et quand vous serez devant la porte, vous passerez en courant et en criant: "Les boeufs, les boeufs!"

Si les angelots sortent du paradis et comme ils sont devant la porte, ils s'élancent en criant: "Les boeufs, les boeufs! Oh tiens! oh tiens! la pique!"

Jarjaye, bon Dieu de Dieu! se retourne ahuri.

-- Tron de l'air! quoi! ici on fait courir les boeufs! En avant!
s'écrie-t-il.

Et il s'élance vers la porte comme un tourbillon et, pauvre imbécile,
sort du paradis.
Saint Pierre vivement pousse la porte et ferme à clef, puis mettant
la tête au guichet:

-- Eh bien! Jarjaye, lui dit-il goguenard, comment te trouves-tu à
cette heure?

-- Oh! n'importe, riposte Jarjaye. Si ç'avait été les boeufs, je ne
regretterais pas ma part de paradis.

Cela disant, il plonge, la tête la première, dans l'abîme.

(_Almanach provençal de 1864._)

LA GRENOUILLE DE NARBONNE

I

Le camarade Pignolet compagnon menuisier, -- surnommé la "Fleur de
Grasse", -- par une après-midi du mois de juin, revenait tout joyeux
de faire son Tour de France. La chaleur était assommante et, sa canne
garnie de rubans à la main, avec son affûtage (ciseaux, rabots,
maillet), plié derrière le dos dans son tablier de toile, Pignolet
gravissait le grand chemin de Grasse, d'où il était parti depuis
quelque trois ou quatre ans.

Il venait, selon l'usage des Compagnons du Devoir, de monter à la
Sainte-Baume pour voir et saluer le tombeau de maître Jacques, père
des Compagnons. Ensuite, après avoir inscrit sur une roche son surnom
compagnonique, il était descendu jusqu'à Saint-Maximin, pour prendre
ses couleurs chez maître Fabre, le marchand qui sacre les Enfants du
Devoir. Et, fier comme un César, le mouchoir sur la nuque, le chapeau
égayé d'un flot de faveurs multicolores et, pendus à ses oreilles,
deux petits compas d'argent, il tendait vaillamment la guêtre dans un
tourbillon de poussière. Il en était tout blanc.

Quelle chaleur! De temps en temps, il regardait aux figuiers s'il n'y
avait pas de figues; mais elles n'étaient pas mûres, et les lézards
bayaient dans les herbes hautes; et les cigales folles, sur les
oliviers poudreux, sur les buissons et les yeuses, au soleil qui
dardait, chantaient rageusement.

-- Nom de nom, quelle chaleur! disait sans cesse Pignolet.

Ayant, depuis des heures, vidé sa gourde d'eau-de-vie, il pantelait
de soif et sa chemise était trempée.

-- Mais en avant! disait-il. Bientôt, nous serons àGrasse.

Oh ! sacrØ nom de sort! Quel bonheur, quelle joie d embrasser pŁre et mŁre et de boire àla cruche l eau des fontaines de Grasse, et de conter mon Tour de France, et d embrasser Mion sur ses joues fraîches, et de nous marier, vienne la Madeleine, et ne plus quitter la maison! En marche, Pignolet! Plus qu une petite traite!

Enfin, le voilàau portail de Grasse et, dans quatre enjambØes, à l atelier de son pŁre.

II

-- Mon gars, ômon beau gars, cria le vieux Pignol en quittant son Øtabli, sois le bien arrivØ! Marguerite, le petit! Cours, va tirer du vin; mets la poœEle, la nappe... Oh! la bØnØdiction! Comment te portes-tu?

-- Pas trop mal, grâce àDieu! Et vous autres, par ici, pŁre, œetes-vous tous gaillards?

-- Eh! comme de pauvres vieux... Mais s est-il donc fait grand!

Et tout le monde l embrasse, pŁre, mŁre, voisins, et les amis, et les fillettes. On lui dØcharge son paquet, et les enfants manient les beaux rubans de son chapeau et de sa longue canne. La vieille Marguerite, les yeux larmoyants, allume vivement le feu avec une poignØe de copeaux; et, pendant qu elle enfarine quelques morceaux de merluche pour rØgaler le garçøn, maître Pignol, le pŁre, s assied à table avec Pignolet, et de trinquer: "A la santØ!" Et l on commence à mouiller l anche.

-- Par exemple, faisait le vieux maître Pignol en frappant avec son verre, toi, dans moins de quatre ans, tu as achevØ ton Tour de France et te voilàdØjà àce que tu m assures, passØ et reçu Compagnon du Devoir! Comme tout change, cependant! De mon temps, il fallait sept ans, oui, sept belles annØes, pour gagner les _couleurs_... Il est vrai, mon enfant, que là dans la boutique, je t avais assez dØgauchi et que, pour un apprenti, tu ne poussais pas dØjà tu ne poussais pas trop mal le rabot et la varlope... Mais, enfin, l essentiel est que tu saches ton mØtier et que, je le crois du moins, tu aies vu et appris tout ce que doit connaître un luron qui est fils de maître.

-- Oh! pŁre! pour cela, rØpondit le jeune homme, voyez, sans me vanter, je ne crois pas que personne, dans la menuiserie, me passe la plume par le bec.

-- Eh bien! dit le vieux, voyons, raconte-moi un peu, tandis que la morue chante et cuit dans la poœEle, ce que tu remarquas de beau, tout en courant le pays.

III

-- D'abord, père, vous savez qu'en partant d'ici, de Grasse, je filai sur Toulon, où j'entrai à l'arsenal. Pas besoin de relever tout ce qui est là-dedans: vous l'avez vu comme moi.

-- Passe, oui, c'est connu.

-- En partant de Toulon, j'allai m'embaucher à Marseille, fort belle et grande ville, avantageuse pour l'ouvrier, où les _coteries_ ou camarades me firent observer, père, un _cheval marin_ qui sert d'enseigne à une auberge.

-- C'est bien.

-- De là ma foi, je remontai sur Aix, où j'admirai les sculptures du portail de Saint-Sauveur.

-- Nous avons vu tout cela.

-- Puis, de là nous gagnâmes Arles, et nous vîmes la voûte de la commune d'Arles.

-- Si bien appareillé qu'on ne peut pas comprendre comment ça tient en l'air.

-- D'Arles, père, nous tirâmes sur le bourg de Saint-Gille, et là nous vîmes la fameuse _Vis_...

-- Oui, oui, une merveille pour le _trait_ et pour la _taille_.

Ce qui fait voir, mon fils, qu'autrefois, tout de même, aussi bien qu'aujourd'hui, il y eut de bons ouvriers.

-- Puis, nous nous dirigeâmes de Saint-Gille à Montpellier, et là on nous montra la célèbre _Coquille_...

-- Oui, qui est dans le vignoble, et que le livre appelle la "trompe de Montpellier".

-- C'est cela... Et, après, nous marchâmes sur Narbonne.

-- C'est là que je t'attendais.

-- Quoi donc, père? A Narbonne, j'ai vu les Trois-Nourrices, et puis l'archevêché, ainsi que les boiseries de l'église Saint-Paul.

-- Et puis?

-- Mon père, la chanson n'en dit pas davantage: "Carcassonne et Narbonne -- sont deux villes fort bonnes -- pour aller à Béziers; -- Pézanas est gentille, -- mais les plus jolies filles -- n'en sont à Montpellier."

-- Alors, bousilleur, tu n as pas vu la Grenouille?

-- Mais quelle grenouille?

-- La Grenouille qui est au fond du bœnitier de l'Église Saint-Paul.

Ah! je ne m'étonne plus que tu aies si tôt fait, bambin, ton Tour de France! La Grenouille de Narbonne! le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, que l'on vient voir de tous les diables. Et ce saute-ruisseau! criait le vieux Pignol en s'animant de plus en plus, ce mûchant gâe-bois qui se donne pour compagnon n a pas vu seulement la Grenouille de Narbonne! Oh! mais, qu'un fils de maître ait fait baisser la tête, dans la maison, à son père, mignon, ça ne sera pas dit! Mange, bois, va dormir, et, dès demain matin, si tu veux qu'on soit _coterie_, tu regagneras Narbonne pour voir la Grenouille.

IV

Le pauvre Pignolet, qui savait que son père ne dormait pas aisément et qu'il ne plaisait pas, mangea, but, alla au lit, et le lendemain, à l'aube, sans répondre davantage, après avoir muni de vivres son bissac, il repartit pour Narbonne.

Avec ses pieds meurtris et enflés par la marche, avec la chaleur, la soif, par voies et par chemins, va donc mon Pignolet!

Aussitôt arrivé, au bout de sept ou huit jours, dans la ville de Narbonne, -- d'ore selon le proverbe, "ne vient ni bon vent ni bonne personne", -- Pignolet qui, cette fois, ne chantait pas, je vous l'assure, sans prendre le temps même de manger un morceau ou boire un coup au cabaret, s'achemine de suite vers l'Église Saint-Paul et, droit au bœnitier, s'en vient voir la Grenouille.

Dans la vasque de marbre, en effet, sous l'eau claire, une grenouille rayée de roux, tellement bien sculptée qu'on l'aurait dite vivante, regardait accroupie, avec ses deux yeux d'or et son museau narquois, le pauvre Pignolet, venu de Grasse pour la voir.

-- Ah! petite vilaine, s'écria tout à coup, farouche, le menuisier.
Ah! c'est toi qui m'as fait faire, par ce soleil ardent, deux cents lieues de chemin! Va, tu te souviendras de Pignolet de Grasse!

Et voilà le sacripant qui, de son baluchon, tire son maillet, son ciseau, et pan! d'un coup, à la grenouille il fait sauter une patte. On dit que l'eau bœnite, comme teinte de sang, devint rouge soudain, et la vasque du bœnitier, depuis lors, est restée rougeâtre.

(_Almanach Provençal de 1890_)

LA MONTELAISE

I

Une fois, à Montoux, qui est l'endroit du grand saint Gent et de

Nicolas Saboly, il y avait une fillette blonde comme l'or. On lui disait Rose. C'était la fille d'un cafetier. Et, comme elle était sage et qu'elle chantait comme un ange, le curé de Monteux l'avait mise à la tête des choristes de son église.

Voici que, pour la Saint-Gent, fête patronale de Monteux, le père de Rose avait loué un chanteur.

Le chanteur, qui était jeune, tomba amoureux de la blondine; la blondine, ma foi, devint amoureuse aussi. Puis, un beau jour, les deux enfants, sans tant aller chercher, se marièrent; la petite Rose fut Mme Bordas.

Adieu, Monteux! Ils partirent ensemble. Ah! que c'était charmant, libres comme l'air et jeunes comme l'eau, de n'avoir aucun souci, que de vivre en plein amour et chanter pour gagner sa vie!

La belle première fête où Rose chanta, ce fut pour sainte Agathe, la fête des Maillanais.

Je m'en souviens comme si c'était hier.

C'était au café de la Place (aujourd'hui Café du Soleil): la salle était pleine comme un œuf. Rose, pas plus effrayée qu'un passereau de saule, était droite, là-bas au fond, sur une estrade, avec ses cheveux blondins, avec ses jolis bras nus, et son mari à ses pieds l'accompagnant sur la guitare.

Il y avait une fumée! C'était rempli de paysans, de Graveson, de Saint-Remy, d'Eyrague et de Maillane. Mais on n'entendait pas une mauvaise parole. Ils ne faisaient que dire:

-- Comme elle est jolie ! le galant bias! Elle chante comme un orgue, et elle n'est pas de loin, elle n'est que de Monteux!

Il est vrai que Rose ne chantait que de belles chansons. Elle parlait de patrie, de drapeau, de bataille, de liberté, de gloire, et cela avec une passion, une flamme, un tron de l'air, qui faisaient tressaillir toutes ces poitrines d'hommes. Puis, quand elle avait fini, elle criait:

174

-- Vive saint Gent!

Des applaudissements à démolir la salle. La petite descendait, faisait, toute joyeuse, la queue autour des tables; les pièces de deux sous pleuvaient dans la sèbile et, riante et contente comme si elle avait cent mille francs, elle versait l'argent dans la guitare de son homme, en lui disant:

-- Tiens! vois; si cela dure, nous serons bientôt riches...

II

Quand Mme Bordas eut fait toutes les fêtes de notre voisinage,
l'envie lui vint de s'essayer dans les villes.

Là comme au village, la Montelaise fit florès. Elle chantait la
Pologne avec son drapeau à la main; elle y mettait tant d'âme, tant
de frisson, qu'elle faisait frémir.

En Avignon, à Cette, à Toulouse, à Bordeaux, elle était adorée du
peuple. Tellement qu'elle se dit:

-- Maintenant, il n'y a plus que Paris!

Elle monta donc à Paris. Paris est l'entonnoir qui aspire tout. Là
comme ailleurs, et plus encore, elle fut l'idole de la foule.

Nous étions aux derniers jours de l'Empire; la châtaine commençait à
fumer, et Mme Bordas chanta la Marseillaise. Jamais cantatrice
n'avait dit cet hymne avec un tel enthousiasme, une telle ferveur;
les ouvriers des barricades crurent voir, devant eux, la liberté
resplendissante, et Tony Rœveillon, un poète de Paris, disait, dans
le journal :

Elle nous vient de la Provence,
Où soufflent les vents de la mer,
Où l'on respire l'éloquence,
Tout enfant, en respirant l'air.
Tous les bras sont tendus vers elle...
Nous te saluons, ô Beauté:
Pour suivre tes pas, immortelle,
Nous quitterons notre Cité.
Tu nous mèneras aux frontières,
A ton moindre geste soumis,
Car tous les peuples sont nos frères,
Et les tyrans nos ennemis.

III

Hélas! à la frontière, trop vite il fallut aller. La guerre, la
défaite, la révolution, le siège s'annoncèrent coup sur coup. Puis
vint la Commune et son train du diable.

La folle Montelaise, éperdue làdedans comme un oiseau dans la
tempête, ivre d'ailleurs de fumée, de tourbillonnement, de
popularité, leur chanta Marianne comme un petit démon. Elle aurait
chanté dans l'eau; encore mieux dans le feu!

Un jour, l'émeute l'enveloppa dans la rue et l'emporta comme une
paille dans le palais des Tuileries.

La populace reine se donnait une fête dans les salons impériaux. Des
bras noirs de poudre saisirent Marianne -- car Mme Bordas était pour

eux Marianne -- et la campèrent sur le trône, au milieu des drapeaux rouges.

-- Chante-nous, lui crièrent-ils, la dernière chanson que vont entendre les vôtres de ce palais maudit!

Et la petite de Monteux, avec le bonnet rouge coiffant ses cheveux blonds, leur chanta... _la Canaille_.

Un formidable cri: "Vive la République!" suivit le dernier refrain. Seulement, une voix perdue dans la foule répondit:

-- _Vivo sant Gent!_

La Montelaise n'y vit plus, deux larmes brillèrent dans ses yeux bleus, et elle devint pâle comme une morte.

-- Ouvrez, donnez-lui de l'air! cria-t-on en voyant que le cœur lui manquait...

Ah! non, pauvre Rose! ce n'était pas l'air qui lui manquait: c'était Monteux, c'était saint Gent dans la montagne, et l'innocente joie des fêtes de Provence.

La foule, cependant, avec ses drapeaux rouges, s'écoulait en hurlant par les portails ouverts.

Sur Paris, de plus en plus, tonnait la canonnade: des bruits sombres, sinistres couraient dans les rues, de longues fusillades s'entendaient au lointain, l'odeur du pétrole vous coupait l'haleine, et quelques heures après, le feu des Tuileries montait jusqu'aux nues.

Pauvre petite Montelaise: nul n'en a plus osé parler.

(_Almanach Provençal de 1873_.)

L'HOMME POPULAIRE

Le maire de Gigognan m'avait invité, l'autre année, à la fête de son village. Nous avions été sept ans camarades d'école aux écoles d'Avignon, mais depuis lors, nous ne nous étions plus vus.

-- Bénédiction de Dieu, s'écria-t-il en m'apercevant, tu es toujours le même: frais comme un barbeau, joli comme un sou, droit comme une quille... Je t'aurais reconnu sur mille.

-- Oui, je suis toujours le même, lui répondis-je, seulement la vue baisse un peu, les tempes rient, les cheveux blanchissent et, quand les cimes sont blanches, les vallons ne sont guère chauds.

-- Bah! me fit-il, bon garçon, vieux taureau fait sillon droit et ne devient pas vieux qui veut... Allons, allons dîner.

Vous savez comme on mange aux fêtes de village, et chez l'ami Lassagne, je vous réponds qu'il ne fait pas froid; il y eut un dîner qui se faisait dire "vous": des coquilles d'œuvres, des truites de la Sorgue, rien que des viandes fines et du vin cachet, le petit verre du milieu, des liqueurs de toute sorte et, pour nous servir à table, un tendron de vingt ans qui... Je n'en dis pas plus.

Arrivés au dessert, nous entendons dans la rue un bourdonnement: _vounvoun; vounvoun_; c'était le tambourin. La jeunesse du lieu venait, selon l'usage, toucher l'aubade au consul.

-- Ouvre la porte; Françoise, cria mon ami Lassagne, va quérir les fouaces et, allons, rince les verres.

Cependant les ménétriers battaient leur tambourinade. Quand ils eurent fini, les abbés de la jeunesse, le bouquet à la veste, entrèrent dans la salle avec les tambourins, avec le valet de ville qui portait fièrement les prix des jeux au haut d'une perche, avec les farandoleurs et la foule des filles.

Les verres se remplirent de bon vin d'Alicante. Tous les cavaliers, chacun à son tour, coupèrent une corne de galette, on trinqua pœle-mœle à la santé de M. le maire, et puis,

M. le maire, lorsque tout le monde eut bu et plaisanté un moment, leur adressa ces paroles :

-- Mes enfants, dansez tant que vous voudrez, amusez-vous tant que vous pourrez, soyez toujours polis avec les étrangers; sauf de vous battre et de lancer des projectiles, vous avez toute permission.

-- Vive monsieur Lassagne! s'écria la jeunesse.

On sortit et la farandole se mit en train. Lorsque tous furent dehors, je demandai à Lassagne:

-- Combien y a-t-il de temps que tu es maire de Gigognan?

-- Il y a cinquante ans, mon cher.

-- Sérieusement? il y a cinquante ans?

-- Oui, oui, il y a cinquante ans. J'ai vu passer, mon beau, onze gouvernements, et je ne crois pas mourir, si le bon Dieu m'aide, sans en enterrer encore une demi-douzaine.

-- Mais comment as-tu fait pour sauver ton écharpe entre tant de gâchis et de révolutions?

-- Eh! mon ami de Dieu, c'est là le pont aux ânes. Le peuple, le brave peuple, ne demande qu'à être mené. Seulement, pour le mener, tous n'ont pas le bon biais. Il en est qui te disent: il le faut

mener raide. D'autres te disent: il le faut mener doux; et moi, sais-tu ce que je dis? il le faut mener gaiement.

"Regarde les bergers: les bons bergers ne sont pas ceux qui ont toujours le bâton levé; ce n'est pas non plus ceux qui se couchent sous un saule et dorment au talus des champs. Les bons bergers sont ceux qui, devant leur troupeau, tranquillement cheminent en jouant du chalumeau. Le bœuf qui se sent libre, et qui l'est effectivement, broute avec appétit le pâturin et le laiteron. Puis lorsqu'il a le ventre plein et que vient l'heure de rentrer, le berger sur son fifre joue l'air de la retraite et le troupeau content reprend la route du bercail.

"Mon ami, je fais de moi-même, je joue du chalumeau, mon troupeau suit.

-- Tu joues du chalumeau: c'est bon à dire... Mais enfin, dans ta commune, tu as des blancs, tu as des rouges, tu as des têtes et tu as des drôles, comme partout! allons, et quand viennent les élections pour un député, par exemple, comment fais-tu?

-- Comment je fais? Eh! mon bon, je laisse faire... Car, de dire aux blancs: "Votez pour la république" serait perdre sa peine et son latin, comme de dire aux rouges: "Votez pour Henri V." autant cracher contre ce mur.

-- Mais les indécis, ceux qui n'ont pas d'opinion, les pauvres innocents, toutes les bonnes gens qui louvoient où le vent les pousse?

-- Ah! ceux-là quand parfois, dans la boutique du barbier, ils me demandent mon avis:

-- Tenez, leur dis-je, Bassaquin ne vaut pas mieux que Bassacan. Si vous votez pour Bassaquin, cet être vous aurez des puces; et si vous votez pour Bassacan, vous aurez des puces cet être. Pour Gigognan, voyez-vous, mieux vaut une bonne pluie que toutes les promesses que font les candidats... Ah! ce serait différent, si vous nommiez des paysans: tant que, pour députés, vous ne nommerez pas des paysans, comme cela se fait en Suède et en Danemark, vous ne serez pas représentés. Les avocats, les médecins, les journalistes, les petits bourgeois de toute espèce que vous envoyez là-haut ne demandent qu'une chose: rester à Paris autant que possible pour traire la vache et tirer au râtelier. Ils se fichent pas mal de notre Gigognan! Mais si, comme je le dis, vous, vous élisez des paysans, ils penseraient à l'épargne, ils diminueraient les gros traitements, ils ne feraient jamais la guerre, ils creuseraient des canaux, ils aboliraient les Droits-Réunis, et se hâteraient de régler les affaires pour s'en revenir avant la moisson... Dire pourtant qu'il y a en France plus de vingt millions de _pieds-terreux_ et qu'ils n'ont pas l'adresse d'envoyer trois cents d'entre eux pour représenter la _terre!_ Que risqueraient-ils d'essayer? Ce serait bien difficile qu'ils fissent plus mal que les autres!

"Et chacun de me répondre: "Ah! ce M. Lassagne: tout en badinant, il a raison peut-être."

-- Mais revenons, lui dis-je; toi personnellement, toi Lassagne, comment as-tu fait pour conserver dans Gigognan ta popularit  et ton autorité pendant cinquante ans de suite?

-- Ho! c est la moindre des choses. Tiens, levons-nous de table, nous irons prendre l air et quand tu auras fait avec moi, une ou deux fois, le tour de Gigognan, tu en sauras autant que moi.

Et nous nous lev mes de table, nous allum mes un cigare et nous allâmes voir les _joies_.

Devant nous, en sortant, une partie de boules  tait engagée sur la route. Le tireur enleva le but et le remplaça par sa boule. Du coup, sans le vouloir, il donna deux points aux autres.

-- Sacr  coquin de sort! cria M. Lassagne, voilà qui s appelle tirer! Mes compliments, Jean-Claude, j ai vu bien des parties, mais je t assure que jamais je ne vis enlever comme cela un cochonnet! Tu es un fameux tireur!

Et nous fil mes. Peu après, nous rencontrions deux jeunes filles qui allaient se promener.

-- Regarde-moi donc ça, dit Lassagne à haute voix, si on ne croirait pas deux reines! La jolie tournure! Quels fins minois! Et ces pendants d oreilles à la dernière mode! C est la fleur de Gigognan.

Les deux fillettes tournèrent la tête et souriantes nous saluèrent.

En traversant la place, nous passâmes près d un vieillard qui était assis devant sa porte.

-- Eh bien! maître Guintrand, lui dit M. Lassagne, cette année-ci luttons-nous pour homme ou demi-homme?

-- Ah! mon pauvre monsieur, nous ne luttons pour rien du tout, répondit maître Guintrand.

-- Vous rappelez-vous, maître Guintrand, cette année où, sur le pré, se présentèrent Meissonier, Qu quine, Rabasson, les trois plus fiers lutteurs de la Provence, et que vous les renvers tes sur les épaules tous les trois?

-- Vous ne voulez pas que je me rappelle? fit le vieux lutteur en s allumant: c est l année où l on prit la citadelle d Anvers. La _joie était de cent  cus, avec un mouton pour les demi-hommes. Le préfet d Avignon qui me toucha la main! Les gens de Bédarride qui pensèrent se battre avec ceux de Courtezon, car qui était pour moi, qui était contre... Ah! quel temps!  c  d  pr sent où leurs luttes... Mieux vaut n en point parler, car on ne voit plus d hommes,

plus d hommes, cher monsieur... D ailleurs ils s entendent entre eux.

Nous serrâmes la main au vieux et continuâmes la promenade.
Justement, le curø sortait de son presbytère.

-- Bonjour, messieurs.

-- Bonjour; ah! tenez, dit Lassagne, monsieur le Curø, puisque je vous vois, je vais vous parler de ceci: ce matin, à la messe, je m avisais que notre øglise se fait par trop øtroite, surtout les jours de fête... Croyez-vous que nous ferions mal de penser à l agrandir?

-- Sur ce point, monsieur le Maire, je suis en plein de votre avis: vrai, les jours de cérémonie, on ne peut plus s y retourner.

-- Monsieur le Curø, je vais m en occuper; à la première réunion du conseil municipal je poserai la question, nous la mettrons à øtude, et si à la préfecture on veut nous venir en aide...

-- Monsieur le Maire, je suis ravi et je ne peux que vous remercier.

Un moment après, nous nous heurtâmes à un gros gars qui, la veste sur l øpaule, allait entrer au café.

-- C est øgal, lui dit Lassagne, il paraît, mon garçon, que tu n es pas moisi: on dit que tu l as secouø, le marjolet qui en contait à Madelon pour prendre ta place.

-- N ai-je pas bien fait, monsieur le Maire?

-- Bravo, mon Joselet: ne te laisse pas manger ta soupe... Seulement, une autre fois, vois-tu? ne tape pas si fort.

-- Allons, dis-je à Lassagne, je commence à comprendre: tu emploies la savonnette.

-- Attends encore, me répondit-il.

Comme nous sortions des remparts, nous voyons venir un troupeau qui tenait tout le chemin, et Lassagne cria au père:

-- Rien qu au bruit de tes sonnailles, j ai dit: ce doit øtre Georges! Et je ne me suis pas trompø: le joli groupement d ouailles! les gaillardes brebis! Mais que leur fais-tu manger? J en suis sûr: l une portant l autre, tu ne les donnerais pas pour dix øcus au moins...

-- Ah! certes non, répondit Georges... Je les achetai à la Foire Froide, cet hiver: presque toutes m ont fait l agneau, et elles m en feront un second, m est avis.

-- Non seulement un second, mais des bœtes pareilles pourront te

donner des jumeaux.

-- Dieu vous entende, monsieur Lassagne!

Nous finissions à peine de causer avec le père que nous vîmes venir, cahin-caha un charretier, qui avait nom Sabaton.

-- Dis, Sabaton? Il interpella ainsi Lassagne, tu vas m'en croire ou non: niais avec ta charrette tu étais encore, j'estime, à une demi-lieue d'ici que j'ai deviné ton coup de fouet.

-- Vraiment? monsieur Lassagne.

-- Mon ami, il n'y a que toi pour faire ainsi claquer la mâchoche.

Et Sabaton, pour prouver que Lassagne disait vrai, décocha un coup de fouet qui nous fendit les oreilles.

Bref, en nous avançant, nous atteignîmes une vieille qui, le long des fossés, ramassait de la chicorée.

-- Tiens, c'est toi, Bœrengère? lui dit Lassagne en l'accostant; eh bien! par derrière, avec ton fichu rouge, je te prenais pour Töröson, la belle-fille du Cacha: tu lui ressembles tout à fait!

-- Moi? oh! monsieur Lassagne, mais songez que j'ai septante ans!

-- Oh! va, va, par derrière, si tu pouvais te voir, tu ne montres pas misère et l'on vendagerait avec de plus vilains paniers.

-- Ce monsieur Lassagne! il faut toujours qu'il plaisante, disait la vieille en pouffant de rire. Puis se tournant vers moi, la commère me fit:

-- Voyez, monsieur, ce n'est pas façon de parler, mais ce M. Lassagne est un crême d'homme. Il est familier avec tous. Il parlerait, voyez-vous, au dernier du pays, à un enfant d'un an! Aussi il y a cinquante ans qu'il est maire de Gigognan et il le sera toute sa vie.

-- Eh bien! collègue, me fit Lassagne, ce n'est pas moi, n'est-ce pas? qui le lui ai fait dire. Tous, nous aimons les bons morceaux; tous nous aimons les compliments; et nous nous complaisons tous aux bonnes manières. Que ce soit avec les femmes, que ce soit avec les rois, que ce soit avec le peuple, qui veut rôgner doit plaire. Et voilà le secret du maire de Gigognan.

(_Almanach provençal de 1883_)

CHAPITRE XIV

LE VOYAGE AUX SAINTES-MARIES

La caravane de Beaucaire. -- Le charretier Lamouroux. -- Les rouliers de Provence. -- Alarde la folle. -- La Camargue en pataugeant. -- Les filles sur le dos. -- La Mecque du golfe. -- La descente des chasses, -- Le retour par Aigues-Mortes.

J avais toute ma vie ouï parler de la Camargue et des Saintes-Maries et de leur pèlerinage, mais je n'y étais jamais allé. Au printemps de cette année-là (1855), j'écrivis à l'ami Mathieu, toujours prêt pour les excursions: "Veux-tu venir avec moi aux Saintes?"

"Oui," me répondit-il. L'on se donna rendez-vous à Beaucaire, au quartier de la Condamine, d'où tous les ans, le 24 mai, partait une caravane pour les Saintes-Maries de la Mer; et avec une multitude de femmes, de jeunes filles, d'enfants, d'hommes du peuple, tassés sur des charrettes, un peu après minuit nous nous mîmes en route. Je vous laisse à penser si les carrioles avaient leur charge: nous étions sur la nôtre quatorze pèlerins.

Le brave charretier, un nommé Lamouroux, de ces Provençaux déserts qui ne sont entrepris sur rien, nous fit placer devant, assis sur le brancard et les jambes pendantes. Lui, la moitié du temps, à gauche de sa bête, tout en battant du feu pour allumer sa pipe, nous marchait côte à côte et le fouet sur la nuque. Lorsqu'il était fatigué, il se nichait dans un siège suspendu devant la roue et que les charretiers nomment _porte-fainéant_.

Derrière moi, enroulée dans sa mante de laine, il y avait une jeunesse qu'on appelait Alarde et qui, sur un matelas blottie avec sa mère, me tenait ses pieds dans le dos. Mais n'ayant pas fait encore connaissance avec nos voisines, qui entre elles babillaient, nous causions, Mathieu et moi, avec le charretier.

-- Ainsi, vous autres, d'êtes-vous, si il n'y a pas d'indiscrétion? commença maître Lamouroux.

Nous répondîmes:

-- De Maillane.

-- Ho! vous n'êtes donc pas de loin... Je l'avais bien vu à votre parler. _Charretier de Maillane verse en pays de plaine_.

-- Mais pas tous, mon bonhomme.

-- Allons, fit Lamouroux, c'est un dicton pour plaisanter... Et tenez, j'ai connu, quand j'allais sur la route, un roulier de Maillane qui était équipé, vraiment, comme saint Georges: on l'appelait l'Ortolan.

-- Vous parlez de quelques années!

-- Ah! messieurs, je vous parle de l'époque du roulage, avant, que les mangeurs, avec leurs chemins de fer, nous eussent tous ruinés. Je

vous parle, moi, de quand la foire de Beaucaire Øtait dans sa splendeur, de quand la premiŁre tartane qui arrivait à la foire gagnait la prime du mouton dont la peau Øtait pendue par les mariniŁers vainqueurs au bout du grand mâ du navire; je vous parle, moi, de quand les chevaux de halage Øtaient insuffisants pour remonter sur le Rhône les monceaux de marchandises qui à Beaucaire se vendaient, et du temps oŁ les charretiers, -- vous ne vous en souvenez pas, vous qui Øtes jeunes, -- les rouliers, les voituriers, qui biffaient les grandes routes et s'en croyaient les maîtres, faisaient claquer leur fouet de Marseille à Paris et de Paris à Lille en Flandre!

Et Lamouroux, une fois lancØ sur le chapitre du roulage, pendant qu'au clair de lune sa bØte cheminait tout doux, nous en tint de taillØ jusqu'au lever du soleil.

-- Ah! disait-il, il fallait voir, vers le Pont de Bon-Pas ou à la Viste de Marseille, sur ce grand chemin de vingt-quatre pas de large, il fallait voir ces files de charrettes chargØes, de carrioles bâchées, de haquets bien garrottØs, lesquels se touchaient tous, ces rangØes d'attelages superbes, Øquipages de trois, de quatre, de six bØtes, qui descendaient sur Marseille ou qui montaient sur Paris, charriant le blØ, le vin, les poches d'avoine, les ballots de morues, les barils d'anchois ou les pains de savon, cahin-caha, bredi-breda, et à la garde de Dieu, comme disaient alors les lettres de voiture!

Et quand nous traversions un village, messieurs, des tas de polissons se pendaient au barreau de la queue de la charrette et s'y faisaient traîner, pendant que criaient les autres:

"Derrière, derrière, charretier!"

De loin en loin, le long de la route, il y avait pour le dîner, pour le souper ou le coucher une auberge cØlŁbre avec sa belle hôte au visage riant, avec sa grande cuisine et sa grande cheminØe oŁ la broche tournait des porcs entiers sut les landiers, avec sa porte large ouverte, avec ses Øcuries vastes comme des Øglises, oŁ deux rangØes de crŁches allaient se prolongeant et oŁ sur la muraille Øtait collØe l'image colorØe de saint Eloi. Ces cabarets s'appelaient: la Graille (en français la _Corneille_), Saint-Martin, le Lion-d'Or, le Cheval-Blanc, la Mule-Noire, le Chapeau-Rouge, la Belle-Hôte, le Grand-Logis, que sais-je, moi? et il se parlait d'eux à cent lieues à l'entour.

De loin en loin, le long de la route, il y avait des bourreliers qui mettaient en montre un collier neuf, des charrons qui au besoin pouvaient rØparer les roues, des forgerons mâchurØs qui pour enseigne avaient un fer à cheval, de petits boutiquiers qui, derrière leurs vitres, exposaient des paquets de cordelette à fouet ainsi que des chapeaux de pipe; et de petites buvettes qui avaient devant leur porte un treillage blanchi par la poussière du chemin -- oŁ venaient les charretiers siroter pour un sou leur goutte d'eau-de-vie.

Tanguant du dos, røglant leur pas sur le cahot des attelages, et saluant du fouet tout ce monde connu, les fameux charretiers marchaient arrogamment, une main à la rœne et de l'autre le fouet, avec la blouse bleue, la culotte de velours, le bonnet multicolore, la limousine au vent, aux jambes les houseaux, tantôt criant: "Hue!" tantôt criant: "Dia!" tantôt criant: "Hurhau!" Et quand la route øtait luisante et que le voyage allait bien et que les roues claquaient aux boîtes des moyeux, ils chantaient, au pas des bœtes et au tintement des grelots, la chanson des rouliers :

_Un roulier qui est bien montø
Doit avoir des roues
De six pouces, à la Marlborough:
'a, c'est à la mode!
Un essieu de dix emfans
Et un petit bidet blanc
Pour le gouvernement
De son øquipage_.

Comment ne pas chanter? La voiture se payait bien: d'Arles à Lyon, sept livres par quintal... Franc d'accident, un charretier avec sa couple pouvait gagner sans peine son louis d'or par jour.

Aussi on portait beau sur les routes de France! Nos rouliers øtaient glorieux. Oh! les chevaux superbes! Quels mulets! Les gaillardes bœtes! Les limoniers, les brancardiers, les cordiers, les chefs de file, tout cela øtait garni, harnachø à faire plaisir. Les muselières avaient des franges, les licous avaient des clochettes, les bridons avaient des houppes de toutes les couleurs. Les colliers redressaient leurs chaperons cornus; les attelles des colliers, comme de grandes pennes, tenaient en l'air la longe dans des anneaux de verre bleu; la laine des housses moutonnait sur le dos de leurs bœtes; les couvertures brodøes avaient des ømouchettes; les surdos, les ventrières, les croupières, les harnais, tout øtait contrepointø, ajustø de main de maître...

Comment n'auraient-ils pas chantø?

_En arrivant à Lyon,
Ils nous cherchent noise
Et nous font passer dessus
Le pont à bascule:
Tout cela, ce sont des gens
Qui ne demandent qu'argent
Pour faire des dentelles
A leur demoiselles_.

De Marseille à Lyon, les charretiers marchaient à la gauche de leurs bœtes, ou, pour parler comme eux, _à dia et de la main_, parce qu'en ce temps-là la longe de la rœne se tenait du côté gauche. Ils nommaient _hors la main_ l'autre côté de l'attelage.

Mais l'usage de Provence ne dépassait pas Lyon. A Lyon le climat, le parler, tout changeait. Il fallait donc changer de main et tenir la rène à la droite. Ensuite la pluie venait, la laide pluie continuelle, avec sa fange et ses ornières, où il fallait cartayer, si vous ne vouliez pas vous perdre. Puis les employés des bascules qui vous cherchaient querelle en parlant "franchimand"... Alors en vouliez-vous des mauvaises paroles, des "tonnerres" des "Sacré Dieu"! Ils juraient, reniaient comme des charretiers: "Hue, Mouret! hue, Robin! hue, charogne! haïe donc, vieille rosse! ah monstre de brigand, la charrette est embourbée."

Mais les renforts venaient, avec leurs conducteurs: on doublait l'attelage, on doublait, on triplait, et l'épaule à la roue, on dépassait la charrette... Nous voici à l'auberge. Au bruit des coups de fouet, l'hâesse, la chambrière, et le valet d'écurie la lanterne à la main sortaient à la rencontre des charretiers crottés. On rentra l'équipage; les bêtes dételées, les mangeoires garnies, on s'en venait souper.

Bénédiction de Dieu! avec trente sous par tête, on faisait, sur les routes, des crevailles! Les charretiers mangeaient les coudes sur la table. Sur la table bedonnait une bouteille de neuf pintes; et quand ils avaient bu, ils jetaient derrière eux la dernière goutte du verre. Au milieu du repas, ils se levaient, c'était l'usage, pour abreuver leurs bêtes et leur donner l'avoine; puis ils s'attablaient de nouveau pour le rai. Nous y voilà Et vous ne vouliez pas qu'ils chantent:

_Le matin à son lever
La soupe au fromage:
C'est là un friand manger,
Qui aime le laitage.
Puis, ça nous réveillera,
Un verre de ratafia,
Et le long de la route
La petite goutte!_

Ils appelaient cela "tuer le ver". Ayant battu la pierre à feu, ils allumaient alors la pipe, passaient leur rude main sous le joli menton de la gaie chambrière -- qui attendait sur la porte, donnaient un tour de garrot à la liure du chargement, et derechef, en route!

Maintenant, si il faut tout dire, la journée sur la route n'était pas toujours commode. Sans compter les fondrières avec la boue jusqu'aux moyeux, les montées à toute force, les descentes à enrayures, sans compter le bris des rais, les essieux qui rompaient, les gendarmes à moustaches qui épiaient la plaque des charretiers endormis et dressaient, leurs verbaux, des fois, pour épargner ou gagner du chemin, il fallait briser l'étape, c'est-à-dire passer devant l'auberge sans manger.

D'autres fois, deux charretiers, têtus comme leurs mulets, se rencontraient sur la voie: "Coupe, toi! Coupe, moi! Tu ne veux pas

couper, capon?" Vlan! sur le mufle du limonier un coup de fouet qui l'aveuglait et ruait la charrette contre un tas de cailloux! Alors de courir aux pieux, aux billots en bois d'yeuse; et il y avait sur la route des bagarres effroyables où, d'un coup de roulon, on vous décrochait un homme.

Pour la règle du train rôgnait pourtant un vieil usage qui était respecté de tous: le charretier dont le devant, la bête de devant, avait les quatre pieds blancs, à la montée comme à la descente, avait le droit, messieurs, de ne pas quitter la voie: "_Qui a les quatre pieds blancs_, comme on dit, _peut passer partout_."

Enfin les charretiers arrivaient à Paris et allaient remiser à la Grand Pinte, quartier si populaire, disait mon père-grand, qu'avec un coup de sifflet le gouvernement, quand il veut, peut y lever cent mille hommes!

_En arrivant à Paris,
Usances nouvelles:
Des tailloles, n'y en a plus,
Culottes à bretelles.
Ce ne sont que franchimands
Qui attendent à l'envers
Et font tout au beurre...
Sur eux le tonnerre!_

Mais en entrant au Grand Village, vive Dieu! c'est là qu'ils s'appliquaient à faire claquer le fouet: c'était un éclat rôpôtôt, un vacarme, un cliquetis qui ressemblait à la foudre.

-- Allons, disaient les Parisiens, en bouchant des deux mains leurs oreilles qui cornaient, les Provençaux arrivent! et marche, _tron de l'air!_ crains-tu que la terre te manque?

Il faut dire qu'en ce temps, pour faire pêter le fouet, les rouliers de Provence étaient les sans-pareils. Mangechair de Tarascon, dans l'affaire d'une lieue, en faisant les coups quadruples, avait consommé quatre livres de mèche. Maître Imbert de Beaucaire, rien que d'un coup de fouet, mouchait une chandelle sans l'éteindre! Le Puceron de Château-Renard débouchait une bouteille sans la jeter à terre; enfin le gros Charlon de la Pierre-Plantade, d'un coup de mèche de son fouet, vous décrochait, dit-on, un mulet des quatre pieds.

Bref, lorsque les rouliers avaient déchargé leurs voitures, serré le paiement dans le ceinturon de cuir, rechargé pour Marseille et fait une tournée dans le Palais-Royal, ils entonnaient joyeux ce dernier couplet:

_Tiens, garçon, voilà pour toi,
Va mettre en cheville...
Mais l'hâesse a répondu:
Moi qui suis jolie,

Moi qui te fais tant de bien,
Tu ne me donnes donc rien?
Par une caresse
Calme ma tendresse_.

Ayant mis les colliers, ils attelaient alors, et dans vingt jours, vingt-deux, vingt-quatre, au bruit régulier des grelots, ils retournaient dans la Provence, pour venir triompher, le jour de la Saint- oi, à la _Charrette de Verdure_: ... Et alors au cabaret, en vouliez-vous des r cits, avec des h leries et des mensonges gros comme le mont Ventoux! L'un, en voyageant de nuit, avait vu le falot du feu Saint-Elme, et le follet fantastique s'était assis sur sa charrette, peut-être deux heures de chemin. Un autre, sur la route, avait trouv  une valise, qui pesait! Il devait y avoir dedans, pour le moins, cent mille francs... Mais un cavalier masqué  tait venu à bride abattue et l'avait réclamée au moment où notre homme la ramassait pour l'emporter. Un autre avait été arrêté à main armée; heureusement pour lui qu'il avait lié ses louis dans le boudin de son catogan, qui était de mode à cette  poque, -- et les voleurs à grandes barbes, avec stylets et pistolets doubles, eurent beau visiter et fouiller le caisson, ils n'y trouvèrent que le _fiasque_ (bouteille cliss e).

Un autre avait couch  au pays des Polacres, qui en naissant ne sont pas chrétiens. Un autre avait passé au pays des Pelles de Bois. Il y en a qui croient, racontait-il, que les pelles de bois se font comme les sabots ou comme les cuillers, en taillant un morceau de bois. Mais c'est l une erreur. Les pelles de bois, qui servent pour remuer le blé, viennent sur des arbres toutes faites, comme ici les amandes et les caroubes. Quand nous y passâmes, messieurs, la récolte  tait rentrée et nous ne p mes pas les voir. Mais nous nous laiss mes dire par des gens du pays que, lorsqu'elles sont sur les arbres, qu'elles vont être m sres et que le mistral souffle, elles font un tintamarre tel que celui des cr celles à l'office des Ténèbres.

Un autre affirmait avoir vu, à Paris, une princesse, une belle princesse qui avait un groin de porc; ses parents la promenaient d'une grande ville à l'autre et la faisaient voir, la pauvre, dans la lanterne magique et offraient des millions à celui qui l'épouserait.

-- Sacr  coquin de Go! disait le vieux Brayasse, tout cela est beaucoup et tout cela n'est rien. Ce qui m'a le plus surpris, le plus  pat  à Paris, je m'en vais vous le dire. Ici dans nos endroits, si quelqu'un parle français, c'est gens qui ont étudié, des bourgeois, des avocats, des commissaires de police, qui ont passé peut-être dix ans et plus dans les  coles... Mais l haut, saprelotte! tous savent le français. Vous voyez des moutards qui n'ont pas encore sept ans, des mioches pas plus haut que à, avec la m che au nez, et qui parlent français comme de grandes personnes. Je ne sais comment diable ils font.

Le brave Lamouroux, au trantran des charrettes, nous en aurait conté encore. Seulement nous venions d'arriver au pont de Fourques, et au

soleil levant s'Øpandaient devant nous, dans le delta des deux Rhnes, les immenses plaines basses de la lisière de Camargue.

Mais ce qui nous charma plus encore que le soleil (nous avons vingt-cinq ans), ce fut la jeune fille qui, comme je l'ai dit, Øtait derrière nous accroupie avec sa mère et qui, toute riante et se dØbarrassant du capuce de sa mante, apparut au grand jour comme une reine de Jouvence. Un ruban zinzolin entourait gentiment sa chevelure cendrée qui regorgeait de la coiffe: un regard de sibylle quelque peu Øgar, le teint dØlicat et clair, la bouche arquée, ouverte au rire, elle semblait une tulipe qui, le matin, sort de l'aiguail. Nous la salumes, ravis. Mais elle, Alarde, sans faire attention à nous:

-- Mre, dit-elle, sommes-nous loin encore des Grandes Saintes?

-- Ma fille, nous en sommes, peut-être bien, à neuf ou dix lieues.

-- Y sera-t-il mon cadet? y sera t-il?

-- Chut ! mignonne.

Et avec un bllement qui montra toutes ses dents, ses blanches dents de lait, la jouvencelle dit:

-- Le temps me dure! j'ai une faim à n'y plus tenir... Dis, si nous dØjeunions?

Et elle dØploya aussit sur ses genoux un essuie-main de toile Øcrue; sa mère, d'un cabas sortit du pain, des figues, une orange, des dattes, un peu de cervelas et sans cérémonie se mirent à manger.

-- Bon appétit leur dmes-nous.

-- Messieurs, à votre service, nous fit la gentille Alarde en plantant ses quenottes dans un grignon de pain.

-- A condition, mademoiselle, que nous mlerons nos vivres.

-- Volontiers.

Mathieu, dans sa gibecire, avait apport deux bouteilles de bon vin de la Nerthe. Il en dØboucha une, et, après avoir pris chacun une bouche, à tour de re, tous, Alarde, sa mère, moi, Mathien et le charretier, nous bmes, l'un après l'autre, dans le même coco, et nous voilen famille.

Puis pour nous dØroidir, Øtant descendus un moment:

-- Quelle est donc cette fille qui a si bonne façon? demandâmes-nous à Lamouroux.

-- En la voyant, nous fit à demi-voix le charretier, vous ne diriez pas, n'est-ce pas, qu'elle a une felure? Et, pourtant, depuis trois

mois que son "Cadet" l'a d liss e, il paraît qu'elle n'a plus, messieurs, la tête à elle.

-- Quoi ! cette jolie fille, abandonnée par son galant ?

-- Le gredin l'avait enlevée; ensuite il l'a plant e là pour en aller voir une autre, laide comme p ch , mais qui a beaucoup d'argent. Et Alarde, la fleur de notre Condamine, -- vous la voyez avec sa mère, - qui la conduit aux Saintes, la distraire de son rêve ou la guérir, si c'est possible.

-- Pauvre petite!

Nous arrivions aux Jasses d'Albaron, où l'on fit une halte pour faire manger les bêtes dans le drap au fourrage, devant la roue de la charrette. Les filles de Beaucaire qui  taient avec nous, leurs têtes enrubann es de toutes les couleurs vinrent pendant ce temps faire une ronde autour d'Alarde :

_Au branle de ma tante

Le rossignol y chante:

Oh! Que de roses! Oh! que de fleurs!

Belle, belle Alarde, tournez-vous.

La belle s'est tournée,

Son beau l'a regardée:

Oh! Que de roses! Oh! que de fleurs!

Belle, belle Alarde, embrassez-vous_.

Et devant elle, la pauvrette partit, les bras levés, riant comme une folle et criant: Mon cadet! mon cadet! mon cadet!

Mais le ciel qui, depuis l'aube,  tait tacheté de nuées, se couvrait de plus en plus. Le vent de mer soufflait, faisant monter vers Arles de grands nuages lourds qui obscurcissaient peu à peu toute l' tendue céleste. Les grenouilles, les crapauds coassaient dans les marais, et la longue traîne de notre caravane s'espaçait, se perdait dans les terrains à salicornes, dans les landes salées à plaques blanchissantes, sur un chemin mouvant, bord  de tamaris à floraison ros e. La terre sentait le relent. Des volées de halbrans, des volées de sarcelles et de canards sauvages criaient en passant sur nos têtes.

-- Lamouroux, demandaient les femmes, serons-nous la pluie ?

-- Ha! l'homme r pondait, les yeux en l'air et soucieux, une fois les nuages, dit-on, firent pleuvoir.

-- Eh bien! nous serons jolies, si l'averse nous prend au milieu de la Camargue!

-- Vous mettez, mes pauvres filles, les jupons sur les têtes.

Un gardien  cheval qui, le trident en main, ramenait ses taureaux

noirs dispersés dans les friches, nous cria: "Vous serez mouillés!"

Les bruines commençaient; puis peu à peu la pluie s'y mit pour tout de bon, et l'eau de tomber. En rien de temps ces plaines basses furent transformées en mares. Et nous autres, assis sous la tente des charrettes, nous voyions au lointain les troupes de chevaux camargues, secouant leurs crinières et leurs longues queues flasques, gagner les levées de terre et les dunes sablonneuses. Et l'eau de tomber! La route, noyée par le déluge, devenait impraticable. Les roues s'embourbaient. Les bêtes s'arrêtaient. A la fin, à perte de vue, ce ne fut qu'un étang immense, et les charretiers dirent:

-- Allons, il faut descendre! femmes, filles, à terre toutes, si vous ne voulez coucher au milieu des tamaris!

-- Mais il faut donc marcher dans l'eau?

-- Marchant nu-pieds, les belles, vous gagnerez le Grand Pardon: car vous en avez besoin, et vos pèches diablement pèsent!

Jeunes et vieux, filles et femmes, tout le monde descendit. Avec des rires, des cris aigus, chacun pour patauger se déchaussa et se troussa. Les charretiers prirent les enfants sur les épaules à califourchon, et Mathieu, tendant le dos à la mère du tendron de notre charrette!

-- Tenez, mettez-vous là brave femme, lui fit-il, je vous porterai à la chèvre-morte.

Celle-ci, une dondon qui avait peine à cheminer, ne dit non.

-- Et toi, ajouta-t-il en me guignant de l'oeil, charge-toi d'Alarde, hein? Puis, pour nous soulager, nous changerons de temps en temps.

Et du coup, sur le dos, sans plus de formalité nous primes chacun la nôtre, et tous les gars du pèlerinage ayant comme nous autres endossé chacun la sienne, figurez-vous la bonne farce!

Mathieu et sa gagui riaient comme des fous. Moi, autour de mon cou, sentant ces bras frais et ronds, ces bras d'Alarde qui sur nos têtes tenait ouvert le parapluie, quand j'eus sur les deux hanches, les mollets de la petite qui, pauvrete, par pudeur n'osait pas les serrer, je n'aurais pas donné (je l'avoue aujourd'hui encore), pas donné pour beaucoup notre voyage de Camargue avec la pluie et le gâchis.

-- Mon Dieu! rôtait Alarde, si mon cadet me voyait ainsi! mon cadet qui ne me veut plus, mon beau cadet! mon beau cadet!

J'avais beau, moi, lui parler, lui faire en tapinois mes petits compliments, elle n'entendait pas et ne me voyait pas... Mais sa bouche haletait sur mon cou, sur mon épaule et je n'aurais eu vraiment qu'à tourner un peu la tête pour lui faire un baiser; sa

chevelure effleurait la mienne; l'odeur tiède de sa chair, de sa chair jeune, m'embaumait; tremblante, sa poitrine ôtait agitée sur moi; et, m'illusionnant comme elle qui ôtait toute à son cadet, moi je croyais, comme Paul, porter aussi ma Virginie.

Au meilleur de mon rève, Mathieu qui s'ôreintait sous sa grosse maman, me dit: "Changeons un peu! je n'en puis plus, mon cher!" Et, au pied d'une agachole (c'est le nom qu'en Camargue on donne aux tamaris laissés en baliveaux) ayant fait pose tous les deux, Mathieu reprit la fille et moi hélas! la mère. Et c'est ainsi qu'on pataugea avec de l'eau jusqu'à mi-jambes, durant plus d'une lieue, sans éprouver trop de fatigue, et tour à tour nous ôlassant de la façon que je vous dis, avec la rêverie d'une intrigue idôle.

A la longue pourtant, nous parvînmes en vue du château d'Avignon: la grosse pluie cessa, le temps se mit au clair, le chemin se ressuya; on remonta sur les charrettes et, par là vers les quatre heures, nous vîmes tout à coup s'ôlever, dans l'azur de la mer et du ciel, avec les trois baies de son clocher roman, ses merlons roux, ses contreforts, l'ôglise des Saintes-Maries.

Il n'y eut qu'un cri: "O grandes Saintes!" car ce sanctuaire perdu, là-bas au fond du Vaccarès, dans les sables du littoral, est, comme on dirait, la Mecque de tout le golfe du Lion. Et ce qui frappe là par sa grandeur harmonieuse, par sa voûte incommensurable, c'est cette ample surface de terre et de mer où l'oeil, mieux que partout ailleurs, peut embrasser le cercle de l'horizon terrestre, l'orbis terrarum des anciens.

Et Lamouroux nous dit:

-- Nous arriverons à temps pour descendre les châsses, car, messieurs, vous le savez, c'est nous, les Beaucairois, qui avons, avant tous, le droit de tourner le treuil pour la descente des Saintes.

Ce propos se rapporte à l'usage que voici:

Les reliques vônôrées de Marie Jacobô, de Marie Salomô, et de Sara leur servante sont renfermées, sous la voûte du choeur et de l'abside, dans une chapelle haute, d'ô, par un orifice qui donne dans l'ôglise, la veille de la fête et au moyen d'un câble, on les descend lentement sur la foule enthousiaste.

Dès qu'on eut ôtelô, au milieu des dunes couvertes d'arroches et de tamaris, qui entourent le bourg, nous courûmes à l'ôglise.

"Éclaire-les, ces Saintes chôries!" criaient des Montpelliôraines qui vendaient, devant la porte, des cierges, des bougies, des images et des médailles.

L'ôglise ôtait bondée de gens du Languedoc, de femmes du pays d'Arles, d'infirmes, de bohômiennes, tous les uns sur les autres. Ce

sont d'ailleurs les bohémien qui font brûler les plus gros cierges, mais exclusivement à l'autel de Sara, qui, d'après leur croyance, était de leur nation. C'est même aux Saintes-Maries que ces nomades tiennent leurs assemblées annuelles, y faisant de loin en loin l'élection de leur reine.

Pour entrer ce fut difficile. Des commères de Nîmes embourbées de noir, qui traînaient avec elles leurs coussins (le coutil pour coucher dans l'église, se disputaient les chaises :

"Je l'avais avant vous! -- Moi je l'avais louée!" Un prêtre faisait baiser de bouche en bouche _le Saint Bras_; aux malades on donnait des verres d'eau saumâtre, de l'eau du puits des Saintes qui est au milieu de la nef et qui, à ce qu'on dit, ce jour-là devient douce. Certains, pour s'en servir en guise de remède, raclaient avec leurs ongles la poussière d'un marbre antique, sculpture encastrée dans le mur, qui fut "l'oreiller des Saintes". Une odeur, une touffeur de cierges brûlants, d'encens, d'œuvres, de faguenas, vous suffoquait. Et chaque groupe, à pleine voix et pleine-mère, y chantait son cantique.

Mais en l'air, quand apparurent les deux châsses en forme d'arches, ah! quels cris "Grandes Saintes Maries!" Et à mesure que la corde se déroulait dans l'espace, les cris aigus, les spasmes s'exaspéraient de plus belle. Les fronts, les bras levés, la foule pantelante attendait un miracle... Oh! du fond de l'église, soudain s'est élancée, comme si elle avait des ailes, une superbe jeune fille, blonde, d'œuvres; et frottant de ses pieds les têtes de la foule, elle vole, comme un spectre, au travers de la nef, vers les châsses flottantes et crie: "O Grandes Saintes! Rendez-moi, par pitié, l'amour de mon cadet! "

Tous se levèrent. "C'est Alarde " criaient les Beaucairois. "C'est sainte Madeleine qui vient visiter ses sœurs!" disaient d'autres effarés... Et en somme nous pleurions tous.

Pour finir, le lendemain, il y eut la procession sur le sable de la plage, au mugissement, au souffle des ondes blanchissantes qui s'y élaboussaient. Au loin, sur la haute mer louvoyaient deux ou trois navires qui avaient l'air en panne et les gens se montraient une traîne resplendissante que le remous des vagues prolongeait sur la mer: "C'est ce chemin, disait-on, que les Saintes Maries, dans leur nacelle, tinrent pour aborder en Provence après la mort de Notre-Seigneur". Sur le rivage vaste, au milieu de ces visions qu'illuminait un soleil clair, il nous semblait vraiment que nous étions en paradis.

Alarde, la belle fille, un peu pâle depuis la veille, portait sur les épaules, avec d'autres Beaucairoises, la "Nacelle des Saintes" et tous disaient: "Hélas ! c'est une pauvre folle que son cadet a délaissée."

Mais comme nous voulions aller voir Aigues-Mortes et qu'était de

partance un omnibus qui y passait, aussitôt que les Saintes eurent (vers les quatre heures) remonté dans leur chapelle, nous nous embarquâmes de suite avec un troupeau de commères de Montpellier ou de Lunel, revendeuses et tripilières à coiffes bouillonnées, qui, dès qu'ou fut en route, se mirent à chanter derechef à plein gosier:

_ Courons aux Saintes Maries
Pour leur donner notre foi;
Que nos coeurs se multiplient
Pour Jésus et pour sa croix!_

et cet autre cantique si répété pendant la fête:

_ Désarmez le Christ, désarmez le Christ
Par vos prières
Désarmez le Christ, désarmez le Christ
Et soyez au ciel nos bonnes mères!_

-- C est pourtant dame Roque, rien qu'elle et son mari, qui le firent, ce joli chant, disait une poissarde en achevant ses victuailles, et toute cette nuit on ne chante plus que ça.

Les femmes de Provence ne savaient rien chanter que les anciens cantiques de leur _Ame dévote_ (1):

_ J ai vu sous de sombres voiles
Onze étoiles,
La lune avec le soleil_.

-- Ah ! combien sont plus beaux nos chants de Montpellier!

-- Et les langues d'aller. Nous passâmes sur un banc le petit Rhône, à Sylve-Réal. Il y avait là un fort, un joli petit fort, doré par le soleil et bâti par Vauban, que le Génie très sottement a fait détruire depuis lors.

Nous traversâmes le désert et la _pinède_ du Sauvage, et sur le soir enfin, du milieu des marais, nous vîmes émerger, noirs et farouches dans la pourpre du couchant, les gigantesques tours, les créneaux, les remparts de la ville d'Aigues-Mortes.

-- N'importe! fit alors une des bonnes femmes, si, pendant le voyage de l'omnibus aux Saintes il y avait à Montpellier plus d'enterrements qu'il ne faut, les croque-morts, peut-être, seraient embarrassés.

-- Eh bien! on porterait à bras.

-- Oh! je crois qu'ils en ont deux, de voitures pour les morts...

A ces mots, nous apercevant que l'horrible guimbarde, aïe! était peinte en noir:

-- Mais par hasard, demandâmes-nous, cet omnibus serait...

-- Le carrosse, messieurs, des pompes funèbres de Montpellier.

-- Sacré coquin de sort!

Affolés, d'un coup de pied nous ouvrîmes la portière, nous sautâmes sur la route, nous payâmes le conducteur et, ayant secoué nos hardes au grand air, à pied et à notre aise nous gagnâmes Aigues-Mortes.

Une vraie ville forte de Syrie ou d'Égypte, cette silencieuse cité des Ventres-Bleus (comme les gens d'Aigues Mortes sont dénommés quelquefois, par allusion aux fièvres endémiques du pays), avec son quadrilatère de remparts formidables calcinés au soleil, qu'on dirait de tant abandonné par saint Louis, avec sa tour de Constance, où, sous Louis XIV, après les dragonnades, furent emprisonnées quarante protestantes qui y restèrent oubliées dans une horrible détention, jusqu'à la fin du règne, durant peut-être quarante ans.

(1) Titre d'un recueil de cantiques fort populaires autrefois, oeuvre d'un prêtre de Provence.

Un jour, longtemps après, avec deux belles dames du monde protestant de Nîmes, nous retournions visiter la grosse tour d'Aigues-Mortes, et en lisant les noms des malheureuses prisonnières, gravés par elles-mêmes dans les pierres du donjon: "Poète, nous dirent-elles, suffocantes d'émotion, ne vous étonnez pas de nous voir pleurer ainsi: pour nous autres huguenotes, ces pauvres femmes, martyres de leur foi, sont nos Saintes Maries! "

CHAPITRE XV

JEAN ROUSSIÈRE

L'adroit laboureur. -- Le char de verdure. -- La légende de saint Éloi -- L'air de _Magali_. -- La mort de mon père. -- Les funérailles, -- Le deuil. -- Le partage.

-- Bonjour, monsieur Frédéric.

-- Ha! bonjour.

-- Que m'a-t-on dit? que vous avez besoin d'un homme à gages!

-- Oui... D'où es-tu?

-- De Villeneuve, le pays des "l'ozards", près d'Avignon.

-- Et que sais-tu faire?

-- Un peu tout. J'ai été valet aux moulins à huile, muletier, carrier, garçon de labour, meunier, tondeur, faucheur lorsqu'il le faut, lutteur à l'occasion, émondeur de peupliers, un métier diversifié et même cureur de puits, qui est le plus bas de tous.

-- Et l'on t'appelle?

-- Jean Roussière, et Rousseyron (et Seyron pour abrégé).

-- Combien veux-tu gagner? C'est pour mener les bœtes.

-- Dans les quinze louis.

-- Je te donne cent écus.

-- Va donc pour cent écus!

Voilà comment je louai le laboureur Jean Roussière, celui-là qui m'apprit l'air populaire de _Magali_: un luron jovial et taillé en hercule, qui, la dernière année que je passai au Mas, avec mon père aveugle, dans les longues veillées de notre solitude savait me garder d'ennui, en bon vivant qu'il était.

Fin laboureur, il avait toujours aux lèvres quelque chanson joyeuse:

"L'araire est composé -- de trente et une pièces; -- celui qui l'inventa -- devait en savoir long! -- Pour sûr, c'est quelque monsieur." _

Et naturellement adroit ou artiste, si l'on veut, quoi qu'il fût, soit le comble d'une meule de paille ou une pile de fumier, ou l'arrimage d'un chargement, il savait donner la ligne harmonieuse ou, comme on dit, le galbe. Seulement, il avait le défaut de son maître: il aimait quelque peu à dormir et à faire la méridienne.

Charmant causeur, du reste. Et il fallait l'entendre lorsqu'il parlait du temps où, sur le chemin de halage, il conduisait les grands chevaux qui remorquaient, attachés l'une à l'autre, les gabares du Rhône, à Valence, à Lyon.

-- Croyez-vous, disait-il, qu'à l'âge de vingt ans, j'ai mené bravement le plus bel équipage des rivages du Rhône? Un équipage de quatre-vingts étalons, couplés quatre par quatre, qui traînaient six bateaux! Que c'était beau, pourtant, le matin, quand nous partions, sur les digues du grand fleuve, et que, silencieuse, cette flotte, lentement, remontait le cours de l'eau!

Et Jean Roussière énumérait tous les endroits des deux rives: les auberges, les hêsses, les rivières, les palées, les pavés et les gués, d'Arles au Revestidou, de la Coucourde à l'Ermitage.

Mais son bonheur, mais son triomphe, à notre brave Rousseyron, c'était lors de la Saint-Éloi.

-- A vos Maillanais, disait-il, s'ils ne l'ont pas vu encore, nous montrerons comment on monte une petite mule.

Saint-Éloi est, en Provence, la fête des agriculteurs. Par toute la Provence, les curés, comme vous savez, ce jour-là bénissent les bœtes, ânes, mulets et chevaux, et les gens aux bestiaux font goûter le pain bénit, cet excellent pain bénit, parfumé avec l'anis et doré avec des oeufs, qu'on appelle _tortillades_. Mais chez nous, ce jour-là on fait courir la charrette, un chariot de verdure attelé de quarante ou cinquante bœtes, caparaçonnées comme au temps des tournois, harnachées de sous-barbes, de housses brodées, de plumets, de miroirs et de lunes de laiton, et on met le fouet à l'encan, c'est-à-dire qu'à l'enclêre on met publiquement la charge de Prieur:

-- A trente francs le fouet! à cent francs! à deux cents francs! Une fois, deux fois, trois fois!

Au plus offrant choisit la royauté de la fête. La _Charrette Ramée_ va à la procession, avec la cavalcade de laboureurs allègres qui marchent fièrement, chacun près de sa bête, en faisant claquer son fouet. Sur la charrette, accompagnés d'un tambour et d'un fifre, les Prieurs sont assis. Sur les mulets, les pères enfourchent leurs petits qui s'accrochent heureux aux attelles des colliers. Les colliers, à leur chaperon, ont tous une _tortillade_ (gâteau en forme de couronne) et un fanion en papier avec l'image de saint Éloi. Et, porté sur les épaules des Prieurs de l'an passé, le saint, en pleine gloire, tel qu'un évêque d'or, s'avance la crosse à la main.

Puis, la procession faite, la Charrette emportée par les cinquante mulets ou mules, roule autour du village, dans un tourbillon, avec les garçons de labour courant éperdument à côté de leurs bêtes, tous en corps de chemise, le bonnet sur l'oreille, aux pieds les souliers minces et la ceinture aux flancs.

C'est là que Jean Roussière, montant, cette année-là notre mule "Falette" à la croupe d'amande, épata les spectateurs. Preste comme un chat, il sautait sur la bête, descendait, remontait, tantôt assis d'un seul côté, tantôt se tenant debout sur la croupe de la mule et tantôt sur son dos faisant le pied de grue, l'arbre fourchu ou la grenouille, en un mot la fantasia, comme les cavaliers arabes.

Le plus joli, c'est là que je voulais en venir, fut au repas de Saint-Éloi (car, après la charrette, les Prieurs paient le festin). Lorsqu'on eut mangé et bu et que le ventre plein, chaque convive dit la sienne, Roussière se leva et fit à la table:

-- Camarades! vous voilà tout un peuple de _pieds-poudreux_ et de bœlîtres, qui faites la Saint-Éloi depuis mille ans peut-être et vous ne connaissez pas, j'en suis à peu près sûr, l'histoire de votre grand patron.

-- Non, dirent les convives... N'était-il pas maréchal?

-- Si, mais je vais vous conter comment il se convertit.

Et tout en trempant dans son verre, plein de vin de Tavel, la
tortillade fine qu'il croquait à mesure, mon laboureur commença:

"Notre Seigneur Dieu le père, un jour, en paradis, était tout
soucieux. L'enfant Jésus lui dit:

-- Qu'avez-vous? père.

-- J'ai, répondit Dieu, un souci qui me tarabuste... Tiens, regarde
là-bas.

-- Où? dit Jésus.

-- Par là-bas, dans le Limousin, droit de mon doigt: tu vois bien,
dans ce village, vers le faubourg, une boutique de maréchal ferrant,
une belle grande boutique?

-- Je vois, je vois.

-- Eh bien! mon fils, là est un homme que j'aurais voulu sauver: on
l'appelle maître Héoi. C'est un gaillard solide, observateur fidèle
de mes commandements, charitable au pauvre monde, serviable à
n'importe qui, d'un bon compte avec la pratique, et martelant du
matin au soir sans mal parler ni blasphémer... Oui, il me semble
digne de devenir un rand saint.

-- Et qui empêche? dit Jésus.

-- Son orgueil, mon enfant. Parce qu'il est bon ouvrier, ouvrier de
premier ordre, Héoi croit que sur terre nul n'est au-dessus de lui,
et présomption est perdition.

-- Seigneur Père, fit Jésus, si vous me vouliez permettre de
descendre sur la terre, j'essaierais de le convertir.

-- Va, mon cher fils.

Et le bon Jésus descendit. Vêtu en apprenti, son baluchon derrière le
dos, le divin ouvrier arrive droit dans la rue où demeurait Héoi. Sur
la porte d'Héoi, selon l'usage était l'enseigne, et l'enseigne
portait: _Héoi le maréchal, maître sur tous les maîtres, en deux
chaudes forge un fer_.

Le petit apprenti met donc le pied sur le seuil et, à son
chapeau:

-- Dieu vous donne le bonjour, maître, et à la compagnie: si vous
avez besoin d'un peu d'aide?

-- Pas pour le moment, répond Héoi.

-- Adieu donc, maître: ce sera pour une autre fois.

Et JØsus, le bon JØsus, continue son chemin. Il y avait, dans la rue, un groupe d'hommes qui causaient et JØsus dit en passant:

-- Je n'aurais pas cru que dans une boutique telle, ø il doit y avoir, ce semble, tant d'ouvrage, on me refusâ le travail.

-- Attends un peu, mignon, lui fait un des voisins. Comment as-tu saluØ en entrant chez maître Ébi?

-- J'ai dit comme l'on dit: "Dieu vous donne le bonjour, maître, et à la compagnie!"

-- Ha! ce n'est pas ainsi qu'il fallait dire... Il fallait l'appeler _maître sur tous les maîtres_... Tiens, regarde l'Øcriteau.

-- C'est vrai, dit JØsus, je vais essayer de nouveau.

Et de ce pas il retourne à la boutique.

-- Dieu vous le donne bon, maître sur tous les maîtres! N'auriez-vous pas besoin d'ouvrier?

-- Entre, entre, rØpond Ébi, j'ai pensØ depuis tantâ que nous t'occuperions aussi... Mais Øcoute ceci pour une bonne fois: quand tu me salueras, tu dois m'appeler _maître_, vois-tu? _sur tous les maîtres_, car ce n'est pas pour me vanter, mais d'hommes comme moi, qui forgent un fer en deux chaudes, le Limousin n'en a pas deux!

-- Oh! repliqua l'apprenti, dans notre pays, à nous, nous forgeons çà en une chaude!

-- Rien que dans une chaude? Tais-toi donc, va, gamin, car cela n'est pas possible...

-- Eh bien! vous allez voir, maître sur tous les maîtres!

JØsus prend un morceau de fer, le jette dans la forge, souffle, attise le feu; et quand le fer est rouge, rouge et incandescent, il va le prendre avec la main.

-- Aïe! mon pauvre nigaud! le premier compagnon lui crie, tu vas te roussir les doigts!

-- N'ayez pas peur, rØpond JØsus, grâce à Dieu, dans notre pays, nous n'avons pas besoin de tenailles. Et le petit ouvrier saisit avec la main le fer rougi à blanc, le porte sur l'enclume et avec son martelet, pif! paf! patati! patata! en un clin d'oeil l'Øtire, l'aplatit, l'arrondit et l'Øtampe si bien qu'on le dirait moullØ.

-- Oh! moi aussi, fit maître Ébi, si je voulais bien.

Il prend donc un morceau de fer, le jette dans la forge, souffle, attise le feu; et quand le fer est rouge, il vient pour le saisir

comme son apprenti et l'apporter à l'enclume... Mais il se brûle les doigts: il a beau se hâter, beau faire son dur à cuire, il lui faut lâcher prise pour courir aux tenailles. Le fer de cheval cependant froidit... Et allons, pif! et paf! quelques étincelles jaillissent... Ah! pauvre maître Étienne! il eut beau frapper, se mettre tout en nage, il ne put parvenir à l'achever dans une chaude.

-- Mais chut! fit l'apprenti, il m'a semblé ouïr le galop d'un cheval...

Maître Étienne aussitôt se carre sur la porte et voit un cavalier, un superbe cavalier qui s'arrête devant la boutique. Or c'était saint Martin.

-- Je viens de loin, dit celui-ci, mon cheval a perdu une couple de fers et il me tardait fort de trouver un maréchal.

Maître Étienne se rengorge, et lui parle en ces termes:

-- Seigneur, en vérité, vous ne pouviez mieux rencontrer. Vous êtes chez le premier forgeron de Limousin, de Limousin et de France, qui peut se dire maître au-dessus de tous les maîtres et qui forge un fer en deux chaudes... Petit, va tenir le pied.

-- Tenir le pied! répartit Jésus. Nous trouvons, dans notre pays, que ce n'est pas nécessaire.

-- Par exemple! s'écria le maître maréchal, celle-là est par trop drôle: et comment peut-on ferrer, chez toi, sans tenir le pied?

-- Mais rien de si facile, mon Dieu! vous allez le voir.

Et voilà le petit qui saisit le bœuf, s'approche du cheval et, crac! lui coupe le pied. Il apporte le pied dans la boutique, le serre dans l'étau, lui cure bien la corne, y applique le fer neuf qu'il venait d'étamper, avec le brochoir y plante les clous; puis, desserrant l'étau, retourne le pied au cheval, y crache dessus, l'adapte; et n'ayant fait que dire avec un signe de croix: "Mon Dieu! que le sang se caille", le pied se trouve arrangé, et ferré et solide, comme on n'avait jamais vu, comme on ne verra plus jamais.

Le premier compagnon ouvrait des yeux comme des paumes, et maître Étienne, collègue, commençait à suer.

-- Ho! dit-il enfin, pard! en faisant comme ça, je ferrai tout aussi bien.

Étienne se met à l'oeuvre: le bœuf à la main, il s'approche du cheval et, crac, lui coupe le pied. Il l'apporte dans la boutique, le serre dans l'étau et le ferre à son aise comme avait fait le petit. Puis, c'est ici le hic! il faut le remettre en place! Il s'avance près du cheval, crache sur le sabot, l'applique de son mieux au boulet de la jambe... Hélas! l'onguent ne colle pas: le sang ruisselle et le pied

tombe.

Alors l'âne hautain de maître François s'illumina: et, pour se prosterner aux pieds de l'apprenti, il rentra dans la boutique. Mais le petit avait disparu et aussi le cheval avec le cavalier. Les larmes d'Édouard tombèrent des yeux de maître François; il reconnut qu'il avait un maître au-dessus de lui, pauvre homme! et au-dessus de tout, et il quitta son tablier et laissa sa boutique et il partit de là pour aller dans le monde annoncer la parole de notre Seigneur Jésus."

Ah! il y en eut un, de battement de mains, pour saint François et Jean Roussière! Bast! voici pourquoi je me suis fait un devoir de rappeler ce brave Jean dans ce livre de Mémoires. C'est lui qui m'avait chanté, mais sur d'autres paroles que je vais dire tout à l'heure, l'air populaire sur lequel je mis l'aubade de Magali, air si mélodieux, si agréable et si caressant, que beaucoup ont regretté de ne plus le retrouver dans la Mireille de Gounod.

Ce que c'est que l'heur des choses! La seule personne au monde à laquelle, dans ma vie, j'ai entendu chanter l'air populaire en question, ça était Jean Roussière, qui était apparemment le dernier qui l'est retenu; et il fallut qu'il vint, par hasard, me le chanter, à l'heure où je cherchais la note provençale de ma chanson d'amour, pour que je l'aie recueillie, juste au moment où il allait, comme tant d'autres choses, se perdre dans l'oubli.

Voici donc la chanson, ou plutôt le duo, qui me donna le rythme de l'air de Magali:

-- Bonjour, gai rossignol sauvage,
Puisqu'en Provence te voilà
Tu aurais pu prendre dommage
Dans le combat de Gibraltar:
Mais puisqu'enfin je t'ai ouï,
Ton doux ramage.
Mais puisqu'enfin je t'ai ouï,
M'a réjoui.

Vous avez bonne souvenance,
Monsieur, pour ne pas m'oublier;
Vous aurez donc ma préférence,
Ici je passerai l'été,
Je répondrai à votre amour
Par mon ramage
Et je vais chanter nuit et jour
Aux alentours.

-- Je te donne la jouissance,
L'avantage de mon jardin;
Au jardinier je fais défense
De te donner aucun chagrin,
Tu pourras y cacher ton nid
Dans le feuillage

Et tu te trouveras fourni
Pour tes petits.

-- Je le connais à votre mine,
Monsieur, vous aimez les oiseaux;
J'inviterai la cardeline.
Pour vous chanter des airs nouveaux
La cardeline a un beau chant,
Quand elle est seule;
Elle a des airs sur le plain-chant
Qui sont charmants.

Jusque vers le mois de septembre
Nous serons toujours vos voisins.
Vous aurez la joie de m'entendre
Autant le soir que le matin.
Mais lorsqu'il faudra s'envoler
Quelle tristesse!
Tout le bocage aura le deuil
Du rossignol.

-- Monsieur, nous voici de partance;
Hélas! c'est là notre destin.
Lorsqu'il faut quitter la Provence,
Certes, ce n'est pas sans chagrin.
Il nous faut aller hiverner
Dedans les Indes;
Les hirondelles, elles aussi,
Partent aussi.

-- Ne passez pas vers l'Amérique.
Car vous pourriez avoir du plomb
Du côté de la Martinique
On tire des coups de canon.
Depuis longtemps est assiégué
Le roi d'Espagne:
De crainte d'y être arrêté,
Au loin passez_.

Oeuvre de quelque illettré contemporain de l'Empire et, à coup sûr,
indigène de la rive du Rhône, ces couplets naïfs ont du moins le
mérite d'avoir conservé l'air que _Magali_ a fait connaître. Quant au
thème mis en vogue par l'aubade de _Mireille_, les métamorphoses de
l'amour, nous le primes expressément dans un chant populaire qui
commençait comme suit:

_--Marguerite, ma mie,
Marguerite, mes amours,
Ceci, sont les aubades
Qu'on va jouer pour vous.
-- Nargue de tes aubades
Comme de tes violons:
Je vais dans la mer blanche

Pour me rendre poisson_.

Enfin, le nom de Magali, abréviation de Marguerite, je l'entendis un jour que je revenais de Saint-Remy. Une jeune bergère gardait quelques brebis le long de la Grande Roubine. -- "O Magali! tu ne viens pas encore?" lui cria un garçonnet qui passait au chemin; et tant me parut joli ce nom limpide que je chantai sur-le-champ:

_O Magali, ma tant aimée,
Mets ta tête à la fenêtre.
Écoute un peu cette aubade
De tambourins et de violons:
Le ciel est là-haut plein d'étoiles,
Le vent est tombé...
Mais les étoiles païront
En te voyant_.

C'est quelque temps après que, première brouée de ma claire jeunesse, j'eus la douleur de perdre mon père. Aux dernières Calendes (1), -- lui que la fête de Noël emplissait toujours de joie, maintenant devenu aveugle, nous l'avions vu d'une tristesse qui nous fit mal augurer. C'est en vain que, sur la table et sur la nappe blanche, luisaient, comme d'usage, les chandelles sacrées; en vain, je lui avais offert le verre de vin cuit pour entendre de sa bouche le sacramental: "Allégresse!" En tâonnant, hélas! avec ses grands bras maigres, il s'était assis sans mot dire. Ma mère eut beau lui présenter, un après l'autre, les mets de Noël: le plat d'escargots, le poisson du Martigue, le nougat d'amandes, la galette à l'huile. Le pauvre vieux, pensif, avait soupé dans le silence. Une ombre avant-courrière de la mort était sur lui. Ayant totalement perdu la vue, il dit:

-- L'an passé, à la Noël, je voyais encore un peu le mignon des chandelles; mais cette année, rien, rien! Soutenez-moi, ô sainte Vierge!

(1) Nom de la Noël, en Provence.

A l'entrée de septembre de 1855, il s'éteignit dans le Seigneur, et, lorsqu'il eut reçu les derniers sacrements avec la candeur, la foi, la bonne foi des âmes simples, et que, toute la famille, nous pleurions autour du lit:

-- Mes enfants, nous dit-il, allons! moi je m'en vais... et à Dieu je rends grâce pour tout ce que je lui dois: ma longue vie et mon bonheur, qui a été béni.

Ensuite, il m'appela et me dit:

-- Frédéric, quel temps fait-il?

-- Il pleut, mon père, répondis-je.

-- Eh bien! dit-il, s'il pleut, il fait beau temps pour les semailles.

Et il rendit son âme à Dieu. Ah! quel moment! On releva sur sa tête le drap. Près du lit, ce grand lit où, dans l'alcôve blanche, j'étais né en pleine lumière, on alluma un cierge pâle. On ferma à demi les volets de la chambre. On manda aux laboureurs de dévaler tout de suite. La servante, à la cuisine, renversa sur la gueule les chaudrons de l'étagère. Autour des cendres du foyer, qu'on éteignit, toute la maisonnée, silencieusement, nous nous assîmes en cercle. Ma mère au coin de la grande cheminée, et, selon la coutume des veuves de Provence, elle avait, en signe de deuil, mis sur la tête un fichu blanc; et toute la journée, les voisins, les voisines, les parents, les amis vinrent nous apporter le salut de condoléance en disant, l'un après l'autre:

-- Que Notre Seigneur vous conserve!

Et, longuement, pieusement eurent lieu les complaintes en l'honneur du "pauvre maître".

Le lendemain, tout Maillane assistait aux funérailles. En priant Dieu pour lui, les pauvres ajoutaient:

-- Autant de pains il nous donna, autant d'anges puissent-ils l'accompagner au ciel!

Derrière le cercueil, porté à bras avec des serviettes, et le couvercle enlevé pour qu'une dernière fois les gens vissent le défunt, les mains croisées, dans son blanc suaire, -- Jean Roussière portait le cierge mortuaire qui avait veillé son maître.

Et moi, pendant que les glas sonnaient dans le lointain, j'allai verser mes larmes, tout seul, au milieu des champs, car l'arbre de la maison était tombé. Le Mas du Juge, le Mas de mon enfance, comme s'il eût perdu son ombre haute, maintenant, à mes yeux était désolé et vaste. L'ancien de la famille, maître François mon père, avait été le dernier des patriarches de Provence, conservateur fidèle des traditions et des coutumes, et le dernier, du moins pour moi, de cette génération austère, religieuse, humble, disciplinée, qui avait patiemment traversé les misères et les affres de la Révolution et fourni à la France les désintéressés de ses grands holocaustes et les infatigables de ses grandes armées.

Une semaine après, au retour du service, le partage se fit. Les denrées et les fourrages, bêtes de trait, brebis, oiseaux de basse-cour, tout cela fut loti. Le mobilier, nos chers vieux meubles, les grands lits à quenouilles, le porcelain en ferrures, le coffre du blutoir, les armoires cirées, la huche au pain sculptée, la table, le verrier, que, depuis ma naissance, j'avais vu à demeure autour de ces murailles; les douzaines d'assiettes, la faïence fleurie, qui n'avait jamais quitté les étagères du dressoir; les draps de chanvre, que ma mère de sa main avait filés; l'équipage agricole, les

charrettes, les charrues, les harnais, les outils, ustensiles et objets divers, de toute sorte et de tout genre: tout cela d'aplacØ, transportØ au dehors dans l'aire de la ferme, il fallut le voir diviser, en trois parts, à dire d'expert.

Les domestiques, les serviteurs à l'annØe ou au mois, l'un aprŁs l'autre, s'en allŁrent. Et au Mas paternel, qui n'Øtait pas dans mon lot, il fallut dire adieu. Une aprŁs-midi, avec ma mŁre, avec le chien, -- et Jean RoussiŁre, qui sur le camion, charriait notre part, -- nous vīnmes, le coeur gros, habiter d'Øsormais la maison de Maillane qui, en partage, m'Øtait Øchue. Et maintenant, ami lecteur, tu peux comprendre la nostalgie de ce vers de Mireille:

Comme au Mas, comme au temps de mon pŁre, hØlas! hØlas!

CHAPITRE XVI

MIREILLE

Adolphe Dumas à Maillane. -- Sa soeur Laure. -- Mon premier voyage à Paris. Lecture de Mireille en manuscrit. -- La lettre de Dumas à Gazette de France. -- Ma prØsentation à Lamartine. -- Le quarantaine "Entretien de littØrature". -- Ma mŁre et l'Øtoile.

L'annØe suivante (1856) lors de la Sainte-Agathe, fØte votive de Maillane, je reus la visite d'un poŁte de Paris que le hasard (ou, plutôt, la bonne Øtoile des fØlibres) amena, à son heure, dans la maison de ma mŁre. C'Øtait Adolphe Dumas: une belle figure d'homme de cinquante ans, d'une pŁeur ascØtique, cheveux longs et blanchissants, moustache brune avec barbiche, des yeux noirs pleins de flamme et, pour accompagner une voix retentissante, la main toujours en l'air dans un geste superbe. D'une taille ØlevØe, mais boiteux et traīnant une jambe percluse, lorsqu'il marchait, on aurait dit un cyprŁs de Provence agitØ par le vent.

-- C'est donc vous, monsieur Mistral, qui faites des vers provençaux? me dit-il tout d'abord et d'un ton goguenard, en me tendant la main.

-- Oui, c'est moi, rØpondis-je, à vous servir, monsieur!

-- Certainement, j'espŁre que vous pourrez me servir. Le ministre, celui de l'Instruction publique, M. Fortoul, de Digne, m'a donnØ la mission de venir ramasser les chants populaires de Provence, comme le Mousse de Marseille, la Belle de Margoton, les Noces du Papillon_, et, si vous en saviez quelqu'un, je suis ici pour les recueillir.

Et, en causant à ce propos, je lui chantai ma foi, l'aubade de Magali, toute fraîche arrangØe pour le poŁme de Mireille.

Mon Adolphe Dumas, enlevØ, ØpatØ, s'Øcria:

-- Mais ø donc avez-vous pØchØ cette perle?

-- Elle fait partie, lui dis-je, d'un roman provençal (ou, plutôt, d'un poème provençal en douze chants) que je suis en train d'affiner.

-- Oh! ces bons Provençaux! Vous voilà bien toujours les mêmes, obstinés à garder votre langue en haillons, comme les ânes qui s'entêtent à longer le bord des routes pour y brouter quelque chardon... C'est en français, mon cher ami, c'est dans la langue de Paris que nous devons aujourd'hui, si nous voulons être entendus, chanter notre Provence. Tenez! Écoutez ceci:

_J'ai revu sur son roc, vieille, nue, appauvrie,
La maison des parents, la première patrie,
L'ombre du vieux mûrier, le banc de pierre étroit.
Le nid que l'hirondelle avait au bord du toit,
Et la treille, à présent sur les murs égarée,
Qui regrette son maître et retombe éplorée;
Et, dans l'herbe et l'oubli qui poussent sur le seuil,
J'ai fait pieusement agenouiller l'orgueil,
J'ai rouvert la fenêtre où me vint la lumière,
Et j'ai rempli de chants la couche de ma mère._

Mais allons, dites-moi, puisque poème il y a, dites-moi quelque chose de votre poème provençal.

Et je lui lus alors un morceau de _Mireille_, je ne me souviens plus lequel.

-- Ah! si vous parlez comme cela, mettez Dumas après ma lecture, je vous tire mon chapeau, et je salue la source d'une poésie neuve, d'une poésie indigène dont personne ne se doutait. Cela m'apprend, à moi, qui, depuis trente ans, ai quitté la Provence et qui croyais sa langue morte, cela m'apprend, cela me prouve qu'en dessous de ce _patois_ usité chez les farauds, les demi-bourgeois et les demi-dames existe une seconde langue, celle de Dante et de Pétrarque. Mais suivez bien leur méthode, qui n'a pas consisté, comme certains le croient, à employer tels quels, ni à fondre en macédoine les dialectes de Florence, de Bologne ou de Milan. Eux ont ramassé l'huile et en ont fait la langue qu'ils rendirent parfaite en la généralisant. Tout ce qui a précédé les écrivains latins du grand siècle d'Auguste, à l'exception de Terence, c'est le "Fumier d'Ennius". Du parler populaire ne prenez que la paille blanche avec le grain qui peut s'y trouver. Je suis persuadé qu'avec le goût, la sève de votre jeunesse ardeur, vous êtes fait pour réussir. Et je vois déjà poindre la renaissance d'une langue provençale du latin, et jolie et sonore comme le meilleur italien.

L'histoire d'Adolphe Dumas était un vrai conte de fées. Enfant du peuple, ses parents tenaient une petite auberge entre Orgon et Cabane, à la Pierre-Plantée. Et Dumas avait une sœur appelée Laure, belle comme le jour et innocente comme l'eau qui naît: et voici que sur la route passèrent une fois des comédiens ambulants qui, dans la petite auberge, donnèrent, à la veille, une représentation. L'un

d'eux y jouait un rôle de prince. Les oripeaux de son costume qui scintillait sous les falots lui donnaient sur les tréteaux l'apparence d'un fils de roi, si bien que la pauvre Laure, naïve, hélas! comme pas une, se laissa, à ce que racontent les vieillards de la contrée, enjôler et enlever par ce prince de grand chemin. Elle partit avec la troupe, débarqua à Marseille, et ayant reconnu bientôt son erreur folle, et n'osant plus rentrer chez elle, elle prit à tout hasard la diligence de Paris, où elle arriva un matin par une pluie battante. Et là sur le pavé, seule et dénuée de tout. Un monsieur qui passait en landau, et qui vit tout en larmes la jeune Provençale, fit arrêter sa voiture et lui dit:

-- Belle enfant, mais qu'avez-vous à tant pleurer?

Laure naïvement conta son équipée. Le monsieur, qui était riche, ému, épris soudain, la fit monter dans sa voiture, la conduisit dans un couvent, lui fit donner une éducation soignée et l'épousa ensuite. Mais la belle épousée, qui avait le cœur noble, n'oublia pas ses parents. Elle fit venir à Paris son petit frère Adolphe, lui fit faire ses études, et voilà comment Dumas Adolphe, déjà poète de nature et de nature enthousiaste, se trouva un jour mêlé au mouvement littéraire de 1830. Vers de toute façon, drames, comédies, poèmes, jaillirent, coup sur coup, de son cerveau bouillonnant: _la Cité des hommes, la Mort de Faust et de Don Juan, le Camp des Croisés, Provence, Mademoiselle de la Vallière, l'École des Familles, les Servitudes volontaires_, etc. Mais vous savez, dans les batailles, bien qu'on y fasse son devoir, tout le monde n'est pas porté pour la Légion d'honneur; et malgré sa valeur et des succès relatifs dans le théâtre de Paris, le poète Dumas, comme notre Tambour d'Arcole, était resté simple soldat, ce qui lui faisait dire plus tard en provençal:

A quarante ans passés, quand tout le monde péche -- dans la soupe des gueux on y trempe son pain, -- Nous devons être heureux d'avoir -- L'âme en repos, le cœur net et la main lavée. -- Et qu'a-t-il? dira-t-on. -- Il a la tête haute. -- Que fait-il? Il fait son devoir.

Seulement, s'il n'était pas devenu capitaine, il avait conquis l'estime de ses plus fiers compagnons d'armes; et Hugo, Lamartine, Béranger, de Vigny, le grand Dumas, Jules Janin, Mignet, Barbey d'Aurevilly, étaient de ses amis.

Adolphe Dumas, avec son tempérament ardent, avec son expérience de vieux lutteur parisien et tous ses souvenirs d'enfant de la Durance, arrivait donc à point nommé pour donner au Flibrige le billet de passage entre Avignon et Paris.

Mon poème provençal étant terminé enfin, mais non imprimé encore, un jeune Marseillais qui fréquentait Font-Ségugne, mon ami Ludovic Segré, me dit, un jour:

-- Je vais à Paris... Veux-tu venir avec moi?

J'acceptai l'invitation, et c'est ainsi qu'à l'improviste, et pour la première fois, je fis le voyage de Paris, où je passai une semaine. J'avais, bien entendu, porté mon manuscrit, et, quand nous eûmes quelques jours couru et admiré, de Notre-Dame au Louvre, de la place Vendôme au grand Arc de Triomphe, nous vîmes, comme de juste, saluer le bon Dumas.

-- Eh bien! cette Mireille, me fit-il, est-elle achevée?

-- Elle est achevée, lui dis-je, et la voici... en manuscrit.

-- Voyons donc; puisque nous y sommes, vous allez m'en lire un chant.

Et quand j'eus lu le premier chant:

-- Continuez, me dit Dumas.

Et je lus le second, puis le troisième, puis le quatrième.

-- C'est assez pour aujourd'hui, me dit l'excellent homme. Venez demain à la même heure, nous continuerons la lecture; mais je puis, dès maintenant, vous assurer que, si votre oeuvre s'en va toujours avec ce souffle, vous pourriez gagner une palme plus belle que vous ne pensez.

Je retournai, le lendemain, en lire encore quatre chants, et le surlendemain, nous achevâmes le poème.

Le même jour (26 août 1856), Adolphe Dumas adressa au directeur de la Gazette de France la lettre que voici:

"La Gazette du Midi a déjà fait connaître à la Gazette de France l'arrivée du jeune Mistral, le grand poète de la Provence. Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien. On me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

"L'Académie française viendra dans dix ans consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles; mais je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler, aujourd'hui, le Virgile de la Provence, le père de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et des Scipion...

"On a souvent demandé, pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses moeurs pures. J'ai le poème dans les mains, il a douze chants. Il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagé à faux, et de ma responsabilité, qui n'a que l'ambition d'être juste."

Cette lettre Øbouriffante fut accueillie par des lazzi: "Allons, disaient certains journaux, le mistral s'est incarnØ, paraît-il, dans un poŁme. Nous verrons si ce sera autre chose que du vent."

Mais Dumas, lui, content de l'effet de sa bombe, me dit en me serrant la main:

-- Maintenant, cher ami, retournez à Avignon pour imprimer votre _Mireille_. Nous avons, en plein Paris, lancØ le but au caniveau, et laissons courir la critique: il faudra bien qu'elle y ajoute les boules de son jeu, toutes, l'une aprŁs l'autre.

Avant mon dØpart, mon dØvouØ compatriote voulut bien me prØsenter à Lamartine, son ami, et voici comment le grand homme raconta cette visite dans son _Cours familiers de LittØrature_ (quarantiŁme entretien, 1859):

"Au soleil couchant, je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme, vØtu avec un sobre ØlØgance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'Øtait FrØdØric Mistral, le jeune poŁte villageois, destinØ à devenir, comme Burns le laboureur Øcossais, l'HomŁre de la Provence.

"Sa physionomie simple, modeste et douce, n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette Øvaporation des yeux qui caractØrise trop souvent ces hommes de vanitØ plus que de gØnie, qu'on appelle les poŁtes populaires. Il avait la biensØance de la vØritØ; il plaisait, il intØressait, il Ømouvait; on sentait, dans sa mâe beautØ, le fils d'une de ces belles ArlØsiennes, statues vivantes de la GrŁce, qui palpitent dans notre Midi.

"Mistral s'assit sans faØon à ma table d'acajou de Paris, selon les lois de l'hospitalitØ antique, comme je me serais assis à la table de noyer de sa mŁre, dans son Mas de Maillane. Le dîner fut sobre, l'entretien à coeur ouvert, la soirØe courte et causeuse, à la fraîcheur du soir et au gazouillement des merles, dans mon petit jardin grand comme le mouchoir de Mireille.

"Le jeune homme nous rØcita quelques vers dans ce doux et nerveux idiome provençal, qui rappelle tantØ l'accent latin, tantØ la grŁce attique, tantØ l'ØpretØ toscane. Mon habitude des patois latins, parlØs uniquement par moi jusqu'à l'Øge de douze ans dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible. C'Øtaient quelques vers lyriques; ils me plurent mais sans m'enivrer. Le gØnie du jeune homme n'Øtait pas là le cadre Øtait trop Øtroit pour son Øme; il lui fallait, comme à Jasmin, cet autre chanteur sans langue, son ØpopØe pour se rØpandre. Il retournait dans son village pour y recueillir, auprŁs de sa mŁre et à cØtØ de ses troupeaux, ses derniŁres inspirations. Il me promit de m'envoyer un des premiers exemplaires de son poŁme; il sortit."

Avant de repartir, j'allai saluer Lamartine, qui habitait au rez-de-chaussée du numéro 41 de la rue Ville-L'Évêque. C'était dans la soirée. Érasme par ses dettes et assez délaissé, le grand homme somnolait dans un fauteuil en fumant un cigare, pendant que quelques visiteurs causaient à voix basse, autour de lui.

Tout à coup, un domestique vint annoncer qu'un Espagnol, un harpiste appelé Herrera, demandait à jouer un air de son pays devant M. de Lamartine.

-- Qu'il entre, dit le poète.

Le harpiste joua son air, et Lamartine, à demi-voix, demanda à sa nièce, Mme de Cessia, s'il y avait quelque argent dans les tiroirs de son bureau.

-- Il reste deux louis, répondit celle-ci.

-- Donnez-les à Herrera, fit le bon Lamartine.

Je revins donc en Provence pour l'impression de mon poème, et la chose s'étant faite à l'imprimerie Seguin, à Avignon, j'adressai le premier exemplaire à Lamartine, qui écrivit à Reboul la lettre suivante:

"J'ai lu Mirlio... Rien n'avait encore paru de cette sève nationale, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu dans le soleil. J'ai tellement été frappé à l'esprit et au cœur que j'écris un Entretien sur ce poème. Dites-le à M. Mistral. Oui, depuis les Homérides de l'Archipel, un tel jet de poésie primitive n'avait pas coulé. J'ai crié, comme vous: c'est Homère."

Adolphe Dumas m'écrivait, de son côté:

(mars 1859).

"Encore une lettre de joie pour vous, mon cher ami. J'ai été, hier au soir, chez Lamartine. En me voyant entrer, il m'a reçu avec des exclamations et il m'en a dit autant que ma lettre à la Gazette de France. Il a lu et compris, dit-il, votre poème d'un bout à l'autre. Il l'a lu et relu trois fois, il ne le quitte plus et ne lit pas autre chose. Sa nièce, cette belle personne que vous avez vue, a ajouté qu'elle n'avait pas pu le lui dérober un instant pour le lire, et il va faire un Entretien tout entier sur vous et Mirlio. Il m'a demandé des notes biographiques sur vous et sur Maillane. Je les lui envoie ce matin. Vous avez été l'objet de la conversation générale toute la soirée et votre poème a été détaillé par Lamartine et par moi depuis le premier mot jusqu'au dernier. Si son Entretien parle ainsi de vous, votre gloire est faite dans le monde entier. Il dit que vous êtes "un Grec des Cyclades". Il a écrit à Reboul: "C'est un Homère!" Il me charge de vous écrire tout ce que je veux et il ajoute que je ne puis trop vous en dire, tant il est ravi. Soyez donc bien heureux, vous et votre chère mère, dont j'ai gardé un si bon

souvenir."

Je tiens à consigner ici un fait très singulier d'intuition maternelle. J'avais donné à ma mère une exemplaire de *_'Mirio_'*, mais sans lui avoir parlé du jugement de Lamartine, que je ne connaissais pas encore. A la fin de la journée, quand je crus qu'elle avait pris connaissance de l'oeuvre, je lui demandai ce qu'elle en pensait et elle me répondit, profondément émue:

-- Il m'est arrivé, en ouvrant ton livre, une chose bien étrange: un éclat de lumière, pareil à une étoile, m'a éblouie sur le coup, et j'ai dû renvoyer la lecture à plus tard!

Qu'on en pense ce qu'on voudra; j'ai toujours cru que cette vision de la bonne et sainte femme était un signe très réel de l'influx de sainte Estelle, autrement dit de l'étoile qui avait présidé à la fondation du Félibrige.

Le quarantième Entretien du *_'Cours Familier de Littérature_'* parut un mois après (1859), sous le titre "Apparition d'un poème épique en Provence". Lamartine y consacrait quatre-vingt pages au poème de *_'Mireille_'* et cette glorification était le couronnement des articles sans nombre qui avaient accueilli notre épopée rustique dans la presse de Provence, du Midi et de Paris. Je témoignai ma reconnaissance dans ce quatrain provençal que j'inscrivis en tête de la seconde édition:

A LAMARTINE

_Je te consacre Mireille; c'est mon coeur et mon âme,
C'est la fleur de mes années,
C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles
T'offre un paysan_.

8 septembre 1859

Et voici l'épigramme que je publiai à la mort du grand homme (1):

SUR LA MORT DE LAMARTINE

_Quand l'heure du déclin est venue pour l'astre -- sur les collines envahies par le soir, les pâtres -- élargissent leurs moutons, leurs brebis et leurs chiens; -- et dans les bas-fonds des marais, -- tout ce qui grouille râle en braiment unanime:
-- Ce soleil était assommant!"

Des paroles de Dieu magnanime épancheur, -- ainsi, ô Lamartine, ô mon maître, ô mon père, -- en cantiques, en actions, en larmes consolantes, -- quand vous êtes à notre monde -- épanché sa satiété d'amour et de lumière, -- et que le monde fut las,

Chacun jeta son cri dans le brouillard profond, -- chacun vous décocha la pierre de sa fronde, -- car votre splendeur nous faisait

mal aux yeux, -- car une étoile qui s'éteint, -- car un dieu crucifié
plaît à la foule, -- et les crapauds aiment la nuit...

Et l'on vit en ce moment des choses prodigieuses! Lui, cette grande
source de pure poésie -- qui avait rajeuni l'âme de l'univers, -- les
jeunes poètes rident -- de sa mélancolie de prophète et dirent --
qu'il ne savait pas l'art des vers.

Du Très-Haut Adonaï lui sublime grand prêtre, -- qui dans ses hymnes
saints éleva nos croyances -- sur les cordes d'or de la harpe de
Sion, -- en attestant les Écritures -- les dévots pharisiens crièrent
sur les toits -- qu'il n'avait point de religion.

Lui, le grand cœur ému, qui, sur la catastrophe -- de nos anciens
rois, avait versé ses strophes, -- et en marbre pompeux leur avait
fait un mausolée, -- les ébahis du Royalisme -- trouvèrent qu'il
était un révolutionnaire, -- et tous s'éloignèrent vite.

Lui, le grand orateur, la voix apostolique, -- qui avait fulgué le
mot de République -- sur le front, dans le ciel des peuples
tressaillants, -- par une étrange frénésie, -- sous les chiens
enragés de la Démocratie -- le mordirent en grommelant.

Lui, le grand citoyen, qui dans le cratère embrasé -- avait jeté ses
biens, et son corps et son âme, -- pour sauver du volcan la patrie en
combustion, -- lorsque, pauvre, il demanda son pain, -- les bourgeois
et les gros l'appelèrent mangeur -- et s'enfermèrent dans leur bourg.

Alors, se voyant seul dans sa calamité, -- dolent, avec sa croix il
gravit son Calvaire... -- Et quelques bonnes âmes, vers la tombée du
jour, -- entendirent un long gémissement, -- et puis, dans les
espaces, ce cri suprême: Eli, lamma sabachthani!

__Mais nul ne s'aventura vers la cime déserte. -- Avec les yeux fermés
et les deux mains ouvertes, -- dans un silence grave il s'enveloppa
donc; -- et, calme comme sont les montagnes, au milieu de sa gloire
et de son infortune, -- sans dire mot il expira__.

__21 mars 1869__

Me voilà arrivé au terme de l'Éclairci (comme auraient dit les
troubadours) ou explication de mes origines. C'est le sommet de ma
jeunesse. Désormais, mon histoire, qui est celle de mes œuvres,
appartient, comme tant d'autres, à la publicité.

Je terminerai ces Mémoires par quelques épisodes de l'existence
franche et libre que s'étaient faite, en Avignon, les musagètes ou
coryphées de notre Renaissance, pour montrer comme, au bord du Rhône,
on pratiquait le Gai-Savoir.

CHAPITRE XVII

AUTOUR DU MONT VENTOUX

Courses fœlibrœennes avec Aubanel et Grivolos. -- L'ascension et la descente. -- Les gendarmes nous arrœtent. -- La fœete de Montbrun. -- Le devineur de sources. -- Le curœ de Monieux. -- La Nesque et les Bessons. -- Le maire de Mœthamis. -- Le charron de Vœnasque.

Avec Thœodore Aubanel, qui œtait toujours dispos, pour organiser les courses, et notre camarade le peintre avignonnais Pierre Grivolos, qui œtait de toutes nos fœetes, voici comment nous fimes, un beau jour de septembre, l'ascension du mont Ventoux.

Partis, vers minuit, du village de Bœdoin, au pied de la montagne, nous atteignimes le sommet une demi-heure environ avant le lever du soleil. Je ne vous dirai rien de l'escalade, que nous fimes à l'aise, sur le bâ de mulets que conduisaient des guides, à travers les rochers, escarpements et mamelons de la Combe-Fillole.

Nous vimes le soleil surgir, tel qu'un superbe roi de gloire, d'entre les cimes œblouissantes des Alpes couvertes de neige, et l'ombre du Ventoux œlargir, prolonger, làbas dans l'œtendue du Comtat Venaissin, par làbas sur le Rhône et jusqu'au Languedoc, la triangulation de son immense cœne.

En mœme temps, de grosses nues blanchâres et fuyantes roulaient au-dessous de nous, embrumant les vallœes; et, si beau que fœt le temps, il ne faisait pas chaud.

Vers les neuf heures, -- mais, cette fois, à pied, avec les bâons ferrœs et le havresac au dos, -- aprœs un lœger dœjeuner, nous primes la descente. Seulement, nous dœvalâmes par le cœœ opposœ, c'est-à-dire par les Ubacs, ainsi qu'on nomme le versant nord de toutes nos montagnes et du Ventoux en particulier.

Or, tellement est œpre et tellement est raide ce revers du mont Ventoux, que le pœre Laval raconte ce qui suit:

Les montagnards qui, de son temps (au dix-huitiœme siœcle), le 14 septembre, montaient en pœlerinage à la chapelle qui est en haut, redescendaient par les Ubacs, rien qu'en se laissant glisser, assis à croupetons sur une double planche de trois empan carrœs, qu'ils enrayaient soudain en plantant leur bâon devant, lorsqu'elle allait trop vite ou qu'elle frœait un prœcipice.

Ils descendaient par ce moyen dans moins d'une demi-heure; et il faut songer que le mont Ventoux a dix-neuf cent soixante mètres d'altitude sur la mer!

Dœsireux, nous aussi, de raccourcir notre descente, mais ignorant les chemins, nous allâmes nous fourvoyer dans une ravine ardue, la Loubatiœre du Ventoux, si encombrœe de rocailles et si pœrilleuse aussi que, pour arriver en bas, nous mimes le jour entier.

Le ravin de la Loubatiœre, comme son nom le dit, n'est frœquentœ que

par les loups, et il se rue subitement, du sommet au pied du mont, entre des berges si scabreuses qu'il est presque impossible, une fois qu'on y est rentré, d'en sortir pour changer de route.

Nous y voilà arrive qui plante! Dans les rocs détachés et dans les éboulis, à travers les troncs d'arbres, pins, hêtres et mélèzes, arrachés, entraînés par la fureur des orages et qui, à tous les pas, entravaient notre marche, nous descendions, nous dévalions, quand, tout à coup, le lit du torrent, coupé à pic devant nos pas, montre à nos yeux, béant, un précipice de cent toises peut-être en contrebas.

Comment faire? Remonter? C'était fort difficile, d'autant plus que, sur nos têtes, nous voyions s'avancer de gros nuages noirs qui, s'ils eussent crevé, nous auraient submergés sous l'irruption des eaux... Il fallait donc, de façon ou d'autre, descendre par la gorge, cette épouvantable gorge où nous étions perdus. Et alors, dans l'abîme, nous jetâmes là-bas nos cabans et nos sacs et, ma foi, recommandant à Dieu notre vie, en rampant, en nous traînant, mais surtout par glissades, nous nous laissâmes couler sur la paroi presque verticale où, seules, quelques racines de buis ou de lavande nous empêchèrent de dégringoler, la tête la première.

Rendus au fond du précipice, nous croyions être hors de danger, et, remettant nos hardes, nous avions, guillerets, recommencé de descendre dans le ravin du torrent, lorsqu'une cataracte, encore plus forte et plus rapide, vint nous arrêter de nouveau, et, au péril de nos vies, il fallut de nouveau glisser en se cramponnant, et puis une troisième fois après les autres ci-dessus.

Au crépuscule, enfin nous atteignîmes Saint-Léger, pauvre petit village qui est au pied du Ventoux, habité par des charbonniers, tout jonché de lavande en guise de lit. Nous ne pûmes trouver à nous y héberger.

Malgré la nuit, haletants, harassés, il nous fallut encore marcher une couple d'heures jusqu'au village de Brantes, perché sur les rochers, en face du Ventoux, où nous fîmes fort heureux de pouvoir nous faire faire une omelette au lard et dormir, ensuite, au grenier à foin.

Le plus joli, -- car il paraît qu'on n'avait pas très bonne mine, - fut que notre hôtelier, de peur qu'on n'emportât ses draps, nous avait enfermés sous clé... Aussi, le lendemain, ayant appris que c'était fête au village de Montbrun, et à peu près remis des suites de la veille, nous partîmes joyeux du pays qui _branle sans vent_ (comme l'appellent ses voisins) et nous fîmes le tour des Ubacs du Ventoux par Savoillants et Reillanette.

Mais, pendant que, sur le bord de la rivière gazouilleuse qui a nom le Toulourenc, nous admirions la hauteur des escarpes effrayantes, des roches sourcilleuses qui touchaient les nuées, deux gendarmes, qui venaient sur la route après nous, et auxquels l'hôtelier de Brantes avait donné peut-être notre signalement, nous accostent:

-- Vos papiers?

Nous avons échappé aux loups, aux orages, aux précipices; ais, croyez-m'en, qui que vous soyez, si vous êtes jamais forcé de vous garer devant les happe-chair, évitez toujours les routes.

-- Vos papiers? D'où venez-vous? Où allez-vous, voyons?

Moi, je sortis de ma poche un gribouillage provençal et, pendant qu'un des archers, pour pouvoir déchiffrer ce que ça voulait dire, se désorbitait les yeux en tordant sa moustache:

-- Nous sommes, disait Aubanel, des frères, qui venons faire le tour du Ventoux.

-- Et des artistes, ajoutait Grivolos, qui étudions la beauté du paysage...

-- Ah! oui, c'est bon! nous faire accroire qu'on est venu dans le Ventoux pour étudier ses agréments! répliqua le gendarme qui essayait, mais vainement, de lire mon provençal; vous irez, mes farceurs, dire cela demain à M. le procureur impérial à Nyons... Et suivez-nous pour le quart d'heure.

Nous rappelant le mot du général Philopon: "qu'il faut porter la peine de sa mauvaise mine", et, en effet, reconnaissant qu'avec nos grands chapeaux de feutre aux bords retroussés arrogamment, nos bâtons ferrés et nos havresacs, nous étions faits comme des brigands, -- et comme d'autre part, cela nous amusait, nous suivîmes les chasse-coquins.

Chemin faisant, un bon fermier, portant la veste sur l'épaule, nous atteignit et nous dit:

-- Que Dieu vous donne le bonjour! Ces messieurs vont, sans doute, à la fête de Montbrun?

-- Ah! oui, une jolie fête! lui répondîmes-nous. Nous descendons du Ventoux, de la cime du mont Ventoux, pour voir s'il est réel que le soleil, en se levant, y fait trois sauts, comme on affirme, et voilà que les gendarmes, parce que nous avons oublié nos papiers, nous ont pris pour des voleurs et nous emmènent à Nyons...

-- Par exemple! Mais ne voyez-vous pas, à leur façon de s'exprimer, dit aux gendarmes le brave homme, que ces messieurs ne sont pas de loin? qu'ils parlent provençal? qu'ils sentent leur bonne maison? Eh bien! je n'hésite pas, moi, à répondre pour eux et je les invite même, quand nous serons à Montbrun, à venir boire un coup à la maison, et vous aussi, messieurs du gouvernement, si vous voulez, pourtant, me faire cet honneur!

-- En ce cas-là nous dit la maréchante dauphinoise, après avoir

Nous allâmes visiter le château du baron - que François II fit d'abolir. -- Il y reste quelques fresques, attribuées à André del Sarto. Sur la terrasse, on nous montra l'endroit d'où parfois, pour s'amuser, le seigneur huguenot abattait d'un coup d'arquebuse les moines qui, là-bas, lisaient leur bréviaire, dans le jardin d'un couvent qu'il y avait en dessous.

Enfin, derrière le Ventoux, le long du Toulourenc, rivière qui sépare le Dauphiné de la Provence, ayant repris notre tournée, nous vîmes en passant au pied du Ventouret et en longeant le Gourg des Oules déboucher dans une vallée, la riante vallée de Sault.

-- Faisons la méridienne? dites-nous.. Et tous trois, à l'orée d'une prairie limitrophe avec la route, nous nous couchâmes pour dormir et laisser passer la chaleur.

-- Adieu, Ventoux! s'écria Aubanel, tu nous fis, ô gueusard, assez suer et essouffler!

Grivolos regardait les ombres et les clairs que remuaient entre eux les noyers et les chênes, et moi, épiant l'heure qu'il était au soleil, je têtai à la gourde une gorgée d'eau-de-vie.

A ce moment, dans le grand hâe, nous vîmes sur la route blanche s'acheminer avec sa blouse, ses gros souliers à clous, son chapeau à larges bords, un vieillard qui tenait une houssine à la main. Quelque chose d'imposant et de particulier dans sa figure ouverte, rôtie par le soleil, attira, comme il passait, notre attention vers lui et nous lui dîmes bonjour.

-- Bonjour, toute la compagnie, nous fit-il d'une voix douce, vous faites un peu halte?

-- Eh oui! brave homme; à vous d'en faire autant, si vous voulez.

-- Eh bien! je ne dis pas non... Je viens de la ville de Sault, où j'avais quelques affaires et je commençais d'être las. Ce n'est plus, mes amis, comme quand j'avais votre âge! Berthe filait alors, et maintenant Marthe est morte.

Et il s'assit en causant à côté de nous sur l'herbe.

-- Je suis bien curieux peut-être, poursuivit-il, mais par hasard ne seriez-vous pas herboristes?

Ah! parbleu, si nous connaissions la vertu des simples que nos pieds foulent, nous n'aurions jamais besoin d'apothicaires ni de médecins.

-- Non, répondîmes-nous, nous venons du mont Ventoux.

-- _Sage qui n'y retourne pas, mais fou celui qui y retourne!_ dit le vieillard sentencieusement... "Allons, je vois, je vois, vous êtes peut-être bien des triacleurs de Venise.

-- Triacleurs? Qu'est-ce que c'est?

--Vous n'ignorez pas, messieurs, qu'un remède souverain est ce qu'on nomme la _thÛriaque_, qui se fait à ce qu'on dit, avec de la graisse de vipère... Et, ici, dans nos montagnes, au Ventoux, au Ventouret, et, dans cette vallée même, les vipères ne manquent pas. Si c'est elles que vous cherchiez...

-- Ah! les cherche qui voudra! nous Ûcriânes-nous.

-- Veuillez m'excuser, reprit le bonhomme, si je vous ai offensés, mais il n'est pas de sot métier:

_Comme dit le renard
Chacun joue de son art_.

Le bon Dieu, que je salue, a répandu sa lumière, voyez-vous un peu à tous. Pris à part, l'homme ne sait rien; entre tous, nous savons tout... Et, sans aller plus loin, moi, je suis devineur d'eau.

-- Ah! tonnerre de nom de nom!

-- Oui, tel que vous me voyez, par la vertu de la baguette que je tiens entre mes mains, je dÛniche les veines d'eau.

-- Par exemple, et à notre tour, s'il n'y a pas d'indiscrÛtion, comment faites-vous donc pour dÛcouvrir les sources qu'il y a dans la terre?

-- Comment je fais? De vous le dire, répondit l'hydroscope, ce serait malaisÛ peut-Ûtre... C'est affaire de bonne foi. Il m'arrive, tenez, quand le soleil est ardent, de voir fumer les eaux, de les voir s'Ûvaporer, à sept lieues de distance... je les vois, oui, je les vois (mon Dieu! je vous rends grâces!) aspirÛes, colorÛes par l'ardeur du soleil. Ensuite la baguette, qui tourne d'elle-même et se tord entre mes doigts, achÛve le restant... Mais il faut, comme je vous le dis, sentir cela pour le comprendre: c'est à la bonne foi. Vous pouvez d'ailleurs parler de moi à Sault, à Villes, à Verdolier, dans tous les villages qui avoisinent: je suis d'Aurel (que vous voyez là), mon nom est FortunÛ Aubert. On vous montrera partout les sources que j'ai mises en vue.

Nous lui dîmes en plaisantant:

-- ComplÛte FortunÛ, si vous pouviez, avec la baguette, trouver un jour la ChÛlvre d'Or?

-- Et pourquoi non? Si Dieu voulait, je n'aurais pas plus de peine à cela, voyez-vous, que d'Ûtre assis sur ce talus... Mais Celui de là haut a plus de sens que nous tous. Une fontaine d'eau, quand on a soif, ne vaut-elle pas mieux qu'une fontaine d'or? Et ce prÛ! Ne croyez-vous pas que la moindre rosÛe

fasse plus de bien à son herbe, -- que si la traversait le carrosse d'un roi, chargé d'or et d'argent? Rendre service, quand on peut, à notre frère prochain, comme il nous est recommandé, mes amis, voilà voilà le bon Dieu vient en aide! Et pour preuve, permettez que je vous conte encore ceci:

"L'an passé, la servante de notre curé d'Aurel (qui vous le certifierait) me fit appeler à la cure.

"-- Maître Fortuné, me dit-elle, vous me voyez en grand souci. M. le curé, ce matin, est allé à Carpentras, où l'on juge aux assises un jeune parent à lui, inculpé comme incendiaire. Il devait, me l'ayant promis, retourner de bonne heure, et la nuit d'aujourd'hui descend, et je ne vois venir personne: je ne sais que m'imaginer. Si au moyen de votre science vous pouviez me rendre instruite de ce qui là-bas se passe, ah! que vous me feriez plaisir!

"-- Nous essayerons, répondis-je... Donnez-moi quelques oublies, ce avec quoi les hosties se font.

Et alors, sur la table, je plaçai les oublies, en représentation de Celui qu'on ne voit pas, l'Amour suprême, le bon Dieu.

"À côté des oublies, je mis un verre de vin pur, pour représenter la Justice.

"Devant l'Amour et la Justice, je mis un verre d'eau -- qui représentait l'inculpé. Et derrière l'inculpé je posai un gobelet de vin trouble avec de l'eau: ça représentait l'avocat.

"Je saisis la baguette et, à la bonne foi, humblement, je demande à Dieu, l'Amour suprême, si l'accusé était condamné.

"La baguette, mes amis, ne branla pas plus que ces pierres.

"Bon! je demandai alors si on l'avait acquitté. La baguette entre mes doigts tourna joyeuse, comme en danse.

"-- Mademoiselle, dis-je pour lors à la servante, vous pouvez dormir tranquille: l'inculpé est acquitté.

"-- Puisque nous y voilà me fit la demoiselle, Fortuné informez-vous un peu sur les témoins.

"Je reprends en main la baguette et je demande au vin pur ou, pour mieux dire, à la Justice, si les témoins retournaient et si ils étaient en chemin.

"La verge demeura muette.

"Humblement, je demande s'ils étaient poursuivis... Il me fut répondu qu'ils étaient poursuivis très sérieusement... Eh bien! n'est-il pas

vrai que le lendemain, messieurs, le curø d Aurel vint nous confirmer tout ce que nous avons vu la veille avec la verge! On avait à Carpentras acquittø l inculpø et retenu les tømoins.

"-- Mais, allons, vous devez dire que je suis un franc bavard. A Dieu soyez, dit le vieillard en se relevant du talus, et prenez garde, là au frais, prenez garde de vous morfondre.

Le devineur, avec sa baguette, gagna du côté des collines, vers ces quartiers d Aurel, de Saint-Trinit, chantø plus tard par Følix Gras dans son grand et frais poème qui a nom _Les charbonniers_, et nous allânes, nous autres, par un raidillon de chemin, prendre notre logis à Sault, la ville des _Érangleurs de truie_.

Après avoir saluø, dans le château fort en ruine, le blason et la gloire de ses anciens seigneurs, les grands barons d Agoult (qui est Wolf en allemand et qui signifie loup) et le nom historique de cette comtesse de Sault qui, au temps (de la Ligue, maîtrisait la Provence, nous descendîmes sur Monieux, dont le curø figure dans le gai répertoire des contes populaires.

Ce curø avait une vache... Et voici qu'un pauvre homme, qui avait un tas d'enfants, vola et tua la vache, la fit manger à ses marmots et, après la bombance, en manière de grâces, leur fit dire la petite prière que voici:

_Nous rendons grâces, mon Dieu,
Au bon curø de Monieux:
Nous avons bien soupø, Dieu merci et sa vache!_

Mais les enfants røpétent tout. Le curø en eut vent, et ayant questionnø un des petits mangeurs, il lui dit:

-- Est-ce vrai, mignon, que votre père vous a appris pour vos grâces une prière si jolie? Comment est-elle? voyons un peu...

Et le petit røpøta:

_Nous rendons grâces, mon Dieu,
Au bon curø de Monieux:
Nous avons bien soupø, Dieu merci et sa vache!_

-- Oh ! la galante prière! fit le prêtre au petit. Eh bien ! sais-tu, mignon, ce qu'il faut faire? Demain, jour de dimanche, tu viendras me trouver à la première messe; tu monteras en chaire avec moi, n'est-ce pas, mignon? et devant tous, pour que tout le monde l'apprenne, tu diras la prière que ton père vous fait dire.

-- Il suffit, monsieur le curø.

Et l'enfant, tout de suite, va conter à son père le propos du curø; et le père, un fin matois, dit alors à l'enfant:

-- Ah! oui, venir parler de vache en pleine chaire! Mais tu les ferais rire tous... Je vais t'en apprendre une autre, mon fils, d'action de grâces, qui est bien plus belle encore:

_Je rends grâce au bon Dieu!
Les hommes de Monieux
Ont tous portØ du bois de leur curØ joyeux:
Mais lui tout seul, mon pŁre
Ne s'est pas laissØ faire_.

"T'en souviendras-tu demain?

-- Je m'en souviendrai, pŁre.

Le curØ, le lendemain, au prŁne de la messe, monte donc à la chaire, accompagnØ du petit, et commence:

-- Mes frŁres, vous l'avez tous appris, on nous a volØ notre vache...
Je ne veux pas vous en parler; seulement la vØritØ est toujours bonne à connaître, et toujours la vØritØ sort de la bouche innocente...
Allons, mignon, dis ce que tu sais.

Et le petit alors:

_Je rends grâce au bon Dieu!
Les hommes de Monieux
Ont tous portØ du bois de leur curØ joyeux_:
_Mais lui tout seul, mon pŁre
Ne s'est pas laissØ faire_.

Je vous laisse à penser le rire...

Nous prŁmes à Monieux la combe de la Nesque, petit cours d'eau sauvage, qui bondit, comme dit Gras,

_Entre deux falaises à pic, couvertes de halliers,
OØ les bergers pendent l'appâ
Pour attraper les merles_.

et nous marchâmes là dans les rochers, à tout hasard, pour gagner, si nous pouvions, le mØme jour, VØnasque. Mais qui compte sans l'hâte, dit-on, compte deux fois: le soleil se couchait que nous errions encore parmi les prØcipices, au pied d'un haut escarpement qu'on nomme le Rocher du Cire, oØ plus tard nous plaçâmes l'Øpisode de _Calendal_ lorsqu'il dØnichait les ruches d'abeilles,

_La Nesque, par-dessous, affreuse,
Ouvrait sa tØnØbreuse gorge_

et, la nuit nous couvrant peu à peu de son ombre, voici qu'à un endroit appelé le Pas de l'Ascle, un vØritable labyrinthe, nous n'y voyions plus devant nous, en danger, à tout pas, de glisser et tomber, la tØte la première, par là bas je ne sais où.

-- Mes amis, dis-je alors, ce serait une sottise que de laisser nos os ici dans quelque gouffre, avant d'avoir accompli notre oeuvre fœlibrœenne. Je serais d'avis de retourner.

-- Hœ! en avant, fit Grivolos, nous venons tout à l'heure "les effets de la lune" sur les roches de la Nesque.

-- Si tu veux te prœcipiter, lui cria Aubanel, libre à toi, mon ami Pierre! Pour moi, je ne me sens nulle envie de me faire dœvorer par les loups.

Et làdessus nous remontâmes, en tâonnant de-ci de-là pour nous sortir des prœcipices, harassœs, dœfaillants, tout en nage. Nous vîmes alors par bonheur, dans l'obscuritœ, au loin, poindre une petite lumiŁre.

Nous y allâmes. C'œtait une mesure œcartœe dans la montagne, qu'on appelait les Bessons. Nous frappâmes. On nous ouvrit; et de leur mieux ces braves gens (une famille de chevriers) nous firent l'hospitalitœ et ils nous dirent:

"Vous avez certes bien fait de retourner sur vos pas; l'autre annœe, une nuit d'hiver, nous avons entendu des cris, sans savoir ce qui arrivait..."

"Quand le matin nous allâmes voir, nous trouvâmes mort dans la Nesque, làbas vers le Pas de l'Ascle, un pauvre prœtre qui s'œtait dœcrochœ et tout meurtri."

-- Eh bien! tu vois, nigaud, si nous t'avions suivi? fit Aubanel à Grivolos.

-- Bah! repartit le peintre, vous œtes des soldats du pape.

La mœnagŁre, en mœme temps, avait mis la marmite sur le feu, avec de l'ail, de la sauge, et une poignœe de sel, tout aspergœ d'huile. Elle nous trempa bientôt une odorante eau bouillie, si bonne qu'Aubanel, tout petit homme qu'il fœt, en vida onze assiettœes, et le grand fœlibre garda un tel souvenir de cette savoureuse soupe et du bon sommeil que nous fîmes à la grange des Bessons que, dans son _Livre de l'Amour_, il y fait l'allusion suivante:

_La femme vivement avec le tranchoir -- Taille le beau pain brun, va quœrir de l'eau fraîche -- Avec son broc de cuivre; ensuite sur le seuil -- Elle sort et appelle ses gens qui rentrent à la maison. -- Et la soupe est versœe; pendant qu'elle s'imbibe,-- L'hœe amical vous fait boire un coup de sa piquette; -- Puis, chacun à son tour, aœeul, mari, femme et enfants, -- Tirent une assiettœe et apaisent leur faim. -- Et vous mangez la soupe et œtes de la famille. -- Mais, le repas fini, dœjàchacun sommeille: -- L'hœesse avec une lampe va vous quœrir un drap, -- Un beau drap de toile blonde, tout rude et tout neuf. -- Du corps la lassitude est un baume pour l'œne. -- Ah!

qu'il fait bon dormir, dans les bergeries, sur le feuillage, --
Dormir sans rêves, au milieu des troupeaux, -- N'être ensuite
réveillé que par les grelots -- Des chèvres, le matin, et aller avec
les plâtres -- Se coucher tout le jour et sentir le marrube!_

Le lendemain, ayant repris la gorge de la Nesque, toute bourdonnante
d'abeilles, des abeilles en essaims qui y humaient le miel des
fleurs, nous arrivâmes enfin, et par une chaleur qui faisait bœter les
lizards, au village de Møthamïs. Nous demandâmes l'auberge. Mais
va-t-en voir s'ils viennent! Nous y trouvâmes porte close; l'hôte et
l'hôtesse
moissonnaient.

Nous entrâmes au café, pour voir si en payant on voudrait nous
apprêter quelque chose pour dîner.

-- Cela m'est défendu, nous dit le cafetier, comme de tuer un homme!

-- Et pourquoi?

-- C'est que l'auberge, appartenant à la commune, s'affirme sous
condition que personne autre n'ait le droit de donner à manger aussi.

-- Il nous faut donc crever de faim?

-- Allez trouver M. le Maire... Je ne puis, moi, vous offrir autre
chose qu'à boire.

Nous bûmes un coup pour nous rafraîchir, et de là tout poussiéreux,
nous allâmes chez M. le Maire de Møthamis.

Le maire, un grand rustaud, moricaud et grêle comme une poêle à
châignes, croyant avoir affaire à des batteurs d'estrade, nous fait
brutalement, comme quelqu'un que l'on dorange:

-- Que voulez-vous?

-- Nous voudrions, lui dis-je, que vous donniez au cafetier
l'autorisation nécessaire pour nous servir à manger, du moment,
monsieur le Maire, que votre auberge est fermée...

-- Avez-vous des papiers?

-- Que diable! nous sommes d'ici d'Avignon: si l'on ne peut plus
faire un pas, ni manger une omelette dans le département, sans avoir
des papiers...

-- Ça, point tant de raisons! vous irez vous expliquer, accompagnés
de mes deux gardes, devant le commissaire de police du canton.

-- Mais peste! vous voulez rire? nous voilà en pouvant plus...

-- Oh! je vous ferai charrier sur ma charrette; j'ai un bon mulet.

Cela commençait, parbleu! à ne plus tant nous amuser, d'autant plus, saperlotte! que nous n'avons rien dans le ventre.

-- Monsieur le Maire, dit Aubanel, si vous vouliez nous conduire chez M. le curø, je suis sûr qu'il nous connaîtra.

-- Allons-y, allons-y, fit le maire hargneux.

Et arrivøs au presbytère, en présence du prêtre:

-- Voyez, lui dit-il, monsieur le Curø, si vous connaissez ces individus.

Le curø de Mathamis, dans son petit salon, nous offrit d'abord des chaises, et puis tournant autour de nous et examinant nos visages:

-- Non, dit-il, monsieur le Maire, je ne connais pas ces messieurs.

-- Mais regardez-moi bien, monsieur le curø, fit Aubanel, ne vous souvient-il pas de m'avoir vu en Avignon, dans ma librairie?

-- Ah! monsieur Aubanel?

-- Précisøment.

-- Monsieur Aubanel, cria le curø de Møthamis, libraire et imprimeur de notre Saint Père le Pape! Jacomone, Jacomone! apporte vite les petits verres, que nous buvions une goutte de ratafia de Gouit à la santø de l'Almanach provençal et des følibres!

Et comme nous tournions la tête, pour voir un peu la mine du maire de Møthamis, celui-ci, en cherchant la porte qu'il ne pouvait retrouver, grommelait:

-- Je ne bois pas, je ne bois pas, monsieur le Curø. Il faut que j'aille mettre au joug.

C'est bien. Quand nous sortimes, au bout d'un moment, l'aubergiste sur son seuil, le cafetier devant sa porte, nous appelaient:

-- Messieurs, messieurs, vous pouvez venir... M. le Maire vient de dire que si vous døsiriez manger...

Mais døpitøs et dødaigneux, nous, tels que des apâres qui ont øtø møconnus, en resserrant nos ceintures nous secouâmes sur Møthamis la poussière de nos souliers et nous reprîmes clopin-clopant la descente de la Nesque.

-- Eh bien! mon vaillant Pierre, disait Aubanel à Grivolos, tu vois que les soldats du Pape sont encore bons à quelque chose?

-- Je ne dis pas, mais à Venasque, røpondait notre artiste en se løchant la barbe, si nous tombions sur un monceau de lapins, de

poulets, de levrauts et de dindes, comme à la fête de Montbrun, il me semble que tout à l'heure, mes amis, nous y taperions.

Hélas! les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas. A Venasque, l'aubergiste, charron de son métier, nous fit souper, l'animal, avec un paysan ragoût de pommes de terre au plat, rissolées dans de l'huile infecte, que nous ne pûmes avaler.

Non content de cela, le pandard nous fit coucher sur une pile de bois d'yeuse, avec, pour matelas, quelques fourchées de paille qui, dans la nuit, se parpillèrent, et, à cause des bûches anguleuses et noueuses qui nous entraient dans le dos, nous ne pûmes fermer l'oeil.

Bref, les habits fripés, les chaussures trouées, le visage hâlé, mais allègres, mais pleins de la saveur de la Provence, nous revînmes à travers une croupe de montagnes pelées qui a pour nom la Barbarenque, en passant par Vaucluse, l'abbaye de Sénanque, Gordes et le Calavon (non sans autres aventures dont le récit serait trop long), nous revînmes de là aux plaines d'Avignon.

CHAPITRE XVIII

LA RIBOTE DE TRINQUETAILLE

Alphonse Daudet dans sa jeunesse. -- La descente en Arles. -- La Roquette et les Roquetières. -- Le patron Gafet. -- Le souper chez Le Couñc. -- Les chansons de table. -- Le registre du cabaret. -- Le pont de bateaux. -- La noce arlésienne. -- Le spectre des Aliscamps. -- Une lettre de Daudet pendant le siège de Paris.

I

Alphonse Daudet, dans ses souvenirs de jeunesse (*Lettres de mon Moulin et Trente Ans de Paris*), a raconté, à fleur de plume, quelques échappées qu'il fit, avec les premiers fêlibres, à Maillane, en Barthelette, aux Baux, à Châteauneuf; je dis avec les fêlibres de la première poussée, qui, en ce temps, couraient sans cesse le pays de Provence, pour le plaisir de courir, de se donner du mouvement, surtout pour retremper le Gai-Savoir nouveau dans le vieux fonds du peuple. Mais il n'a pas tout dit, de bien s'en faut, et je veux vous conter la joyeuse équipée que nous fîmes ensemble, il y a quelque quarante ans.

Daudet, à cette époque, était secrétaire du duc de Morny, secrétaire honoraire, comme vous pouvez croire, car tout au plus si le jeune homme allait, une fois par mois, voir si le président du Sénat, son patron, était gaillard et de bonne humeur. Et sa vigne de câble, qui depuis a donné de si belles pressées, n'était qu'à sa première feuille. Mais entre autres choses exquises, Daudet avait composé une poésie d'amour, pièce toute mignonne, qui avait nom: *les Prunes*. Tout Paris la savait par coeur, et M. de Morny, l'ayant ouïe dans son salon, s'était fait présenter l'auteur, qui lui avait plu, et il l'avait pris en grâce.

Sans parler de son esprit qui levait la paille, comme on dit des pierres fines, Daudet Øtait joli garçon, brun, d'une pâleur mate, avec des yeux noirs à longs cils qui battaient, une barbe naissante et une chevelure drue et luxuriante qui lui couvrait la nuque, tellement que le duc, chaque fois que l'auteur de la chanson des _Prunes_ lui rendait visite au SØnat, lui disait, en lui touchant les cheveux de son doigt hautain:

-- Eh bien! poŁte, cette perruque, quand la faisons-nous abattre?

-- La semaine prochaine, monseigneur! en s'inclinant rØpondait le poŁte.

Et ainsi, tous les mois, le grand duc de Morny faisait au petit Daudet la mØme observation, et toujours le poŁte lui rØpondait la mØme chose. Et le duc tomba plus tØ que la criniŁre de Daudet.

A cet age, devons-nous dire, le futur chroniqueur des aventures prodigieuses de _Tartarin de Tarascon_ Øtait dØjà un gaillard qui voyait courir le vent: impatient de tout connaître, audacieux en bohŁme, franc et libre de langue, se lançant à la nage dans tout ce qui Øtait vie, lumière, bruit et joie, et ne demandant qu'aventures. Il avait, comme on dit, du vif-argent dans les veines.

Je me souviens d'un soir ø nous soupions au _ChØne-Vert_, un plaisant cabaret des environs d' Avignons. Entendant la musique d'un bal qui se trouvait en contrebas de la terrasse ø nous Øtions attablØs, Daudet, soudainement, y sauta (je puis dire de neuf ou dix pieds de haut) et tomba, à travers les sarments d'un treille, au beau milieu des danseuses, qui le prirent pour un diable.

Une autre fois, du haut du chemin qui passe au pied du Pont du Gard, il se jeta, sans savoir nager, dans la riviŁre du Gardon, pour voir, avait-il dit, s'il y avait beaucoup d'eau. Et, ma foi, sans un pØcheur qui l'accrocha avec sa gaffe, mon pauvre Alphonse à coup sØr, buvait bouillon de onze heures.

Une autre fois, au pont qui conduit d'Avignon à l'île de la Barthelasse, il grimpa follement sur le parapet mince et, y courant dessus au risque de culbuter, par làbas, dans le Rhône, il criait, pour Øpater quelques bourgeois qui l'entendaient:

-- C'est de là tron de l'air! que nous jetØnes au Rhône le cadavre de Brune, oui, du marØchal Brune! Et que cela serve d'exemple aux Franchimands et Allobroges qui reviendraient nous embØter!

II

Donc, un jour de septembre, je reçus à Maillane une petite lettre du camarade Daudet, une de ces lettres menues comme feuille de persil, bien connues de ses amis, et dans laquelle il me disait:

"Mon Frødøric, demain mercredi, je partirai de Fontvieille pour venir à ta rencontre jusqu'à Saint-Gabriel. Mathieu et Grivolas viendront nous y rejoindre par le chemin de Tarascon. Le rendez-vous est à la buvette, où nous t'attendons vers les neuf heures ou neuf heures et demie. Et là chez Sarrasine, la belle hôte du quartier, ayant ensemble bu un coup, nous partirons à pied pour Arles. Ne manque pas!
Ton

Chaperon Rouge."

Et, au jour dit, entre huit et neuf heures, nous nous trouvâmes tous à Saint-Gabriel, au pied de la chapelle qui garde la montagne. Chez Sarrasine, nous croquâmes une cerise à l'eau-de-vie, et en avant sur la route blanche.

Nous demandâmes au cantonnier:

-- Avons-nous une longue traite, pour arriver d'ici à Arles?

-- Quand vous serez, nous répondit-il, droit à la Tombe de Roland, vous en aurez encore pour deux heures.

-- Et où est cette tombe?

-- Là-bas, où vous voyez un bouquet de cyprès, sur la berge du Vigueirat.

-- Et ce Roland?

-- C'était, à ce qu'on dit, un fameux capitaine du temps des Sarasins... Les dents, allez, bien sûr, ne doivent pas lui faire mal.

Salut, Roland! Nous n'aurions pas soupçonné, d'êtr nous mettre en chemin, de rencontrer vivantes, au milieu des guêrets et des chaumes du Trøbon, la légende et la gloire du compagnon de Charlemagne. Mais poursuivons. Allègrement nous voilà descendant en Arles, où l'Homme de Bronze frappait midi, quand, tout blancs de poussière, nous entrâmes à la porte de la Cavalerie. Et, comme nous avions le ventre à l'espagnole, nous allâmes aussitôt, d'êtr jeuner à l'hôtel Pinus.

III

On ne nous servit pas trop mal... Et, vous savez, quand on est jeune, que l'on est entre amis et heureux d'être en vie, rien de tel que la table pour décliquer le rire et les folâteries.

Il y avait cependant quelque chose d'ennuyeux. Un garçon en habit noir, la tête pompadour, avec deux favoris hérissés comme des hussards, était sans cesse autour de nous, la serviette sous le bras, ne nous quittant pas de l'œil et, sous prétexte de changer nos assiettes, écoutant bonnement toutes nos paroles folles.

-- Voulez-vous, dit enfin Daudet impatient, que nous fassions partir

cette espèce de patelin?... Garçon!

-- Plaît-il, monsieur?

-- Vite, va nous chercher un plateau, un plat d'argent.

-- Pour de quoi mettre? demanda le garçon interloqué.

-- Pour y mettre un _viødase!_ repliqua Daudet d'une voix tonnante.

Le changeur d'assiettes n'attendit pas son reste et, du coup, nous laissa tranquilles.

-- Ce qu'il y a aussi de ridicule dans ces hôtels, fit alors le bon Mathieu, c'est que, remarquez-le, depuis qu'aux tables d'hôte les commis voyageurs ont introduit les goûts du Nord, que ce soit en Avignon, en Angoulême, à Draguignan ou bien à Brive-la-Gaillarde, on vous sert, aujourd'hui, partout les mêmes plats: des brouets de carottes, du veau à l'oseille, du rosbif à moitié cuit, des choux-fleurs au beurre, bref, tant d'autres mangeries qui n'ont ni saveur ni goût. De telle sorte qu'en Provence, si l'on veut retrouver la cuisine indigène, notre vieille cuisine appétissante et savoureuse, il n'y a que les cabarets où va manger le peuple.

-- Si nous y allions ce soir? dit le peintre Grivolos.

-- Allons-y, criâmes-nous tous.

IV

On paya, sans plus tarder. Le cigare allumé, on alla prendre sa demi-tasse dans un _cafeton_ populaire. Puis, dans les rues étroites, blanches de chaux et fraîches, et bordées de vieux hôtels, on flâna doucement jusqu'à la nuit tombante, pour regarder sur leurs portes ou derrière le rideau de canevas transparent ces Arlésiennes reines qui étaient pour beaucoup dans le motif latent de notre descente en Arles.

Nous vîmes les Arènes avec leurs grands portails bœnants, le Théâtre Antique avec son couple de majestueuses colonnes, Saint-Trophime et son cloître, la Tête sans nez, le palais du Lion, celui des Porcelets, celui de Constantin et celui du Grand-Prieur.

Parfois, sur les pavés, nous nous heurtions à l'âne de quelque _barralière_ qui vendait de l'eau du Rhône. Nous rencontrions aussi les _tibanières_ brunes qui rentraient en ville, la tête chargée de leurs faix de glanes, et les _cacalausières_ qui criaient:

-- Femmes, qui en veut des colimaçons de chaumes?

Mais, en passant à la Roquette, devers la Poissonnerie, voyant que le jour déclina, nous demandâmes à une femme en train de tricoter son bas:

-- Pourriez-vous nous indiquer quelque petite auberge, ne serait-ce qu'une taverne, où l'on mange proprement et à la bonne apostolique?

La commère, croyant que nous voulions railler, cria aux autres Roquetières, qui, à son éclat de rire, étaient sorties sur leurs seuils, coquettement coiffées de leurs cravates blanches, aux bouts noués en croix:

-- Hé! voilà des messieurs qui cherchent une taverne pour souper: en auriez-vous une?

-- Envoie-les, cria l'une d'elles, dans la rue Pique-Mouette.

-- Ou chez la Catasse, dit une autre.

-- Ou chez la veuve Viens-Ici.

-- Ou à la porte des Châtaignes.

-- Pardon, pardon, leur dit-je, ne plaisantons pas, mes belles: nous voulons un cabaret, quelque chose de modeste, à la portée de tous, et où aillent les braves gens.

V

-- Eh bien! dit un gros homme qui fumait là sa pipe assis sur une borne, la trogne enluminée comme une gourde de mendiant, que ne vont-ils chez le Couñonc? Tenez, messieurs, venez, je vous y conduirai, poursuivit-il en se levant et en secouant sa pipe, il faut que j'aie de ce côté. C'est sur l'autre bord du Rhône, au faubourg de Trinquetaille... Ce n'est pas une hôtellerie, mon Dieu! de premier ordre; mais les gens de rivière, les radeliers, les bateliers qui viennent de Condrieu y font leur gargotage et n'en sont pas mécontents.

-- Et d'où vient, dit Grivolos, qu'on l'appelle le Couñonc?

-- L'hôtelier? Parce qu'il est de Combs, un village près de Beaucaire, qui fournit quelques mariniers... Moi-même, qui vous parle, je suis patron de barque, et j'ai navigué ma part.

-- Êtes-vous allé loin?

-- Oh! non, je n'ai fait voile qu'au petit cabotage, jusqu'au Havre-de-Grâce... Mais.

_Pas de marinier

Qui ne se trouve en danger_.

Et, allez, si n'étaient les grandes Saintes Maries qui nous ont toujours gardé, il y a beau temps, camarades, que nous aurions sombré en mer.

-- Et l'on vous nomme?

-- Patron Gafet, tout à votre service, si vous voulez, quelque moment, descendre au Sambruc ou au Graz, vers les îlots de l'embouchure, pour voir les bâtiments qui y sont ensablés.

VI

Et au pont de Trinquetaille, qui, encore à cette époque, était un pont de bateaux, tout en causant nous arrivâmes. Lorsqu'on le traversait sur le plancher mouvant, établi sur des bateaux plats juxtaposés bord à bord, on sentait sous soi, puissante et vivante, la respiration du fleuve, dont le poitrail houleux vous soulevait en s'élevant, vous abaissait en s'abaissant.

Passé le Rhône, nous prîmes à gauche, sur le quai, et, sous un vieux treillage, courbé sur l'auge de son puits, nous vîmes, comment dirai-je? une espèce de gaupe, et borgne par-dessus, qui raclait et écaillait des anguilles frétilantes. A ses pieds, deux ou trois chats rongeaient, en grommelant, les têtes qu'elle leur jetait.

-- C'est la Cournque, nous dit soudain maître Gafet.

Pour des poêles qui, depuis le matin, ne reçoivent que de belles et nobles Arlésiennes, il y avait de quoi demeurer interdits... Mais, enfin, nous y étions.

-- Cournque, ces messieurs voudraient souper ici.

-- Oh! ça, mais, patron Gafet, vous n'y pensez pas, sans doute? Qui diable nous charriez-vous? Nous n'avons rien, nous autres, pour des gens comme ça...

-- Voyons, nigaude, n'as-tu pas là un superbe plat d'anguilles!

-- Ah! si un _catigot_ d'anguilles peut faire leur félicité... Mais, voyez, nous n'avons rien autre.

-- Ho! s'écria Daudet, rien que nous aimions tant que le _catigot_. Entrons, entrons, et vous maître Gafet, veuillez bien vous attabler, nous vous en prions, avec nous autres.

-- Grand merci! vous êtes bien bons.

Et bref, le gros patron s'étant laissé gagner, nous entrâmes tous les cinq au cabaret de Trinquetaille.

VII

Dans une salle basse, dont le sol était couvert d'un corroi de mortier battu, mais dont les murs étaient bien blancs, il y avait une longue table où l'on voyait assis quinze ou vingt marinières en train

de manger un cabri, et le Coun^onc soupait avec eux.

Aux poutres du plafond, peint en noir de fum^oe, ^otaient pendus des _chasse-mouches_ (faisceaux de tamaris ^o viennent se poser les mouches, qu'on prend ensuite avec un sac), et, vis-à-vis de ces hommes qui, en nous voyant entrer, devinrent silencieux, autour d'une autre table, nous prîmes place sur des bancs.

Mais, pendant qu'au potager se cuisinait le _caligot_, la Coun^onque, pour nous mettre en app^otit, apporta deux oignons ^onormes (de ceux de Bellegarde), un plat de piments vinaigr^os, du fromage p^otri, des olives confites, de la boutargue du Martigue, avec quelques morceaux de merluche brais^oe.

-- Et tu reviendras dire que tu n'avais rien? s'^ocria patron Gafet qui chapelait du pain avec son couteau crochu; mais c'est un festin de noces!

-- Dame! repartit la borgne, si vous nous aviez pr^ovenus, nous aurions pu tout de m^oeme vous appr^oter une blanquette à la mode des _gardians_ ou quelque omelette baveuse... Mais quand les gens vous tombent là entre chien et loup, comme cheveux sur une soupe, messieurs, vous comprendrez qu'on leur donne ce qu'on peut.

C'est bien. Daudet, qui de sa vie ne s'^otait vu à pareille gogaille de Camargue, saisit un des oignons, de ces beaux oignons ^opat^os, dor^os comme un pain de No^ol, et hardi! à belles dents, et feuillet à feuillet, il le croque et l'avale, tant^o l'accompagnant du fromage p^otri, tant^o de la merluche. Il est juste d'ajouter que, pour le seconder, tous nous faisons notre possible.

Patron Gafet, lui soulevant de temps en temps la cruche pleine d'un vin de Crau, flambant comme on n'en voit plus:

-- 'a, jeunesse, disait-il, si nous abattions un bourgeon? L'oignon fait boire et maintient la soif.

En moins d'une demi-heure, on aurait enflamm^o sur nos joues une allumette. Puis, arriva le _catigot_, ^o le bâon d'un père se serait tenu droit, -- sal^o comme mer, poivr^o comme diable...

-- Salaison et poivrade, disait le gros Gafet, font trouver le vin bon... Allume et trinque, Antoine, puisque ton p^ore est prieur!

VIII

Les mariniers, pourtant, ayant achev^o leur cabri, terminaient leur repas, ainsi que c'est l'usage des bateliers de Condrieu, avec un plat de soupe grasse. Chacun, à son bouillon m^oelait un grand verre de vin; puis, portant des deux mains leurs assiettes à la bouche, tous ensemble vid^orent d'un seul trait le m^olange, savoureusement, en claquant des l^ovres.

Un conducteur de radeau, qui portait la barbe en collier, chanta alors une chanson qui, s'il m'en souvient bien, finissait comme ceci:

_Quand notre flotte arrive
En rade de Toulon,
Nous saluons la ville
A grands coups de canon_.

Daudet nous dit:

-- Tonnerre! n'allons-nous pas aussi faire craquer la nôtre?

Et il entama celle-ci (du temps où l'on faisait la guerre aux Vaudois du Løberon):

_Chevau-løger, mon bon ami,
A Lourmarin, l'on s'øventre!
Chevau-løger, mon bon ami,
Mon coeur s'øvanouit_.

Mais les gens de riviøre, ne voulant pas øtre en reste, chantørent lors en chøeur:

_Les filles de Valence
Ne savent pas faire l'amour:
Celles de la Provence
Le font la nuit, le jour.

-- A nous autres, colløgues, criønes-nous aux chanteurs. Et tous à l'unisson, nous servant de nos doigts comme de castagnettes, nous røpliquions superbement:

_Les filles d'Avignon
Sont comme les melons:
Sur cent cinquante
N'y en a pas de mør;
La plus galante...

-- Chut! nous fit la borgnesse, car si passait la police, elle vous dresserait "verbal" pour tapage nocturne.

-- La police? criønes-nous, on se fiche pas mal d'elle.

-- Tenez, ajouta Daudet, allez nous quørir le registre où vous inscrivez ceux qui logent dans l'auberge.

La Counøque apporta le livre, et le gentil secrøtaire de M. de Morny øcrivit aussitø de sa plus belle plume:

A. Daudet, secrøtaire du prøsident du Sønat;
F. Mistral, chevalier de la Løgion d'Honneur;
A. Mathieu, le følibre de Chøauneuf-du-Pape;
P. Grivolat, maître peintre de l'École d'Avignon.

-- Et si quelqu'un, poursuivait-il, si quelqu'un, ôCoun^onque, venait jamais te chercher noise, que ce soit commissaire, gendarme ou sous-pr^ofet, tu n'auras qu'à lui mettre ces pattes de mouches sous la moustache, et puis, si l'on t'emb^oete, tu nous ^ocriras à Paris, et, va, moi je me charge de les faire danser.

IX

Nous soldânes, et, accompagn^os de la v^on^oration publique, nous sortîmes tels que des princes qui viennent de se r^ov^oler.

Parvenus au marchepied du pont Trinquetaille:

-- Si nous faisons, sur le pont, un brin de farandole? proposa l'infatigable et charmant nouvelliste de la _Mule du Pape_, les ponts de la Provence ne sont faits que pour çà...

Et en avant! au clair limpide de la lune de septembre, qui se mirait dans l'eau, nous voilà faisant le branle sur le pont en chantant:

_La farandole de Trinquetaille,
Tous les danseurs sont des canailles!
La farandole de Saint-Remy,
Une salade de pissenlits!

Tout à coup - nous arrivions sur le milieu du Rhône, -- voici que, dans la p^onombre, au-devant de nous autres, nous voyons s'avancer une rang^oe d'Arl^osiennes, de d^olicieuses Arl^osiennes, chacune avec son cavalier, qui lentement cheminaient, tout en babillant et riant... Le fr^oement des jupes, le frou-frou de la soie, le gazouillis des couples qui se parlaient à voix basse dans la nuit^oe pacifique, dans le tressaillement du Rhône qui se glissait entre les barques, c'^otait vraiment chose suave.

-- Une noce, dit le gros patron Gafet, qui ne nous avait pas quitt^os.

-- Une noce? fit Daudet, qui avec sa myopie, ne se rendait pas bien compte de cette agitation, une noce arl^osienne! Une noce à la lune! Une noce en plein Rhône!

Et, pris d'un vertigo, notre luron s'^olance, saute au cou de la mari^oe, et en veux-tu des baisers...

Aïe! quelle m^oei^oe, mon Dieu! Si jamais de la vie nous nous vîmes en presse, ce fut bien cette fois-là.. Vingt gars, le poing lev^o, nous entourent et nous serrent:

-- Au Rhône, les marauds!

-- Qu'est-ce donc? Qu'est-ce donc? s'^ocria patron Gafet, en refoulant la troupe; mais ne voyez-vous pas que nous venons de boire, de boire en Trinquetaille, à la sant^o de l'^opous^oe, et que de reboire nous

ferait du mal?

-- Vivent les mariØs! nous Øcriânes-nous. Et, grâce à la poigne de ce brave Gafet, qui Øtait connu de tous, et à sa prØsence d'esprit, les choses en restèrent là

X

Maintenant, ø allons-nous? L'Homme de Bronze venait de frapper onze heures... Et nous dîmes:

-- Il faut aller faire un tour aux Aliscamps.

Nous prenons les Lices d'Arles, nous contournons les remparts, et, au clair de la lune, nous voilà descendant l'allØe de peupliers qui mène au cimetière du vieil Arles romain. Et, ma foi, en errant au milieu des sØpulcres ØclairØs par la lune et des auges mortuaires alignØes sur le sol, voici que, gravement, nous rØpØtions entre nous l'admirable ballade de Camille Reybaud:

_Les peupliers du cimetière
Ont saluØ les trØpassØs.
As-tu peur des pieux mystères?
Passe plus loin du cimetière!_

MOI

_Des blancs lombeaux du cimetière
Le couvercle s'est renversØ._

TOUS

_As-tu peur des pieux mystères?
Passe plus loin du cimetière._

MOI

_Sur le gazon du cimetière
Tous les dØfunts se sont dressØs._

TOUS

__As-tu peur des pieux mystères?
Passe plus loin du cimetière._

MOI

_Frères muets, au cimetière
Tous les morts se sont embrassØs.

TOUS

__As-tu peur des pieux mystères?

Passe plus loin du cimetière._

MOI

_C'est la fête du cimetière,
Les morts se mettent à danser._

TOUS

__As-tu peur des pieux mystères?
Passe plus loin du cimetière._

MOI

_La lune est claire: au cimetière,
Les vierges cherchent leurs fiancés._

TOUS

__As-tu peur des pieux mystères?
Passe plus loin du cimetière._

MOI

_Leurs amoureux, au cimetière,
Ne sont plus là si pressés.

TOUS

__As-tu peur des pieux mystères?
Passe plus loin du cimetière._

MOI

_Oh! ouvrez-moi le cimetière,
Mon amour va les caresser..._

XI

Le croirez-vous? Soudain, d'une tombe bête, à trois pas de nous autres, mes chers amis, une voix sombre, dolente, sépulcrale, nous fait entendre ces mots:

-- Laissez dormir ceux qui dorment!

Nous restâmes pétrifiés, et à l'entour, sous la lune, tout retomba dans le silence.

Mathieu disait doucement à Grivolos:

-- As-tu entendu?

-- Oui, répondit le peintre, c'est là-bas, dans ce sarcophage.

-- Cela, dit patron Gafet en crevant de rire, c'est un couche-vœtu, un de ces _galimands_, comme nous les nommons en Arles, qui viennent se gîter, la nuit, dans ces auges vides.

Et Daudet:

-- Quel dommage, pourtant, que çà n'ait pas ôtœ une apparition rœelle! Quelque belle Vestale, qui, à la voix des poètes, est interrompu son somme, et, ômon Grivolas, fût venue t'embrasser!

Puis, d'une voix retentissante, il chanta et nous chantâmes:

_De l'abbaye passant les portes,
Autour de moi, tu trouverais
Des nonnes l'errante cohorte,
Car en suaire je serais!
-- O Magali, si tu te fais
La pauvre morte,
La terre alors je me ferai:
La je t'aurai_.

Làdessus, au patron Gafet nous serrâmes tous la main, et nous allâmes vite, de ce pas, au chemin de fer, prendre le train pour Avignon.

Sept ans aprŁs, hœlas! l'annœe de la catastrophe, je reçus cette lettre:

Paris, 31 dœcembre 1870.

"Mon Capouliœ, je t'envoie par le ballon montœ un gros tas de baisers. Et il me fait plaisir de pouvoir te les envoyer en langue provençale; comme çà je suis assurœ que les Allemands, si le ballon leur tombe dans les mains, ne pourront par lire mon œcriture et publier ma lettre dans le _Mercure de Souabe_.

"Il fait froid, il fait noir; nous mangeons du cheval, du chat, du chameau, de l'hippopotame (ah! si nous avions les bons oignons, le _catigot_ et la _cachat_ de la Ribote de Trinquetaille!) Les fusils nous brûlent les doigts. Le bois se fait rare. Les armœes de la Loire ne viennent pas. Mais cela ne fait rien. Les gens de Berlin s'ennuieront quelque temps encore devant les remparts de Paris

.....
.....

"Adieu, mon Capouliœ, trois gros baisers: un pour moi, l'autre pour ma femme, l'autre pour mon fils. Avec çà, bonne annœe, comme toujours d'aujourd'hui à un an.

Ton fœlibre,
Alphonse DAUDET."

Et puis, on viendra me dire que Daudet n'étais pas un excellent Provençal! Parce qu'en plaisantant il aura ridiculisé les Tartarin, les Roumestan et les Tante Portal et tous les imbciles du pays de Provence qui veulent franciser le parler provençal, pour cela Tarascon lui garderait rancune?

Non! la mère lionne n'en veut pas, n'en voudra jamais au lionceau qui, pour s'battre, l'gratigne quelquefois.

FIN

End of the Project Gutenberg EBook of Mes Origines. Memoires et Recits
by Frederic Mistral

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK MES ORIGINES. MEMOIRES ET RECITS ***

This file should be named 8momr10.txt or 8momr10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 8momr11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 8momr10a.txt

This eBook was produced by Walter Debeuf

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:
<http://gutenberg.net> or
<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook,

[2] alteration, modification, or addition to the eBook,
or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed

in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:

hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

ission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

ect Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!

This is ten thousand titles each to one hundred million readers,

which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July

10 1991 January

100 1994 January

1000 1997 August

1500 1998 October

2000 1999 December

2500 2000 December

3000 2001 November

4000 2001 October/November

6000 2002 December*

9000 2003 November*

10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people
and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,
Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,
Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts,
Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New
Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio,
Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South
Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West
Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones
that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states.

Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation

PMB 113

1739 University Ave.

Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with

your copy of this eBook, even if you got it for free from

someone other than us, and even if what's wrong is not our

fault. So, among other things, this "Small Print!" statement

disclaims most of our liability to you. It also tells you how

you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm

eBook, you indicate that you understand, agree to and accept

this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive

a refund of the money (if any) you paid for this eBook by

sending a request within 30 days of receiving it to the person

you got it from. If you received this eBook on a physical

medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or

the exclusion or limitation of consequential damages, so the
above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you
may have other legal rights.

INDEMN